

Chase

James Hadley

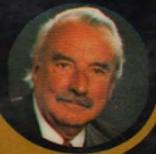
carre
noir



Le vautour
attend toujours



Jan Chase



Bibliothèque nationale du Québec
475, boulevard De Maisonneuve Est
Montréal (Québec) H2L 5C4

180

Le vautour attend toujours

En vue de cette expédition au Natal, ils avaient fait les choses en grand, les trois aventuriers chevronnés : hélicoptère, Land-Rover, pisteurs bantous et même une fille sensationnelle. Et tout ça pour récupérer une bague. Ce bijou ayant appartenu à César Borgia avait été volé par Kahlenberg qui, dans ses caves, entassait des trésors fabuleux. Si les femmes sont volontiers croqueuses de diamants, les crocodiles sont croqueurs de bonshommes. Quant aux vautours, ils se contentent des restes.

Bibliothèque nationale du Québec



3 2002 5005 7626 7



9 782070 430314

ISBN 2-07-043031-6 A 43031  catégorie 1

COLLECTION SÉRIE NOIRE
Créée par Marcel Duhamel

Nouveautés du mois

2172 — **MIRAGE DE SANG**
(MAX ALLAN COLLINS)

2173 — **RIOT GUN**
(GÉRARD DELTEIL)

2174 — **LE NAZI RÉCALCITRANT**
(STUART KAMINSKY)

2175 — **CAMÉRA-STYLET**
(ARTHUR LYONS)

2176 — **LE BANDIT INCANDESCENT**
(EUGENE IZZI)

JAMES HADLEY CHASE

Le voutour attend toujours

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR MARCEL FRÈRE

nrf

GALLIMARD

James Hadley Chase a été photographié par
Max Feissel, Vevey, Suisse.

Titre original :

THE VULTURE IS A PATIENT BIRD

© *International Authors N. V. 1969.*
© *Éditions Gallimard, 1969, pour la traduction française.*

CHAPITRE PREMIER

Alerté par son instinct comme chaque fois qu'il se trouvait face au danger, Fennel se réveilla subitement. Il souleva la tête de l'oreiller et écouta. D'épaisses ténèbres l'entouraient : des ténèbres aveugles. Tendait l'oreille, il perçut le clapotis de l'eau contre le flanc de la péniche amarrée. Il perçut le souffle léger de Mimi, ainsi qu'un faible craquement régulier au rythme de la houle du fleuve qui soulevait la péniche. Il entendit encore le crépitement léger de la pluie sur le pont supérieur. Tous ces bruits étaient rassurants. Alors, pourquoi s'était-il réveillé si brusquement? se demanda-t-il.

Comme il vivait depuis un mois sous la perpétuelle menace de la mort, son instinct s'était avivé. Le danger était proche : il le sentait. Il s'imagina même en percevoir l'odeur.

Silencieusement, il abaissa les bras, tâtonna sous le lit et referma les doigts sur une matraque d'agent de police, à l'extrémité de laquelle se balançait un bout de chaîne de vélo. Une arme terriblement redoutable.

Afin de ne pas troubler le sommeil de la femme couchée à son côté, Fennel souleva doucement le drap et la couverture, puis se glissa hors du lit.

Il veillait toujours attentivement à placer ses vêtements

sur une chaise auprès du lit, n'importe où il se trouvait, car pour l'homme qui vit avec la menace de la mort, il est indispensable de mettre sur-le-champ la main sur ses vêtements et de s'habiller rapidement dans l'obscurité.

Il passa son pantalon et chaussa des souliers à semelles de caoutchouc. La femme gémit et se retourna dans le lit. Le fléau dans la main droite, il se dirigea sans bruit vers la porte, poussa le verrou bien huilé, puis ses doigts repérèrent la poignée de porte qu'il tourna. Doucement, il entrebâilla le panneau de quelques centimètres. Il écarquilla les yeux dans l'obscurité. Le clapotis de l'eau contre le flanc de la péniche, le tambourinement accru de la pluie étouffaient tout autre son, mais Fennel, sans se laisser berner, savait que le danger le guettait dans l'ombre. Les poils se hérissèrent sur sa nuque.

Avec précaution, il ouvrit la porte plus grande afin d'apercevoir toute la longueur du pont que dessinaient vaguement les lampadaires du quai. A sa gauche, il distinguait le rougeoiement des lumières du West-End de Londres. De nouveau, il prêta l'oreille, et n'entendit aucun bruit alarmant. Mais le danger était là... Il en était sûr. Il s'accroupit, s'aplatit et rampa sur le pont froid et humide. La pluie fouettait ses puissantes épaules nues. Il progressa doucement et ses lèvres découvrirent ses dents blanches et régulières pour laisser échapper un grognement.

A cinquante mètres de la péniche, il surprit une barque qui venait dans sa direction. Quatre hommes puissamment bâtis y étaient accroupis. Il distinguait les contours de leurs têtes et de leurs épaules qui se profilaient sur le halo des lumières lointaines. A l'aide d'un aviron, un des hommes dirigeait la barque vers la péniche; ses gestes étaient prudents et silencieux.

Fennel glissa plus avant sur le pont. Ses doigts se resserrèrent sur le manche du fléau. Il attendit.

C'est à tort qu'on aurait pris Fennel pour un courageux, tout comme il serait faux de considérer comme tel un léopard. Le léopard fuira s'il le peut, mais une fois acculé, il devient une des bêtes les plus dangereuses et les plus cruelles de la jungle. Il était pareil à un léopard. S'il voyait une possibilité de s'échapper, il fuyait, mais s'il était traqué, il n'était plus qu'un animal sans ressort, uniquement résolu — peu importaient les moyens — à défendre sa peau.

Fennel savait que, tôt ou tard, ils le retrouveraient. Eh bien, ça y était. A leur approche, il ne se sentait plus qu'une féroce détermination à protéger sa vie. Il n'avait pas peur. Toute crainte l'avait quitté depuis qu'il avait la certitude que Moroni avait décrété sa mort.

Il observait la barque qui se rapprochait. Comme ils savaient qu'il était dangereux, ils évitaient de s'exposer. Leur intention était de monter à bord, de se ruer dans la chambre à coucher où tous quatre l'auraient étouffé tout en le lardant de coups de couteau.

Il attendit, frissonnant sous la pluie qui glaçait ses épaules nues. L'homme à l'aviron plongea la pale et en donna un coup léger. La barque s'élança plus rapidement sur l'eau balayée par le vent.

Fennel, invisible dans l'ombre, jugea qu'il avait bien calculé sa position. Ils allaient aborder la péniche à quatre mètres environ de l'endroit où il était allongé.

Le rameur ramena l'aviron qu'il coucha avec précaution, comme s'il était en verre, le long des trois bancs. Il avait maintenant assez d'élan pour amener la barque au côté de la péniche.

L'homme assis sur le premier banc se leva et se pencha en avant. Il arrêta l'embarcation contre le flanc de la péniche et, d'un bond souple, sauta à bord. Il se retourna pour prendre la main du deuxième qui s'avança. Alors qu'il l'aidait à monter sur le pont, Fennel se décida.

Il bondit de l'ombre, glissa sur le pont mouillé, en brandissant le fléau.

La chaîne atteignit le premier homme en pleine figure. Il poussa un hurlement sauvage, chancela et tomba dans le fleuve.

D'un prompt réflexe, le deuxième pivota sur ses talons, couteau en main, pour affronter Fennel, mais la chaîne vint s'enrouler autour de son cou. La peau arrachée, l'homme recula en titubant. Il voulut se raccrocher, mais ne rencontrant que le vide, il tomba dans l'eau, à plat sur le dos.

Fennel fonça dans l'ombre. Son sourire était cruel et mauvais. Il savait que les deux hommes restés dans le bateau ne pouvaient le voir car ils tournaient le dos à la lumière.

Il y eut un moment de confusion. Puis l'homme qui avait manié la rame s'en saisit précipitamment pour prendre le large. L'autre homme tentait de recueillir dans la barque ses compagnons tombés à l'eau.

Allongé sur le ventre, Fennel resta à les observer. Son cœur battait à grands coups et son souffle s'échappait en ronflements saccadés par ses larges narines.

Les deux hommes furent hissés à bord. Le rameur à présent avait engagé le second aviron dans son tolet et s'écartait de la péniche. Fennel resta où il était. S'ils le repéraient, ils pourraient tirer au jugé. Grelottant dans le froid, il attendit que le bateau eût disparu dans l'obscurité pour se lever.

Il se pencha par-dessus le bord de la péniche pour laver la chaîne maculée de sang. La pluie glaciale traversait son pantalon. A son avis, les autres risquaient de revenir plus tard et dans ce cas, la chance se retournerait contre lui. Ils ne seraient plus pris au dépourvu.

Il secoua la tête pour chasser la pluie qu'il avait dans les yeux. Il fallait qu'il se tire, et en vitesse.

Il descendit les huit marches qui menaient au vaste living-room et à la chambre à coucher, puis donna la lumière.

La femme se redressa sur le lit.

— Qu'est-ce qu'il y a, Lew?

Il ne se donna pas la peine de lui répondre. Bon Dieu, ce qu'il avait froid! Il retira son pantalon trempé et se dirigea vers la petite salle de bains. Il ouvrit le robinet, patienta un moment, enfin se glissa sous la chaude ondée qui le revigora.

Mimi entra dans la salle de bains, les yeux embués de sommeil; ses longs cheveux étaient ébouriffés, ses gros seins s'échappaient de sa chemise de nuit.

— Lew! Qu'est-ce qui se passe?

Fennel feignit de ne pas l'entendre. Trapu, massif et court, il s'attardait en exposant sous le jet d'eau chaude l'épaisse toison qui lui recouvrait la poitrine, son ventre et ses reins.

— Lew!

De la main, il lui fit signe de s'écarter, puis ferma le robinet et s'empara d'une serviette.

Mais elle ne voulait pas s'éloigner. Elle resta à la porte de la salle de bains, à l'observer de ses yeux verts cernés de noir, où brillait une lueur d'effroi.

Il jeta la serviette.

— Passe-moi une chemise... au lieu de rester là, plantée comme un piquet, Bon Dieu!

— Qu'est-ce qui s'est passé? Je veux savoir, Lew? Qu'est-ce qui se passe?

Il la repoussa pour pénétrer dans la chambre. Il ouvrit le placard d'un mouvement brusque, y trouva une chemise qu'il endossa vivement, puis passa un pantalon. Après avoir mis un chandail noir à col roulé, il enfila en jouant des épaules une veste noire garnie de pièces de cuir aux coudes. Ses gestes étaient vifs et décidés.

Toujours sur le seuil, elle le regardait.

— Pourquoi ne dis-tu rien? s'écria-t-elle d'une voix perçante. Qu'est-ce qui se passe?

Il s'interrompit un instant pour l'observer. Ma foi, elle l'avait dépanné, se dit-il, mais aucun homme jouissant de toutes ses facultés ne pourrait la prendre pour une beauté digne d'un tableau de maître. Cependant, elle lui avait procuré une planque sur cette péniche dégueulasse pendant ces quatre dernières semaines. Pour le quart d'heure, sans l'emplâtre de son maquillage, elle était à faire peur. Elle était trop grasse. Ses seins croulants l'écœuraient. L'angoisse lui donnait un coup de vieux. Quel âge avait-elle... quarante ans? Certes, elle lui avait rendu service. Il avait fallu quatre semaines à Mormoni pour le dénicher, mais à présent il était temps de partir. Dans trois heures, pensa Fennel, probablement moins, elle ne serait même plus pour lui un souvenir.

— Un petit ennui, dit-il. Rien. Inutile de t'affoler. Recouche-toi.

Elle traversa la chambre. La péniche se soulevait légèrement à chaque bourrasque sur le fleuve.

— Pourquoi t'habilles-tu? Qu'est-ce que tu faisais...

— Boucle-la, tu veux? Je pars.

Le visage de Mimi s'allongea.

— Tu pars? Pourquoi? Où vas-tu?

Il prit une cigarette dans la boîte posée sur la table. Après la douche chaude, il se sentait dispos et plus assuré, mais il savait qu'elle allait s'accrocher. Elle était terriblement possessive. Elle avait besoin de ses étreintes brutales... La raison pour laquelle elle l'avait gardé ici. Il n'allait pas s'en débarrasser facilement.

— Va te coucher, dit-il. Tu vas attraper froid. (« Qu'est-ce que je m'en fous, alors! » songea-t-il). J'ai un coup de fil à donner.

Elle comprit qu'il lui mentait.

— Tu ne peux pas me quitter! fit-elle en lui saisissant le bras. J'ai tout fait pour toi. Tu n'as pas le droit de partir!

— Pour l'amour du ciel, boucle-la! ragea Fennel.

Il l'écarta pour traverser la chambre en direction du téléphone. Tout en composant le numéro, il consulta son bracelet-montre. Il était quatre heures moins dix. Il attendit, prêtant l'oreille au ronronnement régulier de la sonnerie. Après un déclic, une voix endormie protesta :

— Qui c'est-y, Bon Dieu?

— Jacey? Ici, Lew.

— Bon sang! Je roupillais, moi...

— Si tu veux gagner vingt livres, voilà ce qu'il faut que tu fasses, dit Fennel, d'une voix distincte. Prends ta voiture. Rendez-vous à la Couronne dans King's Road d'ici vingt minutes. Je dis bien : vingt minutes.

— Dis, ça va pas... Tu sais l'heure? Qu'est-ce qui se passe? Je sors pas. Il fait un temps à noyer un canard.

— Vingt livres... vingt minutes, dit tranquillement Fennel.

Il y eut un long silence. Il perçut la forte respiration de Jacey et s'imagina entendre crier son âme cupide.

— A la Couronne?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il faut pas faire! Enfin, d'accord. Je me mets en route.

Fennel raccrocha.

— Tu ne pars pas! s'écria Mimi, le visage marbré de rouge, les yeux flamboyants. Je ne te laisserai pas partir!

Sans lui prêter la moindre attention, il alla vivement à la coiffeuse, ouvrit brusquement un tiroir et empoigna les articles de première nécessité qu'il y rangeait en permanence : un rasoir, un tube de crème à raser sans blaireau, une brosse à dents, trois paquets de Players et un peigne. Il les fourra dans la poche de sa veste.

Elle lui saisit encore le bras.

— J'ai tout fait pour toi! gémit-elle. Espèce de gibier de potence! Sans moi tu serais mort de faim!

Il l'écarta d'une poussée et traversa la chambre en direction de la cheminée qui encadrait un foyer factice occupé par un radiateur électrique. Il s'empara d'une grosse théière chinoise. A l'instant où il mettait la main dessus, Mimi bondit et tenta de la lui arracher. Ses yeux étaient égarés, ses longs cheveux noirs lui retombant sur la figure lui donnaient l'air d'une sorcière en plein sabbat.

— Touche pas à ça! hurla-t-elle.

La lueur mauvaise qui vacilla dans les yeux d'un gris délavé de Fennel aurait dû la mettre en garde, mais elle mettait une telle frénésie à vouloir l'empêcher de prendre ses économies que rien ne pouvait la retenir.

— Du calme, Mimi, dit-il. J'en ai absolument besoin. Je te le rendrai... promis.

— Non!

Elle recourba les doigts et lui balafra le visage, tandis que de la main gauche, elle tirait sur la théière. Fennel rejeta la tête en arrière, lâcha la théière et frappa sauvagement Mimi sur le coin de la mâchoire. La violence du coup la projeta en arrière. Elle tomba, les yeux révoltés; sa tête alla heurter le plancher avec un bruit mat. Au moment où elle relâcha son étreinte, la théière vola en éclats, vomissant l'argent qu'elle contenait.

Fennel repoussa d'un coup de pied le tas de pièces de monnaie et ramassa la petite liasse de billets de dix livres. Sans un regard pour la femme évanouie, il fourra l'argent dans sa poche-revolver, saisit son fléau et monta sur le pont. Pour sa part, ses trente jours en compagnie de Mimi étaient autant de traits sur un tableau noir sitôt effacés.

La pluie tombait drue et le vent glacial lui soufflait au visage. Il resta quelques secondes à regarder le

quai, le temps que ses yeux s'habituent à l'obscurité. Rien ne bougeait. Il allait devoir se risquer, pensa-t-il, et il s'engagea sur l'échelle de coupée qui reliait la péniche au bitume humide. Il se laissa glisser le long de la planche, gagna l'ombre épaisse et s'arrêta encore pour prêter l'oreille. De nouveau, il n'entendit aucun bruit alarmant. Il resserra les doigts sur le fléau, rasant le mur du quai, se dirigea sans bruit vers les marches qui menaient au quai supérieur.

« Si Jacey arrive en retard, je risque d'être cuit », songea-t-il. Quant aux autres, il allait leur falloir arrêter l'hémorragie du blessé qui avait été frappé au cou, car il devait saigner comme un porc égorgé. Ensuite, ils allaient téléphoner à Moroni pour lui faire part de leur échec. Moroni enverrait quatre ou cinq hommes là-bas en vitesse. Fennel jugea qu'il avait peut-être une demi-heure de répit, certainement pas davantage.

Mais il n'eut pas lieu de s'inquiéter. Lorsqu'il arriva à hauteur du café de la Couronne plongé dans l'obscurité, il vit s'arrêter la Morris délabrée de Jacey. Il traversa la rue au pas de course, ouvrit la portière et se glissa dans la voiture.

— On va chez toi, Jacey.

— Un instant, dit Jacey dont la vieille face de rat était éclairée par le lampadaire. Qu'est-ce qui se passe?

Fennel saisit le poignet maigre de Jacey.

— On va chez toi! grogna-t-il.

D'un coup d'œil, Jacey aperçut la bouche de Fennel que retroussait un rictus démoniaque ainsi que son expression à demi démente de rage contenue. Il grommela, mit le contact et la Morris démarra.

Dix minutes plus tard, les deux hommes se trouvaient dans une petite chambre chichement meublée, éclairée par une ampoule poussiéreuse et sans abat-jour qui pendait lamentablement du plafond sale.

Jacey posa sur la table une bouteille de Black and

White et deux verres. Il versa deux grandes rasades et referma ses mains sales sur son verre, tout en regardant Fennel avec malaise.

Jacey était l'employé d'un book et rendait quelques petits services aux fuyards pour arrondir ses fins de mois. Il savait que Fennel était un type en cavale de première importance. Il l'avait connu à la prison de Parkhurst à l'époque où tous deux purgeaient leur peine : Fennel pour vol à main armée, Jacey pour avoir tenté d'écouler de faux billets de dix shillings grossièrement imités. A leur libération, ils étaient restés en contact et Jacey s'était senti flatté de voir un caïd comme Fennel s'intéresser à lui. Mais à présent il aurait souhaité n'avoir jamais eu de rapports avec lui. Il avait appris par les potins du milieu que Fennel avait parlé et que cinq hommes de la bande de Moroni étaient tombés dans un piège tendu par la police. Il savait que Moroni était décidé à avoir la peau de Fennel, mais il était trop intéressé pour manquer l'occasion de gagner vingt livres.

Fennel sortit la liasse de billets de dix livres. Il en préleva deux qu'il jeta sur la table.

— Tiens, prends ça, Jacey, dit-il. Je passe deux jours ici.

Les yeux de furet de Jacey s'arrondirent. Il ne toucha pas à l'argent sur la table.

— Je peux pas te garder ici, Lew. C'est pas prudent. Y me surineront s'ils apprennent que t'es resté ici.

— Je peux te suriner moi aussi, dit doucement Fennel. Et je suis ici.

Jacey gratta son menton mal rasé. Ses yeux parcoururent rapidement la pièce pendant qu'il réfléchissait aux risques de la situation. Moroni était probablement couché, en train de dormir, mais Fennel se trouvait ici. Il risquait d'être aussi dangereux que Moroni.

— Bon d'accord... deux jours... pas une heure de plus, dit-il enfin.

— Dans deux jours, j'aurai quitté le pays, dit Fenel. J'ai un boulot. Je ne reviendrai peut-être jamais.

Il acheva son whisky, pénétra dans la pièce voisine et se dirigea vers le divan avachi qui servait de lit à Jacey. D'un coup de pied, il se débarrassa de ses souliers, puis s'allongea.

— Couche-toi par terre et éteins-moi cette sacrée lampe.

— Vas-y, dit amèrement Jacey. Fais comme chez toi.

Il tendit le bras et éteignit.

Une semaine plus tôt, Garry Edwards avait lu l'annonce suivante dans le *Daily Telegraph* :

Recherchons pilote hélicoptère expérimenté pour mission exceptionnelle, durée trois semaines. Très forte rémunération. Envoyer états service détaillés et photo. B.P. : S. 1012.

Il avait relu l'annonce et l'avait méditée. Il aimait les deux mots *exceptionnelle* et *très forte*, car il cherchait justement un travail exceptionnel et avait grand besoin d'une rentrée d'argent particulièrement importante. Donc, sans en parler à Toni, il avait écrit une lettre à la Boîte Postale S. 1012, énumérant les faits de sa carrière, exposé aussi rempli de mensonges qu'une passoire est pleine de trous. Il y avait inclus une photo d'identité et avait envoyé la lettre.

Une semaine avait passé; il avait à présent abandonné tout espoir de rémunération particulièrement élevée et de besogne exceptionnelle. En ce jour de février froid et humide, il était assis dans le petit salon mal tenu de Toni, une tasse de Nescafé à son côté, tout en explorant la rubrique des offres d'emploi dans le *Daily Telegraph*.

Garry Edwards, un homme de haute taille, puissamment bâti, était âgé de vingt-neuf ans. Il était beau, avec un visage marqué, des yeux bruns pleins d'humour et des cheveux châtain foncé qu'il portait longs dans le cou, suivant la mode. Sa bouche au rire facile pouvait se faire d'une minceur inquiétante. Alors qu'il était assis sur le vieux canapé de Toni, vêtu d'un peignoir de bain blanc en tissu-éponge, ses longs pieds maigres à l'air, la pendule murale marqua neuf heures moins le quart.

Après avoir soigneusement épluché les colonnes des offres d'emploi, il laissa tomber le journal à terre avec écœurement. Eh bien, il lui faudrait d'ici peu faire quelque chose, songea-t-il. Il lui restait exactement cent trente livres, cinq shillings et sept pence à dépenser avant d'être obligé de demander à Toni de l'entretenir, et cela, se dit-il sans grande conviction, il ne s'y résoudrait jamais.

Il était tombé nez à nez avec Toni White sur le bateau Calais-Douvres. Heureusement, elle s'était trouvée au bar lorsqu'il était monté à bord en compagnie de deux policiers français aux airs peu commodes, qui étaient restés avec lui jusqu'au moment du départ. Après un joyeux signe d'adieu qu'il leur avait adressé alors qu'ils attendaient sur le quai balayé par la pluie pour voir le navire quitter le port — un signe qu'ils avaient d'ailleurs froidement négligé — Garry était descendu au bar des premières classes pour y prendre son premier verre depuis trois ans.

Toni, assise sur un tabouret de bar, sa micro-mini-jupe lui couvrant à peine l'entre-jambes, sirotait un Cinzano Bitter glacé. Il avait commandé un double Vat 69 arrosé d'un jet de siphon, puis il l'avait saluée. C'était apparemment le genre de fille qu'un homme peut saluer s'il sait s'y prendre, et à coup sûr, Garry savait s'y prendre.

Agée de vingt-deux ans, blonde, Toni ressemblait à un elfe aux grands yeux bleus qu'ombrageaient des

cils épais qu'une vache lui aurait enviés. Sans compter qu'elle avait beaucoup, beaucoup de chic.

Elle observa Garry d'un air songeur et pénétré. Elle estima qu'il était l'homme le plus séduisant qu'elle avait jamais vu, et un flux de sang chaud lui parcourut le corps. Elle le voulait. Elle voulait être prise par lui comme elle ne l'avait jamais encore été au cours de sa brève vie sentimentale.

Elle sourit.

Garry connaissait les femmes. Il reconnut tous les indices habituels et comprit que cette invite ne réclamait que peu ou pas de subtilité de sa part.

Il avait dans son portefeuille la somme de deux cent quatre-vingt-dix livres : ce qui restait de la vente de son avion avant son arrestation par la police française. Plein de confiance, il piaffait d'impatience à l'idée de partir.

Il vida son verre et sourit.

— Je serais ravi de faire plus amplement votre connaissance, dit-il. Il nous reste plus d'une heure avant de débarquer. Puis-je louer une cabine?

Cet abord direct plut à la fille. Elle le voulait. Sa proposition simplifiait tout. Elle rit et acquiesça d'un signe de tête.

Il fut facile de louer une cabine, de tirer les rideaux et de s'enfermer à clef. Le steward dut frapper une douzaine de fois pour leur rappeler qu'ils étaient arrivés à Douvres; s'ils ne se hâtaient pas, ils allaient rater le train du bateau.

Alors qu'ils roulaient vers Londres, Toni, assise à son côté dans un compartiment de première classe qu'ils étaient seuls à occuper, lui avait appris qu'elle était un mannequin en vogue, qu'elle était très demandée. Comme elle habitait un appartement de deux pièces à Chelsea, s'il lui fallait un toit... « Eh bien, chéri, pourquoi ne pas venir? ».

Garry avait pensé prendre une chambre bon marché dans un hôtel modeste du côté de Cromwell Road en

attendant de pouvoir se retourner et de se trouver un emploi lucratif. Il n'hésita pas.

Il vivait à présent avec Toni depuis trois semaines environ, dépensant le reste de son capital, sans trouver aucun emploi lucratif. A présent, sans rien en perspective, il se sentait pris d'une légère inquiétude. Toni, pourtant, trouvait tout cela drôle au possible.

— Mais voyons, ma belle brute, pourquoi te faire de la bile? lui avait-elle demandé la veille au soir, sautant sur ses genoux et lui mordillant l'oreille. J'ai tout l'argent du monde! Faisons l'amour avec frénésie!

Garry acheva son café à moitié froid, grimaça et alla à la fenêtre pour regarder la circulation ralentie à cette heure-là, et le flot d'hommes et de femmes abrités par leurs parapluies, qui se hâtaient pour se rendre à leur travail.

Il entendit du bruit à la porte d'entrée : des lettres qu'on glissait dans la boîte.

Chaque matin, Toni recevait un abondant courrier de jeunes gens bredouillants qui l'adoraient, mais Garry espéra qu'il y aurait peut-être aussi une lettre pour lui. Il retira quinze lettres de la boîte, les tria rapidement et en trouva une qui lui était adressée. Le papier de l'enveloppe aux bords dentelés était impressionnant. Il la déchira et en retira une feuille.

The Royal Towers Hotel!

Londres W. 1.

M. Garry Edwards aurait-il l'obligeance de se présenter à l'adresse ci-dessus le 11 février à 11 h 30 et de demander M. Armo Shalik (Réf. Daily Telegraph B.P. S. 1012).

Eh bien oui, pensa Garry, il irait certainement voir M. Armo Shalik. Avec un nom et une adresse pareils, cela sentait l'argent à plein nez.

Il emporta la lettre dans la petite chambre à coucher.

Profondément endormie, Toni reposait sur le ventre

dans sa courte chemise de nuit chiffonnée, ses belles et longues jambes largement écartées.

Garry s'assit sur le bord du lit et l'admira. Elle était vraiment délicieusement belle. Il leva la main et lui envoya une claque sonore sur sa croupe nue. Elle se tortilla, referma les jambes, cligna des paupières et le regarda par-dessus son épaule. Il lui envoya une nouvelle claque, elle se retourna brusquement et se redressa.

— Mais c'est une agression! déclara-t-elle. Où est mon pantalon?

Il le trouva au bout du lit et le lui tendit.

Elle le regarda avec attention, souriant.

— En ai-je besoin?

— Ça ne me paraît pas indispensable, dit Garry avec un large sourire. J'ai reçu une lettre. Est-ce que tu es capable de fixer un instant ton esprit lubrique sur les affaires sérieuses?

Elle le regarda d'un air interrogateur.

— Qu'est-ce qui se mijote?

Il lui parla de l'annonce du *Daily Telegraph*, lui dit qu'il y avait répondu et qu'il avait à présent une convocation. Il lui tendit la lettre.

— Les Royal Towers! L'hôtel le plus récent et le meilleur de Londres! Quel joli nom! Armo Shalik! l'odeur de sacs d'or et de diamants me chatouille les narines!

Elle lança la lettre en l'air et sauta au cou de Garry.

Vers onze heures, Garry s'arracha à l'étreinte de Toni, prit une douche, puis revêtit un blazer bleu et un pantalon bleu foncé. Il s'inspecta dans la glace.

— Des cernes sous les yeux, dit-il, en resserrant sa cravate, mais il fallait s'y attendre. Pourtant, je me trouve bonne mine, belle prestance et fait au tour... Qu'en penses-tu, poupée?

Complètement nue, Toni, assise dans le fauteuil, sirotait du café. Elle l'observa avec affection.

— Tu es absolument superbe.

Garry l'arracha du fauteuil et la caressa. Après l'avoir embrassée, il la laissa retomber sur son siège et quitta l'appartement.

A onze heures trente exactement, il aborda le concierge dans le hall du Royal Towers Hotel, et demanda M. Armo Shalik.

L'employé l'examina de cet air impassible que prennent tous les concierges d'hôtel lorsqu'ils n'approuvent ni ne désapprouvent. Il composa un numéro, parla à voix basse et raccrocha.

— Dixième étage, monsieur. Suite 27.

Garry fut happé par l'ascenseur express qui le mena jusqu'au dixième étage. Il fut conduit par le liftier jusqu'à la porte de la Suite 27. Il était manifestement trop important et trop fragile pour frapper lui-même à la porte. Le liftier s'en chargea, s'inclina et se retira.

L'odeur de l'argent, tout au moins pour les narines de Garry, était à présent dominante.

Il pénétra dans une petite pièce gentiment meublée où une jeune femme était assise à un bureau supportant trois téléphones, une machine à écrire I.B.M. en forme de balle de golf, un interphone et un magnétophone.

La jeune femme intrigua Garry car, malgré sa jolie silhouette, son élégante robe noire, sa mise admirablement soignée et sa coiffure impeccable, elle ne lui faisait pas plus d'effet que la photo peu excitante d'une femme morte depuis longtemps. Son visage inexpressif, ses sourcils parfaitement épilés, son rouge à lèvres pâle ne faisaient que souligner son manque de charme : un robot qui le mettait légèrement mal à l'aise.

— Monsieur Edwards?

Même sa voix était métallique : une bande magnétique mal enregistrée.

— Oui, c'est moi, dit Garry.

Et comme il n'aimait jamais être vaincu par une femme, il lui adressa son charmant sourire.

Sans effet. La jeune femme appuya sur un bouton et attendit.

— M. Edwards est arrivé, monsieur, annonça-t-elle.

Une lampe verte s'alluma sur l'interphone. Manifestement, M. Shalik ne tenait pas à gaspiller sa salive. Il préférait presser des boutons que de parler.

La jeune femme se leva, se dirigea avec grâce vers une porte au fond de la pièce et s'effaça.

Très affecté par une telle réception, Garry tenta un nouveau sourire; elle resta aussi impassible qu'un mur de brique contre lequel on envoie une balle de golf.

Il passa devant elle pour pénétrer dans une grande pièce ensoleillée, luxueusement décorée de meubles anciens et de tableaux impressionnants qui auraient pu être signés des grands maîtres, mais qui ne l'étaient probablement pas.

Assis à un vaste bureau, un gros homme court sur pattes fumait un cigare, ses mains grassouillettes posées sur le buvard. Garry estima qu'il devait avoir quarante-cinq, quarante-six ans. Il avait le teint mat, des cheveux bruns coupés courts, des yeux noirs pareils à des grains de café et une bouche dont il se servait pour manger, non pour sourire. Sans doute un Arménien ou un Egyptien, songea Garry. Il avait l'immobilité et le regard scrutateur de l'homme puissant. Alors que Garry s'approchait lentement du bureau, les yeux en grains de café l'examinèrent. De véritables rayons X. Et quand Garry eut atteint le bureau, il éprouva la sensation désagréable que ce petit homme épais le connaissait plutôt mieux qu'il se connaissait lui-même.

— Asseyez-vous, monsieur Edwards.

L'accent était un peu pâteux. Une main grassouillette lui indiqua un siège.

Garry s'exécuta. Il regrettait à présent d'avoir cou-

ché avec Toni une heure plus tôt. Il se sentait un peu fourbu et avait l'impression que le petit homme épais n'aurait pas beaucoup de temps à accorder à des candidats éreintés prétendant au poste qu'il offrait. Garry s'assit très droit et s'efforça de paraître intelligent.

Shalik aspira une profonde bouffée de fumée parfumée et la laissa s'échapper lentement de sa bouche, comme la lave d'un volcan petit, mais actif. Il s'empara d'une feuille de papier : Garry reconnut sa lettre de candidature. Il l'étudia un bout de temps, puis la déchira et la jeta dans une corbeille invisible.

— Vous êtes pilote d'hélicoptère, monsieur Edwards? (Il posa les mains sur le buvard et observa la cendre de son cigare avec plus d'intérêt qu'il n'en prêtait à Garry.)

— En effet. J'ai lu votre annonce et j'ai pensé...

La main grasse se dressa pour interrompre Garry.

— Ces bêtises que vous racontez sur votre propre compte... enfin, ça prouve au moins que vous avez de l'imagination.

Garry se raidit.

— Je ne comprends pas. Que voulez-vous dire?

Shalik secoua la cendre de son cigare dans une coupe d'or placée à proximité de son coude.

— J'ai trouvé vos mensonges amusants, dit-il. J'ai fait procéder à une enquête sur votre compte. Vous vous appelez Garry Edwards, vingt-neuf ans, né dans l'Ohio, U.S.A. Votre père tenait une station-service qui ne marchait pas trop mal. Après avoir reçu une instruction suffisante, vous avez travaillé avec votre père et vous êtes devenu connaisseur en voitures. Vous ne vous êtes pas entendu avec votre père. Probablement des torts des deux côtés, mais ça, c'est à côté de la question. Vous avez eu l'occasion d'apprendre à piloter : vous l'avez saisie. Vous êtes doué pour la mécanique. Vous avez trouvé un emploi de pilote chez un prospecteur de pétrole au Texas qui vous

payait bien. Vous avez fait des économies. Ce travail ne vous emballait pas. Vous avez fait la connaissance d'un immigrant clandestin, et de plus contrebandier, qui vous a proposé de faire passer des Mexicains en fraude aux Etats-Unis. La paye était bonne et, une fois l'opération terminée, vous avez décidé de continuer dans cette branche. Vous êtes parti pour Tanger. Là, vous vous êtes acheté un appareil et avez passé en France divers articles en fraude. Vous avez prospéré un moment comme tous les contrebandiers. Mais vous êtes devenu gourmand comme tous les gens de votre espèce et vous avez commis une erreur. Vous avez été arrêté. Votre co-pilote a réussi à faire envoler votre appareil pendant que vous vous bagarriez avec la police. Il l'a vendu et a déposé l'argent en banque pour vous permettre d'en disposer à votre libération, après avoir purgé une condamnation de trois ans dans les prisons françaises. Vous avez été expulsé de France et vous voici à Londres, dit Shalik, qui écrasa son cigare et regarda Garry. Dites-moi si mes renseignements sont exacts?

Garry se mit à rire.

— Vous avez mis en plein dans le mille, dit-il en se levant. Eh bien, j'ai tenté le coup. Je ne vous ferai pas perdre plus de temps.

De la main, Shalik lui fit signe de reprendre sa place.

— Asseyez-vous. Je crois que vous êtes l'homme que je cherche. Vous pouvez m'assurer que vous détenez un permis de pilotage et que vous êtes capable de manier un hélicoptère?

— Certainement.

Garry se rapprocha, sortit une enveloppe en plastique et la posa sur le bureau. Sur quoi, il se rassit.

Shalik examina les papiers que contenait l'enveloppe. Il prit son temps, puis rendit l'enveloppe.

— Parfait.

Il prit un nouveau cigare dans le tiroir de son

bureau, l'examina soigneusement, en sectionna le bout avec un coupe-cigare en or.

— Monsieur Edwards, ai-je raison de penser que vous seriez prêt à entreprendre une besogne qui ne serait pas tout à fait honnête, du moment que vous seriez bien payé?

Garry sourit.

— J'aimerais des précisions. Qu'entendez-vous par... pas tout à fait honnête?

— Il s'agit d'un travail difficile, illégal, qui n'entraîne en aucune manière l'intervention de la police, mais qui paye grassement.

— Pouvez-vous m'éclairer davantage à ce sujet?

— J'offre trois mille dollars par semaine pour une mission de trois semaines. Au terme de cette mission vous serez plus riche de neuf mille dollars. Ça comporte certains risques, mais je puis vous affirmer que la police ne s'en mêlera pas.

Garry se redressa. Neuf mille dollars!

— Les risques, en quoi consistent-ils?

— On vous fera obstacle, dit Shalik, qui observait son cigare d'un air indifférent de ses yeux en grains de café. Mais la vie est faite d'obstacles, n'est-il pas vrai, monsieur Edwards?

— Qu'ai-je à faire exactement pour gagner cet argent?

— On vous l'expliquera ce soir. Vous ne serez pas seul. Les risques et les responsabilités seront partagés. Je voudrais simplement savoir tout de suite si vous êtes disposé à travailler trois semaines pour neuf mille dollars?

— Oui... Je le suis, répondit Garry sans hésiter.

Shalik approuva d'un signe de tête :

— Bien. Vous reviendrez donc ce soir à vingt et une heures. Je vous présenterai aux autres membres de l'équipe et j'expliquerai l'opération.

De sa main grassouillette, il fit un léger signe pour donner congé. Garry se leva.

— Ne parlez de cet engagement à personne, je vous prie, monsieur Edwards. Il faut que vous le considériez comme secret d'Etat.

— Bien sûr... Je me tairai.

Garry quitta la pièce.

La secrétaire se leva et lui ouvrit la porte. Il ne se soucia pas de lui sourire car il avait l'esprit trop préoccupé. Neuf mille dollars! Bigre!

La jeune femme le regarda pénétrer dans l'ascenseur et retourna à son bureau. Elle demeura quelques instants immobile, à tendre l'oreille. Puis, n'entendant rien dans la pièce voisine, elle ouvrit sans bruit un tiroir et éteignit un petit magnétophone dont les bobines transmettaient leurs bandes à la tête enregistreuse.

.

A vingt et une heures précises, Garry fut introduit dans le cabinet de Shalik par la jeune femme brune qu'il savait à présent se nommer Natalie Norman grâce à la plaque fixée sur son bureau.

Deux hommes, l'air embarrassé, étaient assis dans des fauteuils; ils attendaient tout en fumant. Tous deux observèrent Garry lorsqu'il prit un siège. A son tour, il les examina avec attention.

L'homme à sa gauche était court et lourdement bâti. Garry lui trouva une vague ressemblance avec Rod Stieger, l'acteur de cinéma qui a récemment remporté l'Oscar. Ses cheveux laineux, coupés court, étaient blancs, ses yeux d'un gris délavé, fuyants. Ses lèvres minces et son menton carré suggéraient la cruauté.

Le second avait bien dix années de moins: l'âge de Garry environ. Il était mince et de taille moyenne. Le soleil lui avait décoloré les cheveux qui semblaient presque blancs, et brûlé la peau qui avait pris la teinte de l'acajou foncé. Il portait une moustache en brous-

saille et de longues pattes de lapin. Sa physionomie plut immédiatement à Garry qui, en revanche, n'apprécia pas l'aspect de l'autre.

Alors qu'il s'installait dans son fauteuil, une porte s'ouvrit au fond de la pièce et Shalik apparut.

— Vous voilà donc tous arrivés, dit-il, en s'approchant de son bureau.

Il s'assit et accomplit le rite du cigare qu'il alluma tout en observant tour à tour chacun des trois hommes d'un regard perçant, scrutateur.

— Permettez-moi de vous présenter les uns aux autres. Voici M. Garry Edwards, dit-il en braquant son cigare sur Garry. Il est pilote d'hélicoptère et expert en voitures. Il a passé trois ans dans une prison française sous l'inculpation de contrebande.

Les deux autres dirigèrent un œil pénétrant sur Garry qui soutint leur regard. Le cigare indiqua ensuite le plus jeune.

— Voici M. Kennedy Jones qui arrive de Johannesburg en avion pour assister à cette réunion, poursuivit Shalik. Jones est un spécialiste du safari. Il n'est rien qu'il ne puisse vous apprendre sur les animaux sauvages, l'Afrique du Sud en général et les préparatifs d'une expédition dans la brousse africaine. Je pourrais ajouter que M. Jones a eu la malchance de passer quelques années à la prison de Pretoria.

Jones fixa le plafond tandis qu'un sourire amusé s'esquissait sur ses lèvres.

— Et enfin, reprit Shalik après un instant de silence, voici M. Lew Fennel qui est un habile perceur de coffres-forts... Je crois que c'est le terme qui convient. Il est considéré par la police et par le milieu comme un as dans sa « profession ». Lui aussi a passé un certain nombre d'années en prison. (Shalik s'interrompit et regarda les trois hommes.) Ainsi, messieurs, vous avez quelque chose en commun.

Aucun d'eux ne dit mot : ils attendaient.

Shalik ouvrit un tiroir et sortit un porte-documents.

— Les présentations étant faites, passons maintenant à l'affaire qui nous occupe.

Il ouvrit le porte-documents et en retira une grande photo sur papier glacé. Il la tendit à Fennel qui, d'un œil perplexe, examina la bague de diamant médiévale figurant sur le cliché. Il haussa les épaules et le passa à Garry qui à son tour le tendit à Jones.

— Vous voyez là une bague conçue par César Borgia, expliqua Shalik en regardant les trois hommes. Je suppose que vous avez tous entendu parler de César Borgia?

— C'est pas le type qui empoisonnait des gens? fit Fennel.

— C'est, en effet, un portrait assez juste. Oui, parmi une quantité d'autres choses, il a empoisonné ou fait empoisonner un certain nombre de ses contemporains. La bague que vous voyez sur cette photo a été conçue par Borgia et exécutée en 1501 par un orfèvre inconnu. A la voir, on ne croirait jamais que ce bijou est une arme mortelle. C'est pourtant bien ce qu'elle est... une arme entre toutes redoutable. Voici comment elle fonctionne : il y a un tout petit réservoir sous le nœud de diamants, et ce réservoir était rempli d'un poison. Dans le nœud de diamants se trouve une aiguille creuse microscopique d'une acuité exceptionnelle. Quand Borgia voulait se débarrasser d'un ennemi, il n'avait qu'à tourner la bague de façon à dissimuler le chaton et l'aiguille dans sa paume, et il lui suffisait de serrer la main de son adversaire pour lui faire une petite égratignure. L'ennemi mourait dans les quelques heures qui suivaient.

« On a perdu la trace de la bague pendant quatre siècles. Elle a réapparu parmi les biens d'un banquier florentin qui est mort avec sa femme et sa fille dans un accident de voiture, voici deux ans. Ses biens ont été vendus. Heureusement, un expert a reconnu la bague et l'a achetée pour un morceau de pain. On me l'a proposée. (Shalik s'interrompt pour secouer la cen-

dre de son cigare.) Entre autres activités, j'achète des objets d'art que je revends à de riches collectionneurs. On m'avait parlé d'un amateur qui se spécialisait dans les trésors des Borgia. Je lui ai vendu la bague. Six mois plus tard, la bague a été volée. Il m'a fallu longtemps pour savoir où elle se trouvait. Elle a été volée par des agents travaillant pour le compte d'un autre collectionneur qui, par l'intermédiaire de ces agents, a probablement acquis la plus belle collection de trésors artistiques du monde entier. Cette mission que je vous demande à tous trois d'entreprendre, messieurs, consiste à récupérer la bague.

Il y eut un long silence, après quoi Fennel se pencha en avant :

— Vous voulez dire que nous devons la voler?

Shalik regarda Fennel avec dégoût.

— Pour parler crûment, c'est ce qu'on pourrait dire, répondit-il. Je vous ai déjà signalé qu'il n'est pas question d'une intervention de la police. Ce collectionneur a volé la bague à mon client. Vous la lui reprenez. Il n'est pas en mesure de porter plainte à la police.

Fennel secoua la cendre de sa cigarette sur le somptueux tapis persan.

— Combien elle vaut, cette bague? demanda-t-il.

— Ça ne vous concerne pas. Elle est, évidemment, d'une grande valeur mais dépend d'un marché spécialisé. (Shalik marqua un temps avant de poursuivre :) Je vais vous donner quelques détails sur l'homme qui détient actuellement cette bague. Il est immensément riche. Il est poussé par un besoin irrésistible de s'approprier les plus beaux trésors artistiques sur lesquels il peut mettre la main. Il est complètement dénué de scrupule. Il dispose d'un réseau d'habiles voleurs d'œuvres d'art qui opèrent à son profit. Ces gens-là ont volé nombre d'objets dans les plus grands musées du monde, y compris le Vatican, en vue d'en-

richir son musée personnel qui est sans aucun doute le plus beau du monde.

Sentant qu'il ferait bien de mettre son grain de sel dans cette discussion, Garry intervint :

— Et où se trouve ce musée?

— Sur la frontière du Bassoutoland et du Natal..., quelque part dans les monts Drakensberg.

Kennedy Jones se pencha en avant.

— Est-ce qu'il ne s'agirait pas de Max Kahlenberg? demanda-t-il vivement.

Shalik marqua un temps pour secouer la cendre de son cigare :

— Vous avez entendu parler de lui?

— Oui, comme tout le monde en Afrique du Sud.

— Alors, si vous disiez à ces messieurs ce que vous savez sur son compte?

— C'est l'homme qui détient la bague?

Shalik hocha la tête.

Jones respira à fond, sans se presser. Il se frotta la mâchoire, en fronçant les sourcils, puis alluma une cigarette.

— Je sais simplement ce qui est connu de tous, dit-il en soufflant la fumée. Kahlenberg est un personnage légendaire sur lequel courent toutes sortes de bruits étranges. J'ai connu son père, un réfugié allemand de la première guerre mondiale qui a trouvé le filon en découvrant une des plus importantes mines d'or aux abords de Johannesburg. Le vieux Kahlenberg avait du flair et n'était pas bête. Il a réalisé de bons placements et a épuisé sa mine jusqu'au fond. D'après ce qu'on raconte, il a fini avec des millions. A soixante ans passés, il a épousé une jeune fille du pays. Il s'est marié parce qu'il voulait un fils pour perpétuer son nom. Il a eu ce fils : Max Kahlenberg. Sa naissance a été entourée d'un véritable mystère. Personne n'a vu le bébé, à part le médecin et la nurse. Le bruit a couru qu'il était anormal... certains ont même prétendu que c'était un monstre. Quoi qu'il

en soit, personne n'a jamais porté les yeux sur le bébé. Le vieux est mort dans un accident de chasse. Mme Kahlenberg a quitté Johannesburg et a fait bâtir une maison au cœur de la chaîne des Drakensberg. Elle a continué à cacher son fils, coupant court à toutes relations. Elle est morte depuis une vingtaine d'années. Max Kahlenberg a vécu en reclus. On le dit aussi malin que son père. Il a agrandi la maison que sa mère avait fait bâtir. Il possède plusieurs milliers d'hectares de jungle autour de la demeure et emploie un grand nombre de Zoulous dressés à écarter les excursionnistes, les touristes et les curieux. (Jones s'interrompit, puis se penchant en avant, il se frappa la paume gauche de l'index de sa main droite, et poursuivit :) D'après ce qu'on raconte, il est aussi difficile d'approcher la demeure de Kahlenberg que d'ouvrir une huître avec ses doigts.

De nouveau il se fit un long silence, puis Fennel écrasa sa cigarette et se tourna vers Shalik, paupières mi-closes.

— Ce qu'il dit est exact?

Shalik souleva ses lourdes épaules.

— Dans l'ensemble, c'est assez juste, déclara-t-il. Je n'ai jamais dit qu'il s'agissait là d'une mission facile. Après tout, je paye largement. L'approche de la demeure de Kahlenberg est peut-être dure, mais pas impossible. Je possède une quantité de renseignements qui vous seront utiles.

— Tout ça, c'est bien joli, dit Fennel avec un petit ricanement, mais supposez que nous réussissions à approcher la maison, comment entrerons-nous?

— Bien que M. Jones soit passablement informé des antécédents de Kahlenberg, dit Shalik, il a omis — ou peut-être l'ignore-t-il — de vous dire que si Kahlenberg est infirme, il est néanmoins très porté sur les jolies femmes. (Il s'appuya au dossier de son fauteuil.) Toute forteresse présente un point vulnérable si on est capable de le repérer. Je dispose d'une femme qui

vous servira de cheval de Troie. Si elle ne réussit pas à vous donner accès à la demeure de Kahlenberg, personne ne le pourra.

Il pressa un bouton sur son bureau.

Il y eut une longue attente, puis la porte à laquelle Shalik tournait le dos s'ouvrit et la femme la plus belle, la plus sensationnelle qu'aucun des trois hommes qui la contemplaient, bouche bée, n'avait jamais vue, entra lentement dans la pièce et s'arrêta auprès du bureau de Shalik.

CHAPITRE II

Voici une dizaine d'années, Armo Shalik, lassé de sa médiocre existence, fit connaître par une annonce discrète parue dans un journal égyptien, qu'il était prêt à entreprendre, moyennant une honnête rétribution, toute tâche qui présenterait des difficultés. Il ne reçut qu'une seule réponse à son annonce, mais ce fut suffisant, vu que son client, un prince arabe, désirait des renseignements confidentiels concernant un marché en perspective entre une compagnie pétrolière américaine et un rival à lui. En se servant de ses propres méninges et de l'argent du prince, Shalik obtint ces renseignements. L'affaire lui rapporta dix mille dollars, rétribution relativement modeste, mais le prince, pour montrer sa reconnaissance, fit savoir autour de lui qu'en cas de difficultés, ou si on désirait des renseignements confidentiels, Shalik était l'homme à consulter.

L'année suivante, nanti du capital qu'il avait épargné, Shalik alla s'installer à Londres. Il acquit une liste restreinte de clients extrêmement fortunés qui le consultaient à tout bout-de-champ. L'argent, bien sûr, importait peu. Les honoraires de Shalik augmentèrent rapidement, mais il donnait toujours satisfaction. Parmi ses clients, on comptait trois magnats texans du pétrole, quatre princes arabes, deux Américaines immensément riches, un armateur grec mil-

liardaire et quelques industriels britanniques, français et allemands.

« Rien n'est impossible avec des fonds illimités et un cerveau », avait-il coutume de déclarer. Après quoi, il marquait un temps pour regarder son client dans les yeux. « Vous fournirez les fonds... moi, le cerveau. »

Armo Shalik prospéra. Dans les premiers temps, il songea à engager une équipe permanente qui aurait travaillé sous ses ordres, mais il estima que ce système était économiquement mauvais. Shalik ne gaspillait jamais un sou. Faire émarger à son budget une équipe de spécialistes, cela signifiait que la plupart d'entre eux passeraient leur temps à vivre à ses crochets en se tournant les pouces. Il décida donc d'affecter des hommes et des femmes à une tâche chaque fois qu'une occasion se présentait. Il découvrit une agence de détectives que les scrupules n'étouffaient pas. Ceux-ci étaient disposés à lui proposer des candidats éventuels, sans lui poser de questions embarrassantes, et aussi à les passer au crible, en lui procurant des détails intimes sur leurs antécédents. C'est ainsi qu'il avait trouvé Lew Fennel, Kennedy Jones et Garry Edwards.

Son équipe permanente était restreinte : Natalie Norman qui remplissait les fonctions de réceptionniste et d'adjointe, ainsi que George Sherborn, son secrétaire particulier-valet de chambre.

Mais Shalik s'aperçut bientôt que ses affaires devenant plus compliquées, et par conséquent plus lucratives, il lui fallait dans l'entreprise une femme qui se tiendrait constamment à sa disposition; elle devrait être rompue à travailler avec lui et pour lui, avoir des capacités remarquables et un physique exceptionnel. Une femme pareille pourrait lui être plus utile qu'une douzaine de spécialistes masculins. Au cours des dernières années, il avait ainsi engagé plusieurs femmes afin de les faire collaborer avec ses agents, mais trop

souvent elles avaient manqué à leurs engagements, soit en perdant leur sang-froid en un moment crucial, soit en tombant amoureuses des hommes avec qui elles travaillaient; c'était là une chose que Shalik abominait.

Il se mit donc en quête d'une femme capable de devenir son agent féminin idéal. Il fallait qu'elle soit belle, parfaitement faite, et prête à se dévouer à son affaire à lui.

Shalik voyageait beaucoup. Tout en allant d'une capitale à l'autre, il était constamment à l'affût de la femme dont il avait besoin. Il rencontra plusieurs candidates qui semblaient faire l'affaire, mais quand il les abordait, ou elles n'offraient aucune des qualités qu'il recherchait, ou bien elles étaient belles mais sans cervelle. Au bout de six mois, il commença à désespérer, car il se demandait s'il ne s'était pas nourri d'illusions.

Il reçut un jour une lettre d'une de ses clientes riches et gâtées, résidant à Tokyo, qui lui demandait de lui acheter un manteau de léopard, une étole de vison et un manteau d'agneau persan pour le soir. Il devait se les procurer chez Finn Larsen, un fourreur de Copenhague qui avait ses mesures et savait exactement ce qu'elle voulait. Comme cette dame versait annuellement à Shalik une provision de 21 000 dollars, qu'il lui comptait quinze pour cent sur tout achat effectué en son nom, et qu'enfin il ressentait le besoin de brèves vacances, il fut heureux de lui rendre ce service.

Natalie Norman téléphona à Finn Larsen à Copenhague pour l'avertir de l'arrivée de Shalik et lui expliquer ce qu'il voulait. Elle fut informée que Larsen allait offrir à l'intention de ses meilleurs clients un déjeuner à l'hôtel d'Angleterre au cours duquel ses fourrures seraient présentées par des mannequins pendant que ses hôtes dégusteraient des spécialités danoises. Larsen espérait que M. Shalik y assisterait.

Shalik arriva à l'hôtel le lendemain et se rendit au salon particulier où Larsen avait coutume de traiter royalement ses hôtes. Il fut accueilli par le fourreur, un Danois chauve et solidement bâti, qui le mena à sa table avant de s'éloigner en hâte pour accueillir un autre de ses clients.

Au cours du déjeuner, quelques jeunes femmes vinrent présenter les splendides fourrures de Larsen.

Soudain, alors que l'une d'elles s'avancait majestueusement, revêtue d'un magnifique manteau de léopard, Shalik s'arrêta de manger. Après six mois de vaines battues, il vivait sa minute de vérité, certain qu'elle était la femme qu'il cherchait.

D'une taille supérieure à la moyenne, sous ses cheveux fauves qui lui retombaient en vagues soyeuses jusqu'aux omoplates, cette fille, qui devait avoir dans les vingt-six ans, était la plus sensationnelle, la plus sensuelle et la plus belle créature qu'il ait jamais vue. Ses yeux d'un vert jade, ses lèvres charnues qui semblaient inviter aux plaisirs érotiques, ses longues jambes fuselées, ses jolies mains effilées, offraient l'image idéale de la séduction telle que les hommes la rêvent.

Shalik, perdant tout appétit, la regarda gagner le fond de la salle de son pas arrogant de mannequin professionnel. Elle pivota sur ses talons et revint en passant devant lui. Ce fut à peine s'il jeta un coup d'œil au manteau de léopard. Lorsqu'elle fut partie, remplacée par un autre mannequin portant un manteau de phoque, Shalik fit signe à Larsen qui s'approcha.

— Je prends le manteau de léopard, lui annonça Shalik. C'est pour Mme Van Ryan. (Il s'interrompit, leva les yeux et demanda :) Qui est cette fille qui présentait le manteau?

Larsen sourit.

— Elle est presque aussi magnifique que mon manteau, vous ne trouvez pas? C'est Gaye Desmond... un

mannequin américain indépendant qui vient ici de temps à autre. Je fais appel à ses services pour mes peaux de léopard... Il n'y en a pas deux comme elle pour mettre en valeur cette fourrure avec autant d'esprit.

Shalik sortit son portefeuille, en retira sa carte qu'il tendit à Larsen.

— Auriez-vous l'obligeance de lui donner ma carte? demanda-t-il. Je crois pouvoir l'employer dans le cas où elle en aurait besoin. Vous pourriez lui dire qui je suis. (Shalik regarda fixement le fourreur.) Vous savez, monsieur Larsen, je suis toujours sérieux. Il s'agit strictement d'affaires. Vous rendrez service à cette fille.

Larsen qui connaissait son client n'hésita pas.

Peu après, alors que Shalik, installé dans ses appartements, prenait connaissance d'un acte authentique fort embrouillé, le téléphone sonna.

Il décrocha le combiné.

— Ici Gaye Desmond. (Il aima cette voix chaude de contralto.) Vous m'avez adressé votre carte.

— Je vous remercie de m'appeler, Miss Desmond. J'ai une proposition à vous faire et j'aimerais en discuter avec vous. Pourrions-nous dîner ensemble à « la Belle Terrasse » de Tivoli, à 21 heures?

Elle répondit oui et raccrocha. ~

Elle arriva ponctuellement, ce qui plut à Shalik, et ils se dirigèrent tous deux vers une table de la terrasse donnant sur la pièce d'eau illuminée et les parterres de fleurs qui font le renom de Tivoli.

— Dommage que nous ne nous soyons pas rencontrés à Paris, Miss Desmond, dit Shalik tout en se mettant à examiner le menu. La cuisine ici n'a rien d'extraordinaire. A Paris, j'aurais pu vous offrir un repas digne de votre beauté.

Elle portait une simple robe bleue avec une étoile de vison. Des diamants étincelèrent à ses oreilles lors-

qu'elle fit un mouvement de la tête pour rejeter ses cheveux en arrière.

— A mon avis, il faut manger les plats du pays où on se trouve, dit-elle. Pourquoi soupirer après Paris et sa cuisine raffinée alors que nous sommes à Copenhague?

Cette répartie plut à Shalik. Il approuva de la tête.

— Alors, que désirez-vous manger?

Elle n'eut pas d'hésitation, et cela aussi plut à Shalik. Les femmes qui consultent un menu d'un œil vague sans arriver à se décider l'ennuyaient.

Elle choisit des crevettes de la Baltique et un blanc de canard à la sauce au vin. Ayant mis un peu plus de temps à examiner le menu, Shalik estima que le choix de la fille était à la fois sûre et sage. Il commanda la même chose.

— Miss Desmond, commença Shalik après le départ du garçon, je cherche une femme pour m'aider dans mon travail. Je suis un agent d'une espèce assez particulière qui traite avec des gens extrêmement riches et gâtés, des hommes d'affaires intelligents et même des princes. Je prétends que rien n'est impossible. Rien n'est impossible pour qui a de l'argent et des méninges. (Il s'interrompit pour la regarder.) Je crois que ma tâche serait facilitée si j'avais une femme comme vous qui travaillerait pour moi de façon permanente. Il faut que je vous prévienne qu'il s'agirait d'un travail astreignant, parfois dangereux, mais qui reste toujours dans les bornes de la légalité du pays où j'opère.

Cette déclaration était mensongère. Shalik avait récemment traité à Londres plusieurs opérations illícites, relevant du trafic de devises, qui auraient pu l'envoyer en prison si elles avaient été découvertes, mais pour Shalik, tant qu'il n'était pas pris en défaut, toute opération restait dans les limites de la légalité.

— La paye sera bonne. Vous disposerez d'un appartement personnel au Royal Towers Hotel de Londres,

à mes frais. Vous aurez maintes occasions de voyager. Et je puis vous assurer, Miss Desmond, acheva-t-il en l'observant de ses yeux perçants, que ce sera là une association d'ordre strictement professionnel.

A ce moment, les délicieuses petites crevettes roses leur furent servies avec des toasts, et la conversation fut interrompue un instant.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je suis capable d'occuper ce poste, monsieur Shalik? demanda Gaye, tout en beurrant son toast.

Shalik grignotait ses crevettes. A regret, il ne toucha pas au pain car il pesait quatre kilos de trop et tenait à faire ce sacrifice.

— Une intuition, sans doute. Je crois que vous êtes exactement la femme que je cherche.

— Vous dites que la paye sera bonne... Combien au juste?

Il s'attaqua à trois nouvelles crevettes avant de répondre.

— Si vous me parliez de vous, ça me permettrait de faire une estimation.

Elle goûta au vin du Rhin frappé et lui lança un regard de ses yeux verts : des yeux songeurs, perspicaces, calculateurs, qui plaisaient à Shalik.

— Eh bien... (Elle sourit soudain, et son sourire illumina son visage qui se fit gai et charmant.) Comme vous le voyez, je suis belle. Je suis intelligente. C'est une chose que vous découvrirez. Je parle couramment le français, l'italien et l'espagnol. J'arrive à me débrouiller en allemand. Je suis pour ainsi dire née sur un cheval. Mon père élevait des chevaux de course dans le Kentucky. Je suis bonne skieuse. Je sais manœuvrer un voilier et, évidemment, n'importe quel bateau à moteur. J'ai piloté des autos de course; les voitures n'ont pas de secret pour moi. Je comprends les hommes et ce qu'ils désirent. Le sexe ne me fait pas peur. Je sais faire plaisir aux hommes si... et seulement si... c'est nécessaire. Je gagne large-

ment ma vie en présentant des créations de mode, mais comme j'aime l'argent, je veux en gagner davantage.

Shalik acheva ses crevettes, puis passa la main sur son gros nez.

— C'est tout?

Elle se mit à rire.

— Ce n'est pas suffisant?

— Si, sans doute. Vous savez vous servir d'une arme à feu?

Elle arqua les sourcils.

— Pourquoi en aurais-je besoin?

— Puisque vous savez déjà tant de choses, je crois que vous devriez vous entraîner au maniement des armes ainsi qu'au judo. Ça, j'en fais mon affaire. Pour une femme aussi belle que vous et qui risque d'être amenée à fréquenter des hommes peu recommandables, il serait sage de sa part d'apprendre à se défendre.

Ils se turent pendant que le garçon servait le canard et versait un Margaux 59 commandé par Shalik dans un moment de distraction. Le prix était exorbitant, mais le vin excellent.

— Maintenant à votre tour, dit-elle. (Elle entama le canard et fit la grimace.) La viande est dure.

— Naturellement. Ça vous étonne? Nous sommes à Copenhague, pas à Paris. (Il lança un coup d'œil par-dessus la table éclairée aux chandelles.) Comment ça : à mon tour... mon tour de quoi?

— A votre tour de faire une estimation. Je vous ai parlé de moi. Dites à combien vous m'estimez.

Son approche directe plut à Shalik.

— Si vous consentez à faire exactement ce que je vous dis, Miss Desmond, commença-t-il en se mettant à couper le canard en petits morceaux, si vous êtes prête à m'obéir au doigt et à l'œil pendant onze mois de l'année... le douzième vous appartiendra pour en faire ce que bon vous semblera. Si vous êtes prête à

suivre des leçons d'auto-défense, alors je vous donnerai 10 000 dollars par an, plus un pour cent sur tous bénéfices que j'aurai réalisés avec votre aide. Grosso modo, ça devrait vous rapporter dans les 25 000 dollars.

Elle but une gorgée de Margaux.

— Enfin, le vin est bon, n'est-ce pas?

— Il peut l'être, au prix qu'ils le comptent, répondit aigrement Shalik qui détestait gaspiller son argent. Qu'est-ce que vous en dites?

Elle joua avec son verre pendant qu'elle considérait sa proposition, puis secoua la tête.

— Non... ça ne m'intéresse pas. Je pourrais devenir la maîtresse d'un vieux monsieur pour le double de cette somme. Vous me demandez de me soumettre à vous comme une esclave pendant onze mois, de renoncer à toute vie personnelle pendant ce temps, de vous obéir au doigt et à l'œil... Non, monsieur Shalik, ajouta-t-elle en riant, ce n'est pas un prix suffisant que vous m'offrez.

Shalik aurait été déçu si elle avait tenu un autre langage.

— Alors... si vous me disiez à quelles conditions vous travailleriez pour moi?

Il fut content de le lui entendre dire sans une hésitation :

— 30 000 dollars par an, que je travaille ou non, et cinq pour cent sur toutes les affaires traitées par vous et auxquelles j'aurai participé.

Shalik, l'air désolé, secoua lentement la tête.

— Dans ce cas, je regrette, Miss Desmond. Il faut que je cherche ailleurs.

Leurs regards se croisèrent; elle lui adressa un charmant sourire, mais il remarqua une lueur moqueuse dans les yeux de la fille.

— Je regrette, moi aussi. Il faut également que je cherche ailleurs.

Comme Shalik savait qu'elle était la femme qu'il

cherchait, il se mit en devoir de négocier, mais là, il trouva son maître et cela le réjouit. Il détestait être vaincu, mais comprenait que si elle parvenait à le posséder, ceux qu'elle aurait à fréquenter sur ses ordres seraient comme des jouets entre ses mains.

A la fin du repas — après que Shalik eut réglé l'addition exorbitante, ils avaient conclu un accord. Un salaire de base de trente mille dollars par an, plus quatre pour cent des bénéfices de Shalik, sommes qui devaient être déposées dans une banque suisse, exemptes d'impôts. Ce qui, calcula tristement Shalik, allait rapporter à la fille au moins sept pour cent des gains qu'il touchait lui-même.

A la suite de cet accord, elle vint s'installer à Londres et suivit le cours d'auto-défense que Shalik avait prévu à son intention. Ses professeurs furent enchantés de ses aptitudes.

— Maintenant, elle connaît à fond toutes les parades, déclarèrent-ils à Shalik. Elle est capable de faire face à toute éventualité.

Entièrement satisfait de sa trouvaille, Shalik l'installa au Royal Towers Hotel dans une petite suite à l'étage au-dessous du sien et, en l'espace de deux mois, elle avait rapidement montré sa valeur.

Elle remplit deux missions avec succès, mais aussi avec un brio qui enchanta Shalik. La première consistait à obtenir une formule chimique que voulait une société concurrente. Quant à la seconde, il s'agissait d'avoir des renseignements sur un gros consortium maritime, au profit d'un client qui, du coup, put réaliser à la bourse un bénéfice considérable dont il remit une part à Shalik. Dans les deux cas, Gaye fut obligée de coucher avec l'homme qui lui procurait ces renseignements. Shalik ne lui demanda pas de détails, trop heureux de lui offrir de l'argent comptant en échange de ce qu'elle lui apportait.

Depuis six mois qu'elle travaillait pour lui, elle avait déjà gagné plus que son salaire de base.

Enchanté des qualités de sa protégée, il l'avait envoyée aux sports d'hiver. Il était certain qu'elle n'était pas partie seule, mais le peu qu'il lui restait de vie privée ne le concernait pas. C'est alors que l'affaire de la bague des Borgia s'était présentée; il lui avait envoyé un télégramme à Gstaad, lui enjoignant de revenir immédiatement. Elle sauta dans le premier avion et, en la voyant débarquer toute bronzée par le soleil helvétique, Shalik la trouva merveilleuse.

Il lui expliqua l'histoire de la bague et fut heureux de constater qu'elle y prenait intérêt.

— Vous aimerez le Natal, lui dit-il. Un pays splendide. Les trois hommes qui collaboreront avec vous sont tous des experts; ils ne devraient pas vous créer de difficultés. (Il surveilla son cigare qui se consumait avec régularité.) Je crois devoir vous prévenir qu'il y a des risques. Kahlenberg est dangereux.

Elle haussa ses magnifiques épaules. Son sourire était plein d'assurance.

— Les hommes sont souvent dangereux, dit-elle tranquillement, les femmes aussi.

Lorsque Gaye Desmond vint se placer auprès du bureau de Shalik, les trois hommes se levèrent. Pendant que Shalik les lui présentait, Gaye les observa attentivement. La physionomie de Kennedy Jones lui plut. Elle le jugea inoffensif, vraisemblablement amusant et facile à vivre. Ses yeux verts se portèrent sur Fennel, un homme à coup sûr dangereux qui faisait craindre des rapports délicats. Son expérience des hommes et l'expression qu'elle surprit dans ses yeux d'un gris délavé, lui disaient que tôt ou tard elle aurait forcément une explication avec lui. Puis elle examina Garry Edwards, qui la regardait d'un air appréciateur, ce qu'elle trouva agréable et flatteur. Il était sympathique, estima-t-elle. Ma foi, ils formaient

un trio hétéroclite avec lequel elle aurait à voyager. Le gros promettait d'être embêtant.

— Voici Miss Gaye Desmond... notre cheval de Troie, annonça Shalik.

— J'adore cette définition, dit Gaye en riant. J'aimerais autant être Hélène que le cheval.

— Asseyez-vous, je vous prie, invita Shalik en avançant un siège à l'intention de Gaye. Miss Desmond vous accompagnera. Vous vous envolerez mardi pour Johannesburg. Je vous ai fait retenir des chambres au Rand International Hotel. Vous y séjournerez le temps que M. Jones organise l'expédition. J'ai également pris des dispositions pour louer un hélicoptère qui servira de moyen de transport à Miss Desmond et M. Edwards. (Il secoua la cendre de son cigare.) J'ai réussi à obtenir un certain nombre de renseignements sur le domaine de Kahlenberg, mais aucun n'est absolument sûr. Avant que vous puissiez espérer approcher la bague, il est indispensable que Miss Desmond s'introduise dans la maison de Kahlenberg et vérifie le bien-fondé de mes renseignements : ils ont trait aux diverses mesures de sécurité et à l'emplacement du musée. Miss Desmond se fera passer pour une photographe professionnelle en quête de bêtes sauvages. Je me suis arrangé pour la faire passer pour une journaliste du « Animal World », un bon petit magazine américain auquel j'ai rendu quelques services dans le temps. Comme Kahlenberg risque de vérifier, il était stupide de négliger les précautions. M. Edwards sera son pilote professionnel. Un hélicoptère est le moyen idéal pour photographier les animaux sauvages. Kahlenberg possède un terrain d'aviation. Vous deux... (Ici Kahlenberg se tourna vers Gaye et Garry), vous atterrirez sur cette piste. Vous raconterez que vous avez aperçu la maison de l'appareil et demanderez l'autorisation de prendre des photos. On vous la refusera évidemment, mais je suis certain que Kahlenberg voudra voir Miss Desmond.

— Mais s'il ne le voulait pas? demanda Garry. Shalik fronça les sourcils à son adresse.

— J'ai dit que j'en étais certain, donc c'est qu'il le voudra. Je ne parle jamais à la légère. (La rebuffade administrée, Shalik poursuivit :) Je n'ai aucune idée de l'emplacement du musée. J'imagine qu'il doit se trouver quelque part dans la maison qui est une vaste bâtisse sans étage. Comme le musée renferme beaucoup de trésors volés, il est probablement caché et bien gardé. Il y a huit ans environ, un de mes agents qui assistait par hasard au déchargement d'un bateau à Durban, avait remarqué qu'on amenait à quai un nombre considérable de caisses au nom de Kahlenberg. Sachant que je m'intéressais à l'Allemand, il s'est livré à une enquête. Les caisses provenaient de chez Bahlstrom, les spécialistes suédois qui, vous le savez peut-être, sont considérés dans le monde entier comme les premiers fabricants de coffres-forts et experts en matière de sécurité. (Il se tourna vers Fennel.) Est-ce que je vous apprends du nouveau?

Fennel eut un large sourire.

— Je suis au courant de tout ce qui se fait chez Bahlstrom. J'ai travaillé chez eux, il y a des années de ça. Ils sont drôlement trapus.

— Oui, monsieur Fennel, dit Shalik. C'est justement pour ça que je vous engage. (Encore une fois, il secoua la cendre de son cigare.) Heureusement, mon agent a fait preuve d'intelligence. Il a réussi à obtenir de l'agent maritime un double des factures, en y mettant le prix, et il me l'a envoyé. Je vous le remets tout de suite pour vous permettre de l'examiner. Grâce à votre connaissance du système de sécurité de Bahlstrom, vous aurez peut-être une idée du dispositif de Kahlenberg. (Il tendit une enveloppe de plastique à Fennel qui y jeta un coup d'œil avant de la fourrer dans sa poche-revolver.) Vous avez jusqu'à mardi matin pour me faire savoir ce que vous en pensez.

— Entendu, dit Fennel, croisant l'une de ses

grosses jambes par-dessus l'autre. Je vous en ferai part.

Shalik se tourna vers Garry.

— Monsieur Edwards, je possède des cartes aériennes de la chaîne des Drakensberg et du domaine de Kahlenberg. (Une autre enveloppe en plastique passa par-dessus la table.) Je vous demanderai de me dire si vous pouvez faire atterrir l'hélicoptère en un point désigné par M. Jones sur le terrain de Kahlenberg. Nous en discuterons également lundi.

Garry acquiesça d'un signe de tête, en prenant l'enveloppe.

Shalik, à présent, s'adressait à Kennedy Jones.

— Vous serez responsable de l'organisation de l'expédition ainsi que du transport. M. Fennel et vous, vous prendrez la route. Miss Desmond et M. Edwards voyageront par avion. Libre à vous de dépenser ce que bon vous semble, mais vous devez parer aux nombreuses difficultés que vous pourrez rencontrer en cours de route. La piste menant au domaine de Kahlenberg est peu praticable, surtout en cette saison où on peut s'attendre à des pluies. Mais ça, c'est votre affaire. Vous aurez également à trouver un passage en franchissant le cercle des Zoulous qui gardent les abords. Vous êtes expert en la matière. Je n'ai donc pas l'intention de vous faire des suggestions.

— Je m'en charge, lui assura Jones.

— Bon, nous tiendrons notre dernière réunion lundi, dit Shalik. Nous mettrons les derniers détails au point. Pas de questions?

Fennel se pencha en avant.

— Chapitre pognon... On touche chacun neuf mille dollars pour ce coup-là, mais peut-on avoir une avance?

Shalik fit une grimace qui pouvait passer pour un sourire.

— Je m'attendais à cette demande de votre part. (Il prit quatre enveloppes dans un tiroir, en remit

une à Gaye et tendit les trois autres par-dessus son bureau.) Vous trouverez des Travellers Cheques pour un total de 3 000 dollars dans chacune de ces enveloppes. Quand vous aurez mené à bien votre mission, vous toucherez le reliquat. (Il consulta son Omega en or.) Nous nous réunirons donc ici lundi, à 9 h 30.

Gaye quitta la pièce sous le regard navré de Garry et de Ken Jones. Tous deux se dirigèrent vers la porte du fond alors que Fennel se levait.

— Monsieur Fennel...

Fennel se tourna vers Shalik.

— Il nous reste quelques questions subsidiaires à discuter ensemble sans obliger ces deux messieurs à perdre leur temps, dit tranquillement Shalik.

Fennel haussa les épaules et se rassit. D'un signe de la main, Shalik donna congé aux deux autres.

Après leur départ, Shalik choisit un nouveau cigare, en coupa le bout et l'alluma tout en posant un regard froid sur Fennel.

— Je crois nécessaire, monsieur Fennel, d'avoir une franche explication avec vous. Vos compagnons ont fait tous deux de la prison, mais il est difficile de les considérer comme des malfaiteurs. Tandis que vous, vous en êtes un, et de plus, un dangereux criminel, un criminel endurci. Je vous ai choisi pour cette opération en raison de vos compétences, mais n'allez pas imaginer que j'ignore votre passé. Je sais que vous êtes en fuite et impatient de sortir d'Angleterre. Vous avez dénoncé cinq truands afin d'obtenir une réduction de peine, et le chef de ce gang — un certain Moroni — s'est juré d'avoir votre peau. On a cherché à vous tuer la nuit dernière, mais sans succès. Une seconde tentative pourrait réussir. (Shalik s'interrompt pour devisager Fennel qui était assis très droit à présent, les yeux étincelants.) Ainsi, monsieur Fennel, vous constaterez d'après ce que je viens de vous dire que je suis parfaitement informé sur le compte des per-

sonnes que j'emploie. Et j'ai reçu sur vous des renseignements complémentaires. Vous êtes recherché pour trois meurtres commis à Hong-Kong, au Caire et à Istamboul. Deux de vos victimes étaient des femmes, la troisième était un inverti se livrant à la prostitution. Je possède sur ces crimes des preuves que l'Interpol serait heureux d'obtenir. Tout ce que je vous raconte là, monsieur Fennel, vous intéresse-t-il?

Fennel humecta ses lèvres.

— Est-ce une menace? J'avais dans l'idée que nous collaborions.

— Oui... nous collaborons, mais ça ne m'empêche pas de vous menacer. Il y a deux choses qu'il va falloir vous tenir sans cesse présentes à l'esprit (Shalik braqua son cigare sur Fennel). La première : vous ficherez la paix à Gaye Desmond. A peine était-elle entrée dans cette pièce que vous vous êtes interrogé sur son compte. Vous êtes un obsédé. Vous avez pensé que la brousse africaine allait vous fournir l'occasion de vous conduire de la manière bestiale qui vous est naturelle. Aussi, je vous préviens : si vous faites la moindre tentative de ce genre avec Miss Desmond, je vous promets que je remets votre dossier à l'Interpol. Est-ce clair?

Fennel s'efforça de sourire d'un air embarrassé.

— Vous détenez tous les atouts, fit-il, cherchant à crâner. Vous vous trompez sur mon compte, mais d'accord, je la considérerai comme ma mère.

Shalik fit la grimace.

— Si vous voulez bien excuser cette remarque personnelle... je plains votre mère.

Fennel éclata d'un rire dur, glapissant.

— Pas la peine. Comme voleuse, elle était la plus fortiche de son époque. Si vous tenez à plaindre quelqu'un, plaignez plutôt mon vieux. Il s'est tranché la gorge quand on a bouclé ma mère pour dix ans.

— L'histoire de votre famille ne m'intéresse pas, dit

sèchement Shalik. Ma seconde recommandation est la suivante : il me faut cette bague. L'opération ne sera pas facile, mais un homme aussi expérimenté et insensible que vous devrait être capable de la mener à bien. Néanmoins, si vous échouez, je ne vois aucune raison pour ne pas communiquer votre dossier à l'Interpol... Vous devez donc comprendre que je ne tolérerai pas d'échec.

Fennel découvrit ses dents en un sourire hargneux.

— Je vous l'aurai, cette foutue bague, mais si ça dépend à ce point de moi, que diriez-vous d'une prime supplémentaire, hein?

— Nous verrons ça quand je serai en possession de la bague. Maintenant, sortez!

Fennel le regarda fixement, mais Shalik approchait la main du téléphone. Comme il se mettait à composer un numéro, Fennel se leva et gagna la pièce voisine où Natalie Norman tapait à la machine. Sans un regard pour elle, il passa dans le couloir et se dirigea vers l'ascenseur.

Quand il fut parti, et une fois certaine d'entendre parler Shalik au téléphone, elle éteignit le magnétophone dissimulé et en retira la bobine.

Garry s'enferma dans une cabine téléphonique et appela Toni qui répondit aussitôt.

— On va fêter ça, poulette, dit-il. J'ai faim. Viens me retrouver au Rib Room des Carlton Towers, d'ici une heure exactement.

Il raccrocha, coupant net le cri délirant que poussait la fille.

Il savait qu'il fallait lui accorder au moins une heure pour s'apprêter. Toni lambinait toujours à sa toilette. A son arrivée au Rib Room, Garry était en pleine euphorie, après avoir absorbé quatre martinis vodka au bar des Royal Towers.

Ken Jones l'avait quitté, en lui disant qu'il avait rendez-vous avec une petite amie. Ils s'étaient attardés dans le hall bondé de l'hôtel.

— Que pensez-vous de tout ça? lui avait demandé Jones.

— C'est un boulot et il paie bien, avait répondu Garry. Vous et moi, ça marchera entre nous. Seulement, c'est Fennel...

Jones sourit.

— Pourquoi vous inquiétez-vous? Vous avez la Merveille des Merveilles à bord de votre ventilo. Moi je m'appuie Fennel.

— Eh bien, surveillez-le.

— Et comment... Au revoir, à lundi. Allez, faites joyeusement grincer les ressorts du sommier.

Sur ces mots, Jones sortit dans la nuit froide et humide.

Toni, ravissante, parut au Rib Room au moment où Garry perdait patience.

— Je meurs de faim, se plaignit-il. Tu es en retard!

— Je sais, chéri, mais je n'y peux rien, dit-elle en lui adressant une œillade à travers ses longs cils. Je te plais?

Mais à présent que Garry avait rencontré Gaye Desmond, Toni White lui sembla soudain un peu jeune, un peu trop aguicheuse, moins excitante aussi.

— Tu es merveilleuse.

Grâce aux quatre martinis, sa voix avait l'accent de la conviction. Ils passèrent au restaurant.

— Alors, tu as obtenu ce boulot? demanda Toni pendant qu'ils prenaient place.

— Dame, tu t'imagines pas qu'on serait ici, autrement?

— Commandons notre menu et puis tu me raconteras, hein?

— Ne dis pas : hein... laisse ça aux hommes d'affaires américains.

Toni se mit à glousser.

— Bon Dieu! Moi aussi je meurs de faim. Com-mandons en vitesse.

Le maître d'hôtel s'approcha. Garry commanda une douzaine d'huîtres pour chacun avec une demi-bou-teille de Chablis, puis le bœuf à l'écossaise avec une pomme de terre en robe de chambre et une bouteille de Batailley 1961. Le dessert, fut-il décidé, consisterait en un sorbet au citron.

— Mmmm! ronronna Toni. Ce boulot doit être for-midable. Tu te rends compte, ce repas va te coûter une for-tu-ne?

— Et après? Je possède une fortune.

Garry glissa la main sous la nappe et remonta le long de la mini-jupe de Toni, mais elle serra les jambes.

— Voyons, monsieur Edwards! Vous m'étonnez! dit-elle.

Garry retira sa main.

— Je passe mon temps à m'étonner moi-même, Miss White.

Les huîtres arrivèrent.

— Bon, dis-moi... Qu'est-ce que c'est, ce boulot? demanda Toni, détachant une huître laiteuse de sa coquille. Bon Dieu! Que j'aime ça!

— N'avale pas ça en deux minutes, apprécie, recom-manda Garry en enfournant une huître. La glouton-nerie ne convient pas aux jeunes femmes sédui-santes.

— Oh! ça va! Parle-moi plutôt de ton boulot.

— Eh bien, c'est de première bourre. Je pars pour le Natał. Et comme tes notions de géographie sont aussi vaseuses que les miennes, le Natał, c'est quelque part en Afrique du Sud. Je trimballe une photographe américaine en hélicoptère pour lui permettre de prendre des photos d'animaux sauvages. C'est un engage-ment de trois semaines et le salaire est très accep-table.

L'huître resta en suspens devant la bouche de Toni.

Elle lança un coup d'œil investigateur à Garry, qui évita son regard.

— Une photographe? Quoi... tu vas piloter une femme dans la jungle et pendant trois semaines?

— Exactement, dit Garry d'un air désinvolte. Sur-tout, ne te mets pas dans tous tes états. Je l'ai vue. Elle a quarante-cinq ans environ; on dirait qu'elle est enceinte, le genre de filles qui vous tape dans le dos et se cure les dents après le repas.

Toni le dévisagea, bouche bée.

— Mais c'est horrible!

— N'est-ce pas? Enfin, la paye est bonne et, après tout, elle pourrait avoir une barbe et une jambe de bois, non?

Toni approuva d'un signe de tête et attaqua une nouvelle huître.

— Oui, bien sûr.

Il y eut un long silence, alors que le garçon enlevait leurs coquilles et un autre, plus long encore, quand il servit le bœuf.

Garry la regarda furtivement et grimaça. Diable! pensa-t-il, elle sait que je raconte des bobards. Qu'est-ce que je vais faire?

— Toni chérie, dit-il avec douceur, il y a quelque chose qui te tracasse?

— Pourquoi? C'est indispensable? fit-elle sans le regarder mais en concentrant son attention sur le bœuf. Leur bœuf est le plus délicieux du monde.

— C'est beaucoup dire. Je me souviens qu'à Hong Kong...

— On s'en fout de Hong Kong. Dis-moi plutôt combien on te paye pour piloter une femme enceinte dans la jungle.

— Je n'ai pas dit qu'elle était, j'ai dit simplement qu'elle en avait l'air. Ce n'est pas tout à fait la même chose.

— Trois mille dollars, mentit Garry.

— Combien?

— Ma foi, c'est une jolie somme. Tu seras donc absent pendant trois semaines?

— Oui.

Toni continua à manger. Il y avait dans ses yeux une expression sidérée qui commençait à ennuyer Garry.

— Le Natal est assez intéressant, paraît-il. Ça pourrait être un vrai voyage d'agrément.

— Essayons de ne pas gâcher notre dîner, tu veux, Garry? C'est la première fois que je viens au Rib Room.

— Je croyais qu'on en profitait. Tu cherches à faire une scène?

Elle fit battre ses longs cils à son adresse et se mit à piocher dans sa pomme de terre.

— Je t'en prie, au moins profitons de quelque chose, car pour le plaisir qu'on a ensemble...

Cette répartie gâcha le repas de Garry. Il repoussa son assiette avec impatience et alluma une cigarette. Toni mangeait lentement, savourant visiblement le bœuf. Ils restèrent muets jusqu'à ce qu'elle eût terminé.

— Bon sang, Toni! Quelle mouche t'a piquée, tout d'un coup? demanda Garry quand le garçon eut desservi. En principe, on est là pour fêter un événement.

— J'adore les sorbets. La reine Victoria en gavait ses hôtes qui n'en pouvaient déjà plus au milieu du repas. Les sorbets leur permettaient de continuer à se gaver.

— Je ne te savais pas si calée, chérie. Je te demandais quelle mouche te piquait.

Les sorbets arrivèrent. Garry, dans un accès de rage refoulée, écrasa sa cigarette dans la glace.

— C'est comme ça que vous le prenez, monsieur Poulopot, demanda Toni, enfournant de la glace dans sa jolie bouche.

— Ecoute, Toni, je ne sais pas ce qui te prend, mais comme séance, c'est plutôt pénible.

— Vraiment? fit-elle en posant sa cuiller. Mon cher Garry, je me demande toujours comment je vis avec un amant qui me débite des mensonges. Je commence à en avoir ma claque.

Ils se regardèrent dans les yeux.

— Les femmes qui sont capables de détecter mes mensonges me cassent aussi les pieds, figure-toi, dit tranquillement Garry.

— Nous y voilà donc, fit Toni, levant les mains en signe d'impuissance. Le diable t'emporte, mais je t'aime! Fichons le camp d'ici et rentrons faire l'amour.

Il régla l'addition sans sourciller avec un des Travellers Cheques de 50 dollars que lui avait donnés Shalik.

Dans le taxi, Toni s'assit à l'écart et posa les pieds sur le strapontin.

— Cette photographe... elle est ravissante, pas vrai? demanda-t-elle. Garry chéri, ne me mens pas... dis-moi.

Il regarda les lampadaires et la pluie qui fouettait le trottoir, puis soupira :

— D'accord... oui... elle est ravissante.

Le joli petit visage de Toni se crispa de chagrin.

— Tu reviendras, dis, Garry?

— Voyons, Toni, écoute...

— Je te le demande... tu me reviendras?

Il hésita, pensant à la femme aux cheveux fauves qui occupait à présent sa pensée.

— Je ne sais pas.

— Bien, merci d'avoir été sincère.

Elle se rapprocha de lui et se pelotonna dans ses bras.

Fennel dit au chauffeur de taxi de l'emmener jus- qu'au bout de Hornsey Road où Jacey avait son loge- ment miteux. Au moment où le taxi passait à hauteur

de l'immeuble, Fennel, redoutant du vilain, regarda à travers la glace couverte de gouttelettes de pluie, mais ne remarqua rien d'alarmant. Parvenu au bout de la longue rue, il paya le taxi et revint sur ses pas, en restant dans l'ombre, le regard à l'affût.

Il atteignit l'entrée de l'immeuble, la franchit et regarda l'escalier menant aux étages, éclairé par une ampoule qui diffusait une lumière jaunâtre.

Son instinct l'avertit qu'il courait peut-être au-devant du danger. Après une hésitation, il s'avança sans bruit dans le couloir malodorant et pénétra dans la cabine téléphonique derrière l'escalier. Il composa le numéro de Jacey. Il écouta la sonnerie régulière durant quelques minutes, sur quoi il raccrocha. Il était peu probable que Jacey fût sorti par cette pluie et à cette heure... il était 22 heures passées. Jacey se levait et se couchait tôt. Fennel hésita. Son équipement, dont il allait avoir besoin pour son voyage au Natal, était là-haut. Il le lui fallait. Il était caché en lieu sûr dans le grenier de Jacey. Cela nécessiterait quelques recherches si la police voulait mettre la main dessus. Il n'avait pas dit à Jacey où il l'avait caché, de sorte que les flics en seraient pour leurs frais s'ils tentaient de faire pression sur lui.

Soudain il sourit : une idée lui traversait l'esprit. Il décrocha le combiné et composa le 999.

— Il se passe du vilain au 322, Hornsey Road, dit-il à la voix qui lui répondait... dernier étage... Il s'agit sans doute d'un meurtre.

Après avoir raccroché, il sortit ensuite précautionneusement de la cabine, tendit l'oreille et sortit dans la nuit pluvieuse. Sans quitter l'ombre, il traversa la rue et s'immobilisa à l'entrée d'une ruelle obscure pour attendre.

Au bout de très peu de temps, deux cars de police surgirent de la nuit, s'arrêtèrent devant l'immeuble et quatre agents se précipitèrent dans l'escalier.

Fennel leva les yeux vers les fenêtres obscures de

Jacey. Peu après, une lampe s'alluma. Il attendit, appuyé à la muraille humide de la ruelle, frissonnant légèrement au vent froid. Après une vingtaine de minutes, trois agents apparurent, poussant deux hommes puissamment bâtis, menottes aux poignets, dans les cars de police. Les voitures s'éloignèrent. Il restait donc un agent là-haut.

Qu'était-il donc arrivé à Jacey? se demanda Fennel. En tout cas, il ne pouvait attendre. Il lui fallait son équipement. Il tira son mouchoir de sa poche et se le noua sur la nuque pour cacher le bas de son visage, puis il traversa la rue, entra dans l'immeuble et monta silencieusement l'escalier en courant. Quand il atteignit le dernier étage, il s'arrêta pour prêter l'oreille. La porte d'entrée de Jacey était ouverte. Il entendit l'agent qui bougeait dans la pièce.

Tel un fantôme, Fennel se glissa jusqu'à la porte et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Le mur du fond était éclaboussé de sang. Lui tournant le dos, l'agent était agenouillé auprès du corps de Jacey.

Fennel fit la grimace. Ainsi, Jacey, ce pauvre idiot, abruti par l'alcool, avait été suriné. Il n'hésita pas. Prompt comme l'éclair, il fut sur l'agent avant que l'homme se rende compte qu'on l'attaquait. Les doigts serrés, Fennel abattit, d'un seul coup fracassant, terrible, ses mains sur la nuque penchée. L'agent s'étala sur le corps ensanglanté de Jacey.

Fennel se précipita dans la petite chambre à coucher malodorante et grimpa à l'échelle qui menait au grenier. En quelques secondes, il s'empara du sac contenant ses affaires, puis se laissa glisser le long de l'échelle et regagna le palier. Il descendit quatre à quatre jusqu'au rez-de-chaussée. A bout de souffle, il atteignit la porte d'entrée où il s'arrêta encore, percevant la plainte lointaine d'une sirène de la police. Il se faufila dehors sous la pluie, traversa la rue en courant et se rabattit contre la muraille de la ruelle au moment où une ambulance et deux voitures de la

police venaient s'arrêter en faisant gronder leurs moteurs.

Fennel grommela... bien minuté, pensa-t-il. Et il s'éloigna par les ruelles pour déboucher sur une voie principale. Il aperçut un taxi en maraude et le héla. Le taxi s'étant approché, il donna l'adresse du Royal Towers Hotel au chauffeur.

Arrivé à la porte de la suite de Shalik, il frappa. Il se passa un moment, puis la porte s'ouvrit. George Sherborn, un homme d'âge mûr à l'imposante stature qui servait de secrétaire particulier et de valet de chambre à Shalik, posa sur Fennel un regard de réprobation étonnée. Il savait tout sur le compte de Fennel et, après une légère hésitation, il s'effaça pour le laisser entrer.

— Shalik est parti en week-end, dit-il. De quoi s'agit-il?

— Faut que je me tire du pays en vitesse, lui déclara Fennel en essuyant la sueur de son visage du revers de la main. Je suis dans un sale pétrin. Les fumiers qui me courent après ont découvert mon copain et l'ont suriné. Les flics sont chez lui à présent. Il ne leur faudra pas longtemps pour trouver mes empreintes digitales un peu partout dans cette putain de piaule, et une fois qu'ils les auront relevées, je serai cuit.

Sherborn, qui ne se démontait jamais, était en mesure de faire face à tout imprévu avec le flegme d'un évêque anglican, présidant une fête de charité. Comme il savait que sans Fennel l'opération de la bague des Borgia ne pouvait être menée à bien, il lui dit d'attendre et s'enferma dans la pièce voisine. Une demi-heure plus tard, il était de retour.

— Une voiture vous attend en bas pour vous conduire à Lydd, annonça-t-il. Vous prendrez un avion-taxi jusqu'au Touquet. Là, une autre voiture vous emmènera à Paris. Vous séjournerez à l'hôtel Normandy en attendant le départ de l'avion de Johannesburg. Vous trouverez votre billet à Orly. (De ses yeux de merlan frit,

Sherborn regarda Fennel d'un œil impersonnel.) Vous comprendrez que tous ces frais seront déduits de votre salaire, n'est-ce pas?

— Qui dit ça, gros lard? râla Fennel.

Sherborn lui lança un regard méprisant.

— Je vous prie d'être poli. M. Shalik sera extrêmement mécontent d'apprendre ce qui s'est passé. Maintenant filez. (Il tendit une feuille de papier à Fennel.) Vous trouverez là tous les détails nécessaires. Vous avez votre passeport?

— Allez vous faire foutre! glapit Fennel qui lui arracha le papier et se rua vers l'ascenseur.

Cinq minutes plus tard une Jaguar de location l'emportait vers Lydd.

CHAPITRE III

Dix minutes après son entretien avec Gaye, Garry, Jones et Fennel, Shalik était entré dans le bureau de Natalie, un pardessus sur le bras et une mallette de week-end à la main. Elle interrompit son travail et leva les yeux.

Pour Shalik, Natalie Norman faisait partie des meubles : utile, extrêmement efficace, c'était une femme dévouée, incolore, qui travaillait chez lui depuis trois ans. Il l'avait choisie pour en faire son adjointe parmi un très petit nombre d'employées hautement qualifiées qui lui avaient été proposées par une agence.

Agée de trente-huit ans, Natalie Norman parlait couramment le français et l'allemand et elle détenait un diplôme impressionnant en sciences économiques. Sans intérêts apparents dans la vie en dehors du bureau de Shalik, elle était à ses yeux une machine indispensable qui travaillait avec efficacité.

Shalik aimait les belles femmes sensuelles. Pour lui, Natalie Norman, avec son physique ingrat, son teint blême, n'était qu'un simple robot. Quand il lui parlait, il la regardait rarement.

— Je serai absent pendant le week-end, Miss Norman, lui annonça-t-il, s'arrêtant auprès de son bureau. Je vous demanderai de venir passer une heure demain pour ouvrir le courrier, après quoi vous pourrez dis-

poser de votre week-end. J'ai une réunion lundi à 9 heures.

Sur ces mots, il était parti sans un regard, ni sourire, sans même lui souhaiter un « bon dimanche ».

Le lendemain matin, elle arriva à son heure habituelle, puis s'occupa du courrier. Elle commençait à mettre de l'ordre sur son bureau lorsque George Sherborn entra.

Elle exécrait Sherborn qui le lui rendait bien. A ses yeux c'était un gros pourceau répugnant et un lèche-bottes. Le jour où elle était entrée chez Shalik, Sherborn, la face empourprée, avait passé la main sur ses fesses gainées alors qu'elle cachetait une grande enveloppe. Outrée au contact de cet homme, elle s'était retournée tout d'une pièce et lui avait cinglé le visage du tranchant de l'enveloppe. Sous le coup, il avait eu le nez en sang.

Depuis lors ils se haïssaient, mais avaient travaillé ensemble, servant tous deux Shalik avec compétence.

— Vous avez terminé? demanda Sherborn d'un air suffisant. Si oui, allez-vous-en. Je reste.

— J'en ai encore pour quelques minutes, répondit-elle sans le regarder.

Sherborn acquiesça d'un signe de tête, la toisa d'un œil dédaigneux et retourna dans le bureau de Shalik.

Natalie resta un long moment à prêter l'oreille, puis lorsqu'elle entendit Sherborn composer un numéro, elle prit dans un tiroir un grand sac à provisions en plastique. D'un autre tiroir, elle retira le petit magnétophone et trois bobines d'enregistrement. Elle les fit vivement disparaître dans le sac dont elle referma la glissière. Elle s'approcha silencieusement de la porte et colla l'oreille contre le panneau.

— J'ai la taule à ma disposition, chérie, disait Sherborn. Oui... tout le week-end, pourquoi ne pas venir jusqu'ici? On pourrait rigoler.

Natalie eut une grimace de dégoût et s'éloigna. Elle

mit son manteau, noua une écharpe noire autour de sa tête et, prenant son sac à provisions, se dirigea vers l'ascenseur puis appuya sur le bouton d'appel.

Alors qu'elle attendait, Sherborn apparut sur le pas de la porte.

— Vous partez?

— Oui.

Elle lui lança un regard froid, en voyant l'intérêt qu'il portait à son sac à provisions.

— C'est là-dedans que vous emportez tous les secrets de la maison?

— Oui.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et elle y pénétra. Au moment où les portes se refermaient, Sherborn eut un sourire méprisant à son adresse.

Natalie prit un taxi jusqu'à Kensington où elle occupait un appartement de deux pièces dans Church Street. La nuit précédente, elle avait très peu dormi, se tournant et se retournant dans son lit, incapable de décider si elle allait trahir Shalik ou non. Même à présent, alors qu'elle ouvrait la porte d'entrée et pénétrait dans le living-room petit mais agréable qu'elle avait meublé avec soin, elle hésitait encore à prendre un parti.

Après avoir posé le sac à provisions, elle enleva son écharpe et son manteau puis s'écroula dans un fauteuil. Elle y demeura plusieurs minutes; elle savait qu'elle allait le faire tout en se le reprochant. Elle consulta sa montre. Il était onze heures dix. Il restait encore une chance pour que Burnett ne soit pas à la banque ce samedi matin. S'il n'y était pas, ce serait signe qu'il fallait renoncer à son intention. Après une brève hésitation elle se dirigea vers le téléphone et composa un numéro.

Elle s'assit sur le bras du fauteuil, tout en prêtant l'oreille à la sonnerie.

— Ici la Banque Nationale du Natal, répondit une voix impersonnelle.

— Pourrais-je parler à M. Charles Burnett, s'il vous plaît?

— De la part de qui?

— De Miss Norman... M. Burnett me connaît.

— Un instant.

Il y eut une brève attente, puis une voix de baryton chaude et moelleuse résonna dans l'appareil :

— Miss Norman? Enchanté... comment allez-vous?

Elle frissonna, puis se força à parler.

— Je voudrais vous voir, monsieur Burnett... c'est urgent.

— Bien sûr. Si vous pouviez venir tout de suite... je pars dans une heure pour la campagne.

— Non! fit-elle, en proie à un dégoût d'elle-même, qui frisait l'hystérie. Dans une demi-heure... ici... dans mon appartement! 35A Church Street, quatrième étage. J'insiste, c'est urgent!

Il se fit un silence, enfin la chaude voix de baryton reprit sur un ton légèrement pincé :

— Je crains que ce ne soit pas possible, Miss Norman.

— Ici! Dans une demi-heure! s'écria Natalie d'une voix perçante. Elle raccrocha d'un geste brusque, puis se laissa glisser au fond du fauteuil, appuyant la tête contre le coussin. Son corps parcouru de frissons, elle se mit à sangloter nerveusement. Pendant quelques minutes elle s'offrit le luxe de pleurer. Les larmes brûlantes se tarirent enfin. Tremblante, elle passa dans la salle de bains, s'humecta le visage et consacra quelques minutes à réparer les désastres de son maquillage.

Elle revint dans le living-room, ouvrit un buffet et en retira la bouteille de whisky qu'elle réservait à Flash. Elle se versa une grande rasade qu'elle avala d'un trait.

Elle s'assit pour attendre.

Trente-cinq minutes plus tard, la sonnette de la porte d'entrée retentit. A ce bruit, le sang lui afflua

au visage puis se retira; elle avait un teint de craie. Pendant un long moment elle demeura immobile, puis, au nouveau coup de sonnette, elle se leva avec effort et alla ouvrir la porte.

Charles Burnett, président de la Banque Nationale du Natal, entra majestueusement dans la pièce comme un gallion, toutes voiles dehors. Grand, puissamment bâti, il avait le visage rouge violacé, des yeux durs et perçants et son crâne chauve, frangé de soyeux cheveux blancs, était d'un rose luisant. Impeccablement vêtu d'un complet gris provenant de Saville Row et dont la boutonnière s'ornait d'un œillet rouge sang, il avait l'air d'interpréter le personnage conventionnel du banquier riche et influent pour les besoins d'un film.

— Ma chère Miss Norman, dit-il, pourquoi cette hâte?

Il l'observa, se sentant pris d'un sentiment d'aversion, mais il était bien trop fin et trop averti pour le laisser voir. Quelle terrible sorcière! pensait-il: jolie silhouette, belles jambes, d'accord, mais cette face blême et rebutante, ces yeux noirs remplis de tristesse et cette expression ténébreuse.

A présent, Natalie avait repris son sang-froid. Le whisky lui donnait une fausse assurance.

— Asseyez-vous je vous prie, monsieur Burnett. Je ne vous ferai pas perdre votre temps. J'ai des renseignements concernant M. Kahlenberg qui vous intéresseront certainement.

Burnett intalla sa puissante carcasse dans un fauteuil. Son expression indiquait un vague intérêt, mais grâce à son esprit perspicace, il pensait: « C'était donc payant. On laisse tomber une graine comme au hasard, et il lui arrive parfois de germer. »

En sa qualité de président de la Banque Nationale du Natal, propriété de Kahlenberg, Burnett avait reçu consigne de son patron de recueillir les moindres bruits circulant à Londres qui seraient suscep-

tibles de nuire à l'empire de Kahlenberg au Natal.

Une douzaine de jours plus tôt, Kahlenberg lui avait adressé un câble brièvement rédigé :

Ai besoin renseignements concernant activités Armo Shalik. K.

Burnett savait tout sur Armo Shalik, mais rien de ses activités professionnelles. Le câble le consterna. Se procurer des renseignements sur Shalik — susceptibles d'intéresser Kahlenberg — serait aussi difficile que d'en obtenir sur le compte du Sphinx. Burnett savait pourtant qu'il allait devoir s'efforcer de satisfaire cette demande. Kahlenberg exigeait que ses demandes soient satisfaites, quels que soient les difficultés ou le prix.

Le hasard voulut que deux jours après Shalik donnât un cocktail auquel Burnett fut invité. C'est là qu'il rencontra Natalie Norman.

Burnett croyait aux heureux effets de l'amabilité qu'on témoignait aux subordonnés. George Bernard Shaw n'avait-il pas dit un jour : on peut botter le derrière à un homme âgé : on sait ce qu'il est, mais jamais à un jeune homme : on ignore ce qu'il deviendra.

Voyant Natalie surveiller le service des boissons au milieu de l'indifférence générale, il avait planté là son assommante épouse et s'était approché d'elle. Comme il avait du charme et la parole facile, il apprit bientôt que cette femme sans beauté était le bras droit de Shalik ; il devina aussi qu'elle était sevrée d'amour.

Il gagna aisément sa confiance et bavarda avec elle pendant quelques minutes tandis que son cerveau travaillait à toute allure. Elle pouvait être pour lui d'une importance vitale, mais il savait qu'il ne pourrait demeurer longtemps en sa compagnie car déjà Shalik por-

tait les yeux dans leur direction, en arquant les sourcils.

— Miss Norman, dit-il à mi-voix, je suis en mesure d'aider des gens comme vous, dans le cas où vous en auriez besoin. Retenez mon nom, je vous prie : Charles Burnett, de la Banque Nationale du Natal. Si jamais votre situation actuelle cessait de vous satisfaire, si vous désiriez gagner davantage, ne manquez pas de vous adresser à moi.

La voyant prendre une expression perplexe, il sourit et la quitta.

Une fois rentré chez lui, il s'installa dans son cabinet de travail et médita sa prochaine manœuvre. Il espérait n'avoir pas été trop vite en besogne avec cette femme au visage pâle. Elle pouvait être l'espionne dont il avait besoin. Visiblement, elle avait besoin de rapports physiques avec un homme viril. Burnett avait reconnu tous les signes : sa maigreur, ses yeux cernés de noir, son air déprimé. Ce qu'il lui fallait, c'était un robuste compagnon de lit : il décida que ce serait là le premier coup à tenter pour la prendre au piège.

Burnett avait beaucoup de relations utiles et, parmi celles-ci, l'ex-inspecteur Tom Parkins du C.I.D. Il lui téléphona.

— Parkins... je voudrais trouver un jeune voyou qui pourrait exécuter une besogne peu ordinaire. Il faut qu'il soit absolument dénué de scrupules, un beau gosse avec de la personnalité, qui n'ait pas plus de vingt-cinq ans. Vous voyez ça parmi vos connaissances?

— Ce ne devrait pas être difficile à trouver, monsieur répondit la voix du flic. Le salaire serait-il intéressant?

— Très.

— Je vais y réfléchir, monsieur. Puis-je vous appeler après le déjeuner?

— C'est ça, dit Burnett, convaincu que son désir serait comblé.

Vers quinze heures, Parkins téléphona

— J'ai votre homme, monsieur, annonça-t-il. Flash Jackson : vingt-quatre ans, excellente apparence; il joue de la guitare dans un club de cinquième ordre à Soho et a besoin d'argent. Il a fait deux ans de prison pour vol voici trois ans.

Burnett hésita.

— C'est peut-être un peu risqué, Parkins. Je ne m'expose pas au chantage?

— Jamais de la vie, monsieur. Une chose pareille... ça ne se produira pas, je vous l'assure... D'ailleurs, je serais en mesure de vous l'éviter. J'en connais un bout sur ce jeune chenapan. Vous n'avez pas à vous faire de souci à ce sujet.

— Parfait. Envoyez-le moi à 17 heures. Je vous ferai créditer dix livres sur le compte que nous vous avons ouvert, Parkins.

— C'est très aimable à vous, monsieur. Vous serez très satisfait de Jackson.

Flash Jackson arriva avec dix minutes de retard. Il fut introduit dans le vaste bureau de Burnett par la secrétaire. Elle travaillait depuis si longtemps chez Burnett que rien ne l'étonnait plus... même pas Flash Jackson.

Burnett observa le jeune homme qui s'avavançait en se dandinant, un sourire suffisant sur les lèvres. Grand et mince, Jackson avait des cheveux bruns et bouclés qui lui tombaient plus bas que le col. Il portait un pantalon moulant couleur moutarde, une chemise à plis bleu foncé et une chaîne dorée autour du cou, à laquelle était suspendue une clochette qui tintait au moindre de ses mouvements.

Drôle de numéro! pensa Burnett, enfin, il est propre.

Sans en être prié, Jackson installa sa mince silhouette dans un fauteuil, croisa une jambe par-dessus

l'autre et regarda Burnett, en arquant le sourcil avec insolence.

— L'ancien flic me dit que vous avez un boulot. Qu'est-ce que ça paie? demanda-t-il. Mais je vous préviens tout de suite, je ne m'en ressens pas pour venir bosser dans ce tombeau. Compris?

Burnett qui avait l'habitude de traiter avec toutes sortes de gens savait se montrer souple dans ses rapports. Bien qu'il eût aimé botter le train de ce jeune beatnik, il comprit qu'il pouvait être l'homme qu'il cherchait.

— Je ne vous demande pas de travailler ici, monsieur Jackson, lui assura-t-il. J'ai une besogne sortant de l'ordinaire dont vous pourriez vous charger et qui paie bien.

Jackson souleva une main molle en simulacre de protestation.

— Laissez tomber le monsieur et toute la sauce, dit-il. Appelez-moi Flash.

— Certainement... mais pourquoi Flash?

— Les nanas m'appellent comme ça... je les éblouis.

— Formidable, fit Burnett en se carrant dans son fauteuil de directeur. Ce que je voudrais vous faire faire...

Il le lui expliqua.

Flash Jackson se renversa nonchalamment dans son fauteuil et prêta l'oreille. Ses yeux d'un gris glacé scrutaient le visage de Burnett tandis qu'il parlait. Finalement lorsque Burnett lui demanda: « Eh bien, voilà... Croyez-vous pouvoir vous en charger? », Flash grimaça.

— Parlons peu mais parlons bien, dit-il, étirant ses longues jambes. Cette pouffiasse veut se faire baiser... c'est ça? (Burnett hocha la tête.) Une fois que je l'aurai bourrée, elle en redemandera... c'est ça? (Burnett acquiesça de nouveau.) Alors il faudra qu'elle raque... vous voulez que je la presse comme un citron... c'est ça?

— Oui... exactement.

— Vous me payerez cent livres pour le boulot et ce que je lui soutire je le garde... c'est ça?

Burnett inclina la tête. Traiter avec un homme pareil lui donnait l'impression d'être légèrement sali.

Jackson se rappuya à son dossier et fixa Burnett du regard :

— Bon Dieu de Bon Dieu, et dire qu'on me considère comme un délinquant!

Les yeux de Burnett se glacèrent.

— Vous voulez ce travail, oui ou non?

Ils se dévisagèrent pendant un long moment, sur quoi Flash haussa les épaules.

— Oh! bien sûr... qu'est-ce que j'ai à perdre? Comment elle est, cette bonne femme?

— Simple mais convenable, répondit Burnett, usant inconsciemment de l'expression du Guide Michelin pour désigner un hôtel français de troisième ordre.

— Bon, et où c'est que je la trouve?

Burnett lui donna l'adresse du domicile et celle du bureau de Natalie qui étaient tapées à la machine sur une carte blanche.

— Je veux du travail rapide.

Flash sourit de toutes ses dents.

— Si vous dites qu'elle en meurt d'envie, elle y aura droit, et une fois que je l'aurai bourrée, elle en redemandera encore et encore, assura-t-il en posant sur Burnett des yeux calculateurs. Les flics ne s'en mêleront pas?

— Il n'en est pas question.

— En tout cas, s'ils s'en mêlent, je crache le morceau. Ce boulot ne m'emballe pas.

Burnett le regarda froidement.

— Mais vous l'exécuterez?

— J'ai dit que je l'exécuterai, non?

— Soutirez-lui tout l'argent que vous pourrez. Je veux la voir dans une situation financière désastreuse. Je veux la voir endettée jusqu'au cou.

Flash se leva avec nonchalance.

— Si vous me donniez une avance... je suis fauché.

— Après exécution, répondit sèchement Burnett en agitant la main pour le congédier.

Dans le froid cinglant d'une soirée de janvier, Natalie Norman constata que son pneu arrière droit était à plat. Elle avait travaillé tard et aspirait à présent à rentrer chez elle pour se plonger dans un bain chaud. Elle avait garé sa Mini-Austin selon son habitude dans une impasse voisine de Park Lane. Plantée là, elle frissonnait dans le vent cinglant et regardait son pneu d'un air désespéré lorsque, sortant de l'ombre, s'avança un jeune homme grand et mince, vêtu d'un court manteau en peau de mouton, les mains plongées dans les poches de son pantalon.

Flash, ayant appris où Natalie garait sa voiture, avait ouvert la valve du pneu, cinquante minutes plus tôt. Il avait attendu sous un porche voisin, gelant et jurant, jusqu'au moment où il l'avait vue s'approcher de la voiture. Ce fut la première vision fugitive qu'il eut d'elle. Il se rasséra beaucoup lorsque le lampadaire éclaira les longues jambes sveltes de la femme, car il craignait qu'elle ait des poteaux capables de supporter un piano à queue.

Il attendit, l'observant. Quand elle passa dans la pleine lumière, il fit la grimace. Beau corps, certes, mais la vieille fille dans toute son horreur, laide et sevrée d'amour, douée d'autant de personnalité qu'un chat noyé. Bon sang! pensa-t-il. Va falloir drôlement faire travailler mon imagination pour arriver à la sauter!

— Quelque chose qui cloche, Miss? lui demanda-t-il. Est-ce que je peux vous donner un coup de main?

Natalie fut interloquée par son apparition soudaine. Désespérée, elle jeta les yeux de droite et de gauche,

mais ils se trouvaient tous les deux seuls dans l'im-passe.

— J'ai un pneu crevé, dit-elle nerveusement. C'est sans importance. Je vais prendre un taxi... merci.

Il se plaça sous le lampadaire pour lui permettre de le voir. Leurs regards se croisèrent et elle sentit son cœur battre plus fort. Il était grand et mince, pareil à un bel animal, pensa-t-elle. Emue par ses cheveux tombant en boucles jusqu'à son col, elle se sentit parcourue par un flux de sang, réaction qu'elle éprouvait souvent lorsqu'elle croisait dans la rue un homme très viril, mais son visage pâle, inexpressif, ne révéla rien de l'émoi qui s'était emparé d'elle.

— Je vais vous arranger ça, dit Flash. Entrez dans la voiture, Miss. Mettez-vous à l'abri. Bigre! Il fait froid, pas vrai?

— Oui... mais ne vous donnez pas cette peine. Je vais prendre un taxi.

— Grimpez là-dedans... je vais arranger ça... en cinq sec.

Elle fit jouer la serrure et pénétra avec reconnaissance dans la petite voiture dont elle referma la portière. Elle le regarda s'activer. Au bout de dix minutes, il s'approcha de la glace, s'essuya les mains sur le fond de son pantalon.

— Voilà qui est fait, Miss... vous pouvez démarrer.

Elle leva les yeux vers lui à travers la fenêtre ouverte. Il se pencha en avant, en la regardant fixement. Lisait-elle comme une promesse dans ces yeux juvéniles? se demanda-t-elle. Son cœur bondissait comme une truite qu'on vient de jeter sur la berge.

— Est-ce que je peux vous déposer quelque part?

Elle sourit. Et quand elle souriait, trouva-t-il, elle n'était pas si laide que ça.

— Vous n'iriez pas du côté de Knightsbridge? demanda-t-il, sachant que c'était par là qu'elle demeurait.

— Mais si... Church Street.

— Ma foi, ce n'est pas de refus.

Il contourna la voiture et se glissa à côté d'elle. Son épaule toucha celle de la femme, et elle eut l'impression d'un choc électrique.

Elle était furieuse contre elle-même parce que sa main tremblait tellement qu'elle ne parvenait pas à introduire la clé dans l'allumage.

— Vous avez froid. Voulez-vous que je prenne le volant, miss?

Sans mot dire, elle lui tendit les clés. Il se glissa hors de la voiture, alors qu'elle prenait la place du passager. Sa jupe s'accrocha au levier des vitesses. Elle hésita puis, sachant que ses jambes et ses cuisses fuselées étaient ses seuls attraits, elle laissa sa jupe retroussée.

— Je suis gelée, parvint-elle à dire tandis que Flash s'installait au volant.

— Moi aussi... Y a de quoi crever.

Elle s'attendait à le voir foncer à toute pompe, mais il n'en fut rien. Il conduisait bien, se maintenant tout juste au-dessous de la limite des cinquante kilomètres à l'heure, et avec une aisance qui la surprit.

— Vous habitez Knightsbridge? hasarda-t-elle.

— Qui ça... moi? J'en ai pas les moyens, fit-il en riant. J'habite dans un trou de rat à Parsons Green. Je suis sans travail. Chaque fois que j'en arrive à ma dernière livre j'aime me promener à Knightsbridge pour faire du lèche-vitrines. Je rêve à ce que j'achèterais chez Harrods si j'avais un tas de fric.

Elle regarda son beau profil et ressentit de nouveau la cuisante piquûre du désir.

— Mais pourquoi êtes-vous sans travail? demanda-t-elle. On trouve toujours du travail de nos jours.

— J'ai été malade. J'ai un poumon atteint... Parfois, j'ai des complications... alors, je me fais renvoyer. C'est ce qui m'est arrivé, il y a quinze jours. (Les bobards que je peux balancer! pensa Flash. J'y crois

presque moi-même. Puis, sentant qu'il y allait un peu fort, il ajouta :) J'aurai quelque chose à faire la semaine prochaine. Je me sens d'aplomb à présent.

Natalie goba cela tout cru.

— J'en suis heureuse pour vous.

Il se tourna vers elle et lui adressa un sourire qui lui avait valu son surnom de Flash. Elle crut défaillir alors qu'elle sentait croître son désir.

— Faut pas vous en faire pour moi, miss. Personne ne s'en fait pour moi, même pas moi. (Il marqua un temps.) Vous rentrez tard...

— Il m'arrive souvent de travailler tard.

— Church Street, disiez-vous?

Ils passaient à présent auprès de la station de métro de Knightsbridge.

— Oui.

— Vous habitez seule?

Hélas oui! pensa-t-elle amèrement. Seule... toujours seule.

— Oui.

Les yeux de Flash se portèrent sur les jambes découvertes jusqu'au-dessus des genoux. Pauvre gonzessel pensa-t-il. Ce sera facile.

— Ma foi, beaucoup de gens habitent seuls, dit-il. Quand ils rentrent du travail ils s'enferment dans leurs tristes logements, et c'est fini jusqu'au lendemain matin quand ils reprennent le boulot. Voilà pourquoi j'aime me promener dans les rues le soir. Rester dans ma chambre, ça me flanque le cafard.

— C'est une chose que je comprends. (Et, comme il s'engageait dans Church Street, elle le prévint :) C'est ici... sur la droite.

Ben, voici le moment décisif, pensa-t-il. Va-t-elle m'inviter à entrer?

— Ce grand immeuble-là?

— Oui. Vous descendez la rampe jusqu'au garage. (Elle hésita, puis reprit d'une voix faible :) Vous aimeriez sans doute vous laver les mains après avoir

changé mon pneu? Il me semble que vous méritez aussi un verre.

Il dissimula un sourire. Il avait senti que ce serait facile mais pas tout à fait à ce point.

— Oui, je me laverais volontiers les mains, dit-il en menant la voiture vers le grand garage éclairé.

Ils prirent l'ascenseur jusqu'au quatrième. Pendant la montée, ils ne se regardèrent pas ni échangèrent un mot.

Elle ouvrit sa porte et le fit entrer dans le petit living-room d'aspect riant.

— Otez votre manteau, dit-elle d'une voix mal assurée.

Il parcourut la pièce des yeux.

— C'est drôlement chouette, ici.

Elle devait apprendre que chouette était son terme favori.

— La salle de bains est là au fond.

Après l'avoir laissé seul, elle retira son manteau et son écharpe, se sentant possédée par un furieux désir de lui. Elle se trouvait au milieu de la pièce, pâle et tremblante, lorsqu'il sortit de la salle de bains. Il comprit tout de suite qu'il ne rencontrerait aucune difficulté.

— Nous ne nous connaissons pas. Je m'appelle Flash Jackson.

— Et moi Natalie Norman.

— Joli nom... Natalie... ça me botte.

Ils se regardèrent dans les yeux, puis il se rapprocha d'elle et lui passa les bras autour du corps.

Elle frissonna en sentant ses mains qui descendaient le long de son dos maigre. L'espace d'un instant elle voulut instinctivement le repousser, mais son envie était trop grande.

Elle n'eut que vaguement conscience d'être portée dans la chambre à coucher. Elle se détendit sur le lit, puis se trémoussa légèrement de droite et de gauche

pendant qu'il se déshabillait. Enfin elle s'abandonna à son étreinte animale.

Flash Jackson ouvrit les yeux et laissa échapper un long soupir. Eh bien, c'est pas pour dire! pensa-t-il, fixant le plafond blanc des yeux. Qui l'aurait cru! C'est la plus sensationnelle que j'aie jamais eue.

Il se tourna sur le flanc et regarda Natalie endormie qui, étendue sur le dos, couvrait ses seins menus de ses mains. Il contempla son corps. Bien roulée; dommage qu'elle ait une gueule pareille. Il lui envoya un léger coup dans les côtes.

— Réveille-toi! J'ai faim. Tu as de quoi manger?

Elle remua et leva vers lui des yeux brillant d'une satisfaction qu'elle n'avait encore jamais connue. Elle avait l'impression qu'une porte dérobée qu'elle avait longuement cherchée s'était soudain ouverte et que le soleil, la brise et le bruit de la mer avaient pénétré dans la sombre caverne désolée au fond de laquelle elle avait si longtemps vécu.

— Manger... bien sûr. (Elle se dressa sur son séant, balança ses longues jambes de côté et saisit un peignoir.) Reste-là... je vais t'apporter quelque chose. Tu veux un verre?... je n'ai que du gin.

Il l'observait. Son désir de plaire, ce regard attendri et sa tremblante ardeur la rendaient assommante.

— Quelque chose à bouffer, c'est tout.

Elle courut à la cuisine. Après un moment, il sortit du lit et passa ses vêtements. Il vit à la pendule de chevet qu'il était deux heures vingt-cinq. Il tendit l'oreille, sentit l'odeur du bacon en train de frire, puis parcourut des yeux la petite chambre bien tenue. Il la vit par la porte ouverte du living-room auprès du fourneau dans sa cuisine; elle lui tournait le dos. Rapidement, il fouilla sa commode. Il trouva dans le tiroir du dessus un étui à cigarettes et un briquet en or ainsi qu'un petit coffret à bijoux contenant un

collier de perles et deux bagues sans grande valeur, mais il prit le tout et l'empocha. Sur quoi il passa nonchalamment dans le living-room et s'arrêta sous la porte de la cuisine.

— Ça sent bon, dit-il.

Elle se retourna et lui sourit.

— Peux-tu manger plus de quatre œufs?

— Ce sera parfait.

Elle passa vivement devant lui et mit la table.

— Tu ne manges pas? demanda-t-il, voyant qu'elle n'avait mis qu'un couvert.

— Non... C'est prêt. Assieds-toi.

Il mangea avidement. « Il y a pas à dire, elle sait frire des œufs et du bacon », pensa-t-il tout en buvant à petites gorgées le thé qu'elle lui avait versé. Dommage, il n'y a ni chips ni ketchup à la tomate, mais on ne peut pas tout avoir.

Il la sentait qui l'observait, assise sur le canapé. A ce regard attendri, il comprenait qu'elle avait mordu à l'hameçon. Lorsqu'il eut fini, il s'appuya au dossier et s'essuya la bouche avec la serviette en papier qu'elle lui avait donnée.

— Excellent, dit-il, vraiment excellent.

— Tu avais faim, n'est-ce pas?

Il la regarda droit dans les yeux.

— Oui... toi aussi, tu avais faim.

Le sang lui empourpra le visage; elle détourna les yeux.

— Je t'en prie, n'en parlons pas. C'était la première fois.

— Et après? Fallait bien que tu commences un jour. (Il se leva.) Eh bien, il va falloir me mettre en route. (Il marqua un temps.) Merci pour tout. C'était drôlement bath... tout et tout.

Il la vit serrer les poings.

— Ne voudrais-tu pas... rester? fit-elle d'une voix haletante. Il fait si mauvais dehors. Tu peux rester si tu veux.

Il secoua la tête.

— Faut que je rentre à ma piaule, dit-il en se dirigeant lentement vers la porte.

— Je suppose que... que nous pourrions nous revoir, dit-elle, tandis que le désespoir se lisait dans ses yeux sombres.

Nous y voilà, pensa-t-il. L'hameçon.

— Qui sait. Ce sont de ces choses qui arrivent, pas vrai? Au plaisir.

Et avant qu'elle se soit rendu compte qu'il était parti pour de bon, il avait disparu.

La porte d'entrée claqua. Elle retentit comme un terrible coup de tonnerre à l'intérieur de sa tête.

Le lendemain soir, elle constata la disparition de son étui à cigarettes et de son briquet, donnés par Shalik en cadeau d'anniversaire; ses bijoux n'y étaient plus non plus. Cette découverte la bouleversa et elle comprit tout de suite qui les lui avait pris. Sa première réaction fut de se précipiter au téléphone pour en aviser la police, mais elle maîtrisa sa colère et s'assit pour réfléchir. Il était sans travail. Il avait faim. Qu'avait-elle besoin d'un étui à cigarettes en or ou du briquet? D'ailleurs, elle ne fumait pas. En y songeant, elle décida qu'il pouvait avoir tout ce qu'elle possédait du moment qu'il lui revienne.

Durant cinq longs jours épuisants pour les nerfs, elle attendit, en proie à un désespoir grandissant. Et finalement elle se sentit peu à peu saisie d'horreur à la pensée d'avoir à affronter l'évidence : il avait abusé d'elle, volé ses affaires, et l'avait oubliée.

Alors, le cinquième soir, comme elle se morfondait lamentablement dans son appartement, envisageant une nouvelle nuit de solitude, le téléphone sonna.

Le cœur battant à tout rompre, elle se dressa précipitamment sur ses pieds et traversa la pièce en courant pour empoigner le combiné.

— Oui?

— Ici Flash... tu te souviens de moi?

Elle se sentit les jambes si faibles qu'elle dut s'asseoir

— Ecoute, je regrette d'avoir pris tes affaires. Tu m'en veux à mort, hein?

— Non... bien sûr que non.

— Ben, c'était pas chic. Je les ai engagées. J'avais un pressant besoin d'argent... quelques tuiles. Je te donnerai les reconnaissances... est-ce que je te les apporte tout de suite?

— Oui.

— Bon, parfait. (Et la communication fut coupée.)

Il n'arriva pas avant vingt-deux heures cinq, lui imposant une terrible attente d'une heure et demie. Elle le trouva maigri; il avait un regard dur qui lui donnait l'air sombre et morose.

— Voici, dit-il, laissant tomber les reconnaissances sur la table. Je n'aurais pas dû... mais j'étais dans le pétrin... il fallait que je me procure de l'argent au plus vite.

— C'est sans importance. Je comprends. Tu as faim?

— Non... je ne peux pas rester. Il faut que je m'en aille, dit-il en se tournant vers la porte.

Elle le regarda d'un air affolé.

— Mais tu... je t'en prie, reste. Je désire que tu restes.

Il lui fit face, le regard soudain farouche.

— Il faut que je trouve encore de l'argent, dit-il. Je ne peux pas traîner ici. Il y a une fille, près de ma piaule, qui essaie de me trouver quelque chose. Faut que je la voie ce soir.

— Une fille? (Natalie se sentit glacée.) Flash... tu ne veux pas m'expliquer ce qui t'arrive. Tu ne veux pas t'asseoir? Je pourrais t'aider si tu voulais m'expliquer.

— Je t'ai assez tapé comme ça, dit Flash en

secouant la tête. En tout cas, Lola m'a quasiment promis...

— Assieds-toi et raconte-moi ça.

Il s'assit. Il était facile de lui mentir. Le cheval qui était favori. Le pari qu'il n'avait pu couvrir, et maintenant le book était à ses trousses.

— Ce sont pas des tendres, conclut-il. Si je ne trouve pas cinquante livres d'ici demain, ils vont me la faire.

— Te la faire? répéta Natalie, horrifiée. Qu'est-ce que ça veut dire?

— La peau, parbleu, fit-il avec impatience. Me taillader avec un rasoir... qu'est-ce que tu crois?

Elle imagina ce beau visage ensanglanté. A cette pensée, elle manqua de s'évanouir.

— Je peux te procurer cinquante livres, Flash... évidemment.

— Je ne peux pas les accepter de toi... non, je verrai Lola.

— Ne fais pas l'idiot. Je vais te donner un chèque tout de suite.

Une heure plus tard, ils étaient allongés nus, côte à côte sur le lit. Natalie était détendue et heureuse pour la première fois depuis l'autre nuit. Ça avait été merveilleux, songeait-elle, meilleur encore que la première fois. Elle se tourna pour regarder Flash et son cœur se serra lorsqu'elle lui vit de nouveau cet air sombre et maussade.

— Qu'est-ce qu'il y a, Flash?

— Rien, je pense... on n'a pas le droit de penser, bon Dieu?

Le ton cassant de sa voix la fit tressaillir.

— Ça ne t'a pas fait plaisir? Je t'ai déçu?

— Non, c'est pas ça. (Il la regarda avec impatience dans la lumière tamisée de la lampe de chevet.) C'est une chose passée. Je pense à demain. Ferme-la une minute, tu veux?

Elle garda le silence, tout en observant le dur visage

juvénile de son amant ainsi que ses yeux qui bougeaient sans cesse; il lui faisait penser à un animal pris au piège.

— Oui, dit-il enfin comme s'il pensait tout haut. C'est décidé. Je vais partir. Je m'en irai à Dublin. C'est ça! Danny me trouvera du boulot.

Natalie se dressa, ramenant le drap sur ses seins.

— Comment ça, Dublin?

Il fronça les sourcils à son adresse comme s'il venait de s'apercevoir de sa présence.

— Oui, il faut que je parte. Ces cinquante livres que tu m'as données empêcheront Isaac de me tomber sur le râble pendant un jour ou deux. D'ici là je serai hors de son atteinte.

De nouveau elle crut qu'elle allait s'évanouir. L'observant, Flash vit qu'il avait joué atout.

— Mais tu disais que si je te donnais l'argent tout irait bien.

— Tu ne t'imagines pas qu'un book ferait la peau à un type pour cinquante livres, non? fit-il avec un air de dédain. Je suis dans le bain pour douze cents.

Lorsqu'elle eut accusé le coup, son esprit exercé se mit en quête de moyens de salut. Douze cents livres! C'était une somme considérable! Comme elle avait pris de coûteuses vacances d'automne, elle n'avait que deux cents livres à son crédit sur son compte en banque. Mais la pensée que Flash quitterait l'Angleterre pour l'Irlande était inimaginable.

Elle se glissa hors du lit et passa son peignoir. Flash la suivait des yeux; il s'aperçut que son visage avait changé d'expression, que son esprit travaillait. Il se tint tranquille, dans l'attente des résultats, en se demandant avec inquiétude s'il n'avait pas cité un chiffre trop élevé, mais Burnett lui avait recommandé de lui pomper jusqu'à son dernier sou. Pourtant, si elle n'avait pas d'argent?

Elle arpenta la chambre de long en large tout en

réfléchissant, puis vint s'asseoir sur le lit en le regardant droit dans les yeux :

— Flash... si je te donne douze cent livres, pourrais-tu rester à Londres?

— Bien sûr, mais tu ne peux pas me donner cette somme... alors à quoi bon en parler?

— Je vais essayer. Tu peux attendre combien de temps?

— A quoi bon, je te dis? (il reposait sur le dos, les yeux fixés au plafond.) Il faut que je parte. Je m'en irai demain.

— Combien de temps peux-tu attendre? répéta-t-elle d'une voix à présent aussi dure que celle de Flash.

— Dix jours... pas plus.

— Si je te donne cet argent, Flash, tu viendras vivre ici?

« Comme il est facile de mentir à cette pauvre pouffiasse », pensa Flash.

— Quoi... que je vienne m'y installer? Tu veux que je vienne ici?

— Oui, dit-elle, en s'efforçant de maîtriser sa voix. Je veux que tu viennes ici.

— Ce serait chic... oui, bien sûr. Je pourrais trouver un emploi et nous pourrions vivre ensemble. Mais à quoi bon en parler?

— Je crois pouvoir m'arranger (Natalie enleva son peignoir et se laissa tomber à côté de lui sur le lit.) Tu m'aimes, n'est-ce pas, Flash?

La vieille rengaine, pensa-t-il en l'attirant à lui.

— Tu sais bien que oui. Je suis fou de toi.

— Alors prouve-le moi!

Alors que Flash dormait à son côté, Natalie, les yeux écarquillés dans le noir, faisait travailler ses méninges. Pas question de demander à Shalik de lui prêter mille livres. Au moment où elle disait à Flash

qu'elle croyait pouvoir lui trouver l'argent, elle pensait déjà à Charles Burnett de la Banque Nationale du Natal.

Natalie, parfaitement au courant de l'espionnage et du contre-espionnage industriel dans les grosses entreprises, avait compris que Burnett lui avait donné à entendre qu'il payerait des renseignements; elle avait repoussé l'offre avec le mépris qu'elle méritait. Mais à présent, sous la menace réelle de perdre Flash à jamais, elle se sentait beaucoup moins scrupuleuse.

Avant de s'assoupir, elle décida d'aller trouver Burnett.

Laissant Flash qui dormait toujours, elle était allée au Royal Towers Hotel le lendemain matin.

Elle disposa rapidement le courrier sur la table de Shalik, lui laissa un mot pour lui rappeler ses diverses obligations du jour et retourna dans son bureau.

A cette heure, elle savait que Shalik se faisait raser et habiller par l'odieux Sherborn. N'ayant hésité qu'un instant, elle téléphona à la Banque Nationale du Natal.

On lui passa immédiatement Charles Burnett qui savait déjà à quoi s'en tenir à la suite d'un coup de fil de Flash.

— Bien sûr, Miss Norman. Je serai enchanté de vous revoir. Quand cela vous conviendrait-il?

— A 13 h 15 dans votre bureau, lui dit Natalie.

— Je vous attendrai donc.

Quand elle arriva, Burnett l'accueillit comme un oncle bonasse. Natalie lui déclara sans ambages qu'elle avait besoin de mille livres.

— C'est une grosse somme, dit Burnett, examinant ses ongles roses, mais pas irréalisable. (Il leva les yeux, et son regard n'avait plus rien de bonasse.) Vous êtes une femme intelligente, Miss Norman. Je n'ai pas besoin de vous mettre les points sur les i. Vous voulez de l'argent: je veux des renseignements concernant les activités de M. Shalik n'ayant même que de très

lointains rapports avec M. Max Kahlenberg, résidant au Natal.

Natalie se raidit.

Depuis quelques jours, elle avait appris — soit par des notes griffonnées traînant sur le bureau de Shalik, soit en surprenant des propos qu'il tenait à Sherborn — qu'il formait d'importants projets au sujet d'un certain Max Kahlenberg, dont elle avait jusqu'alors ignoré l'existence.

Toute la correspondance privée de Shalik était tapée par Sherborn. La tâche de Natalie consistait à organiser les rendez-vous de Shalik, ses déjeuners et dîners, et à jouer le rôle d'hôtesse lors de ses cocktails, ainsi qu'à veiller aux mille et un détails pour lui faciliter la vie.

— Je ne crois pas pouvoir vous être utile sur ce point, dit-elle d'une voix consternée. Je suis exclue des activités professionnelles de M. Shalik, mais je sais en effet qu'il s'intéresse à un certain Kahlenberg.

Burnett sourit.

— Je puis vous venir en aide, Miss Norman. Votre tâche sera d'une absurde facilité. Je vais vous l'expliquer...

Vingt minutes plus tard, il lui remettait un sac à provision en plastique, qui contenait un magnétophone miniature, six bobines de bandes et un micro-mouchard d'un modèle très particulier.

— La nature des enregistrements, Miss Norman, influera évidemment sur le montant de la somme que je vous verserai. Cependant, si vous avez un besoin urgent de mille livres et pourvu que vous me fournissiez quelque chose d'intéressant, l'argent sera à votre disposition.

Huit jours s'étaient écoulés, et il se trouvait à présent dans l'appartement de Natalie, fronçant sa grosse face violacée en un sourire; son œillet rouge sang était comme le symbole de son rang social.

— Ma chère Miss Norman, pourquoi cette hâte?

Durant ces trois derniers jours, les microphones de Burnett avaient espionné. Pendant la semaine passée, Flash avait dormi auprès d'elle, l'entraînant dans un monde d'érotisme en technicolor. Elle lui avait promis l'argent et il lui dispensait volontiers ses services, car il se disait que dans la nuit tous les chats sont gris.

— J'ai des renseignements concernant M. Kahlenberg qui vous intéresseront certainement, dit Natalie.

Le whisky qu'elle avait bu lui procurait un sentiment de témérité et d'insouciance.

— Formidable! dit Burnett en croisant une grosse jambe par-dessus l'autre. Racontez-moi ça.

— M. Shalik se prépare à voler la bague de César Borgia à M. Kahlenberg, dit Natalie. J'ai trois bandes sur lesquelles sont enregistrés les détails de l'opération et les voix de ceux qui y sont impliqués.

— La bague de Borgia? fit Burnett avec surprise. C'était donc à ça qu'il en avait? Mes félicitations, Miss Norman. Faites-moi entendre les bandes.

Elle refusa d'un signe de tête.

— Je veux mille livres en billets de dix livres avant de vous faire entendre les bandes, Monsieur Burnett.

Le sourire de Burnett se figea.

— Voyons, Miss Norman, ce n'est pas possible. Comment saurais-je si vous les avez seulement enregistrées? Il faut que je les entende... soyons raisonnable.

Comme elle avait déjà chargé le magnétophone, elle lui laissa écouter trois minutes de conversation entre Shalik et Garry Edwards. Puis, alors que Shalik disait : « Tout ça vous sera expliqué ce soir. Vous ne serez pas seul. Les risques et les responsabilités seront partagés », elle appuya sur le bouton d'arrêt.

— Mais rien jusqu'ici n'a été dit sur M. Kahlenberg, observa Burnett, regardant le magnétophone d'un œil avide.

— Quand vous m'aurez remis l'argent, vous entendrez le reste, mais pas avant.

Ils se regardèrent et Burnett vit qu'il serait inutile de tenter de la persuader. Il se leva, se disant qu'un millier de livres valait autant pour M. Kahlenberg qu'un penny pour le Premier Ministre d'Angleterre.

Deux heures plus tard, Burnett, son samedi après-midi gâché, était de retour avec l'argent. Alors qu'il écoutait les bandes, sa grosse face violacée ne cessa de marquer une surprise croissante. Il comprit tout en écoutant qu'il obtenait ces enregistrements à bon compte.

— Formidable, Miss Norman, dit-il pendant qu'elle déroulait la dernière bande. Vraiment formidable. Vous avez bien gagné vos honoraires. Tout nouveau renseignement que vous pourriez recueillir de la sorte, je vous le payerai, bien entendu, avec la même largesse.

— Il n'y aura pas de prochaine fois, dit Natalie.

Son visage blême qui exprimait un profond dégoût d'elle-même effraya Burnett. Elle lui lança le petit magnétophone.

— Emportez-le!

— Voyons, Miss Norman...

— Prenez-le! Prenez-le! hurla-t-elle.

Redoutant une scène, Burnett saisit le magnétophone ainsi que les trois bobines et sortit en hâte. Dans l'ascenseur, il s'aperçut alors qu'elle n'avait pas rendu le coûteux micro-mouchard. Il se demanda s'il devait remonter le chercher, mais cette expression éperdue et ce regard farouche qu'il avait surpris dans ses yeux l'en dissuadèrent. Il viendrait reprendre le microphone après le week-end, quand elle se serait calmée.

Trois heures plus tard, Flash revint à l'appartement. Il s'était d'ores et déjà informé auprès de Burnett qui lui avait appris que l'argent l'attendait:

Fou de joie à l'idée de faire main basse sur une pareille somme, il avait donné rendez-vous à une même chez Billy Walker, un restaurant autrefois élé-

gant qui tournait à la gargote; de là, ils iraient dans une boîte de King's Road et enfin dans le lit de la pépée.

Il en avait terminé avec Natalie. Avec mille livres en poche et grâce à son savoir-faire, Dublin était pour lui le lieu tout désigné.

En rentrant dans l'appartement, il fut légèrement surpris de trouver Natalie sur le canapé, le visage blême, tremblant et en larmes.

— Qu'est-ce qui ce passe, bon sang? (Il songea qu'elle était laide à faire peur.)

Elle se redressa en se tamponnant les yeux.

— J'ai l'argent, Flash.

Il pénétra dans la pièce.

— Tu l'as? Qu'est-ce qui te rend si malheureuse? Tu devrais être contente.

— Judas n'était pas content... il s'est pendu.

Flash avait vaguement entendu parler de Judas. Il ne savait trop qui c'était, mais il avait comme une vague idée que c'était un salaud et pas un brave type.

— Qu'est-ce tu racontes? Qui c'est qui se pend?

— Rien... tu ne comprendrais pas. Tu as faim?

Il s'essuya la bouche du revers de la main.

— Où est l'argent?

— Tu n'as pas faim? Je t'ai acheté un steak.

— M'en fous du steak. Où est l'argent?

Bouleversée de lire la cupidité sur le beau visage maigre, elle se leva en chancelant et se dirigea vers un buffet. Elle lui apporta les billets en liasses soigneusement ficelées.

Elle se sentit le cœur serré en le voyant caresser les billets. Il n'était pas possible que ce fût l'homme qu'elle aimait avec une telle passion et qui lui avait ouvert cette porte dérobée. C'était un jeune animal vorace et brutal; il salissait l'argent comme il avait meurtri le corps de Natalie.

— Tu es content?

Feignant de ne pas l'entendre, il se mit en devoir de bourrer toutes ses poches de billets.

— Qu'est-ce que tu fais? demanda-t-elle d'une voix soudain perçante.

Il fit disparaître le dernier paquet de billets et se tourna vers elle.

— Je me dire d'ici... voilà ce que je fais.

— Quoi... maintenant que tu as l'argent, tu ne veux pas de moi?

— Qui voudrait de toi, bon Dieu? Je vais te donner un conseil, dit-il, le doigt tendu dans sa direction. Dorénavant, poupée, garde tes jambes étroitement croisées. C'est ce qui te perd. Tu creuses ta propre tombe.

Déjà il avait disparu. Natalie demeura immobile, la main contre son cœur qui battait à lents coups sourds. Elle écouta l'ascenseur qui descendait, en arrachant Flash à jamais de sa vie.

Alors elle se dirigea lentement vers un fauteuil et s'assit. Elle demeura sans bouger tandis que les aiguilles de la pendule murale tournaient autour du cadran. Puis, comme le jour commençait à baisser, elle combattit sa raideur en étirant ses longues jambes minces. Son cerveau se remit en marche. Après tout, se dit-elle, pourquoi se serait-il gêné? J'aurais pu deviner ce qui allait arriver. Elle ferma les yeux. A présent son manque de charme et sa laideur étaient soulignés comme jamais ils ne l'avaient été auparavant et elle se rendit compte que depuis toujours elle avait prié, attendu, dans l'espoir d'un miracle, mais décidément ce n'était pas l'année des miracles.

Elle pensa aux longues nuits solitaires qui l'attendaient. Elle savait aussi que le poids de sa trahison lui pèserait sur la conscience. Elle avait commis cet acte de déloyauté révoltant afin de garder Flash pour elle. Pourquoi continuer? se demanda-t-elle. On ne peut espérer vivre avec soi-même... alors pourquoi continuer?

Elle alla à la cuisine, à pas lents comme une somnambule, et trouva un petit couteau à légumes à la pointe acérée, dont elle se saisit, puis elle s'arrêta pour tirer le verrou de la porte et entra dans la salle de bains. Après avoir ouvert les robinets de la baignoire, elle resta là dans un sombre engourdissement, attendant que la baignoire fût à moitié remplie d'eau tiède. Elle se débarrassa de ses chaussures d'un coup de pied et entra dans la baignoire. Sa jupe à plis s'enfla comme un ballon et elle la rabattit sous l'eau. Elle sentit l'eau réconfortante s'infiltrer à travers ses vêtements et caresser son corps.

Elle resta immobile. Est-ce que cela ferait mal? On disait que c'était la façon la plus simple de mourir. Les dents serrées, elle approcha la lame acérée de son poignet gauche. Elle l'entailla profondément et réprima un cri de douleur. Le couteau lui glissa de la main. L'espace d'un instant, elle regarda l'eau qui la cernait; elle virait déjà au rose et prenait peu à peu une teinte plus sombre. Alors elle ferma les yeux.

Elle gisait là, pensant à Flash et son beau visage, à ses cheveux noirs bouclés et à son beau corps vigoureux, jusqu'au moment où elle s'éloigna tranquillement d'une vie dont elle n'avait plus que faire.

CHAPITRE IV

Armo Shalik regagna ses appartements le lundi matin à huit heures trente. Il fut accueilli par Sherborn qui lui apprit le départ de Fennel pour Paris. Pendant que Sherborn lui racontait la chose en détails, Shalik, assis à son bureau, le foudroyait du regard.

— J'espère avoir bien fait, monsieur. Si j'avais su où vous joindre je vous aurais consulté, bien entendu.

Comme Shalik avait essuyé une déconvenue au cours du week-end à la campagne en compagnie d'une call-girl, confidence qu'il n'avait nullement l'intention de faire à Sherborn, il était d'une humeur massacrante.

— Alors, il est parti. Il n'a rien dit de ce qu'il pensait du système de sécurité de Kahlenberg?

— Non, monsieur. Il n'a fait qu'entrer et sortir comme une fusée.

Shalik avait le pressentiment que cette journée serait un sombre lundi. S'il avait su que les trois bandes, sur lesquelles était enregistré en détail le plan qu'il avait conçu pour voler la bague des Borgia, étaient déjà arrivées sur le bureau de Max Kahlenberg, il aurait considéré ce lundi comme un jour désastreux, mais il l'ignorait.

Irrité, peu patient, il présida la réunion de 9 h 30, expliquant à Gaye, Garry et Ken Jones que Fennel

avait été obligé de partir et se trouvait actuellement à Paris.

— Inutile d'entrer dans les détails, dit-il. M. Fennel est parti si précipitamment qu'il n'a pu me donner son avis sur les systèmes de sécurité de Kahlenberg. Je compte qu'il sera en mesure de vous le donner quand vous vous serez tous retrouvés au Rand International Hotel. Comme j'ai une matinée très chargée, je ne vois pas la nécessité de prolonger cette réunion. (Il se tourna vers Garry :) Vous avez étudié les cartes que je vous ai données?

— Oui... pas de difficultés, dit Garry. J'arriverai à me poser.

— Bon, voilà l'opération entre vos mains. J'ai fait de mon mieux pour vous faciliter les choses. A vous, maintenant. Vous partirez ce soir et arriverez demain matin à Johannesburg. (Il s'interrompt, hésita et poursuivit :) Il est honnête de vous prévenir que Fennel est un dangereux criminel, mais il nous est absolument nécessaire pour mener à bien cette opération. (Il regarda Garry en particulier.) Vous me semblez capable de prendre garde à vous, aussi vous demanderai-je de veiller sur Miss Desmond.

— Ce sera un plaisir, lui assura tranquillement Garry.

— Voyons, Armo! protesta Gaye avec impatience, vous savez que je n'ai besoin de personne pour veiller sur moi. Pourquoi faire tant d'embarras?

— Les hommes aiment être aux petits soins pour les jolies femmes, moi comme les autres, dit Shalik en soulevant ses lourdes épaules. (De nouveau, il regarda Garry en particulier qui approuva de la tête.) Eh bien, bon voyage et plein succès. Sherborn vous donnera vos billets et tous les détails nécessaires.

Quand tous trois furent partis, Shalik chercha sa liste de rendez-vous que Natalie lui laissait toujours sur son bureau. Impossible de mettre la main dessus. De nouveau, il eut l'impression que ce lundi allait être

un jour épouvantable. Courroucé, il entra dans le bureau de Natalie. Il fut alarmé de ne pas la trouver assise à sa table; c'était bien la première fois depuis trois ans qu'elle travaillait pour lui. Il consulta sa montre. Dix heures. Revenu dans son bureau, il sonna Sherborn.

— Où est Miss Norman?

— Je n'en sais rien, monsieur, répondit Sherborn d'un ton indifférent.

Shalik le foudroya du regard.

— Alors renseignez-vous! Elle est peut-être malade. Téléphonez chez elle!

La sonnerie du téléphone retentit. Impatiemment, Shalik fit signe à Sherborn de prendre la communication. Sherborn décrocha le combiné.

— Ici le domicile de M. Shalik, dit-il de sa voix pompeuse. (Il y eut un silence, puis, d'une voix soudain discordante :) Qui? Qu'est-ce que vous dites?

Shalik lui lança un regard irrité mais se raidit en voyant Sherborn changer de couleur; l'effroi se lisait dans ses yeux.

— Ne quittez pas.

— Qu'est-ce que c'est?

— Le sergent Goodyear, de la Sûreté, demande à vous parler, patron.

Les deux hommes échangèrent un regard. Shalik songea immédiatement aux trois dangereuses transactions de devises qu'il avait récemment opérées en faisant évader d'Angleterre neuf cent mille livres. Scotland Yard pouvait-il avoir éventé la chose? Ses mains devinrent moites.

— Dites-lui de monter, fit-il, affermissant sa voix et sans regarder Sherborn.

Trois minutes plus tard, Sherborn ouvrait la porte de la suite pour se trouver nez à nez avec un homme grand, lourdement bâti, au regard scrutateur, à la bouche en piège à mouches et à la mâchoire en proue de navire.

— Entrez, monsieur, dit Sherborn en s'effaçant. M. Shalik va vous recevoir immédiatement.

Le sergent Goodyear pénétra dans la pièce. Le regard braqué sur Sherborn, il souleva ses épais sourcils.

— Tiens, salut, George... je te croyais mort.

— Non monsieur, répondit Sherborn, le visage en sueur.

— Dommage. Tu te tiens peinarde?

— Oui, monsieur.

Le sergent Goodyear examina l'antichambre d'un œil critique.

— Tu as trouvé un gentil petit nid, pas vrai, George? Ça vaut mieux que Pentonville, il me semble.

— Oui, monsieur.

Sherborn ouvrit la porte du bureau de Shalik. Après l'avoir observé un long moment, Goodyear pénétra dans la pièce d'un luxe impressionnant.

Shalik leva les yeux. Il regarda l'officier de police qui s'approchait lentement de son bureau.

— Le sergent Goodyear?

— Oui, monsieur.

Shalik lui indiqua un siège.

— Asseyez-vous, sergent. De quoi s'agit-il?

Goodyear s'installa dans le fauteuil et observa Shalik d'un œil froid. Celui-ci éprouva l'inquiétude du coupable exposé au regard scrutateur de la police, mais ses traits demeuraient impassibles.

— Je crois que Miss Natalie Norman est votre employée.

Surpris, Shalik acquiesça d'un signe de tête.

— En effet. Elle n'est pas venue ce matin. Lui serait-il arrivé quelque chose?

— Elle est morte samedi soir, lui apprit Goodyear de sa voix de flic impassible. Un suicide.

Shalik fit la grimace. Il avait horreur de la mort. Pendant quelques instants, il demeura immobile, mais son esprit vif, insensible se réveilla aussitôt. Qui

allait-il trouver pour la remplacer? Qui allait s'occuper de lui à présent? Cette mort n'avait aucun sens à ses yeux. Qu'il s'en soit remis à elle pour organiser sa vie sociale et professionnelle en avait beaucoup.

— Je suis désolé de l'apprendre, dit-il en s'emparant d'un cigare dont il coupa le bout. On sait pourquoi?

Quelle ordure! pensa Goodyear, mais son visage de flic ne laissa rien paraître de son aversion.

— Non, c'est justement pour ça que vous me voyez ici, monsieur. J'espérais que vous pourriez m'éclairer.

Shalik alluma son cigare et laissa échapper la fumée en volutes au parfum opulent. Il secoua la tête.

— Je suis désolé, mais je ne sais rien de ce qui concerne Miss Norman... rien du tout. Son travail m'a toujours donné entière satisfaction. Elle était chez moi depuis trois ans. (Il s'appuya au dossier de son fauteuil directorial et regarda Goodyear dans les yeux.) Je suis un homme très occupé, sergent. Il m'est impossible d'accorder grande attention — voire même aucune — aux personnes qui travaillent sous mes ordres.

Goodyear tâta la poche de son pardessus et exhiba un petit objet qu'il déposa sur le buvard blanc, face à Shalik.

— Vous savez ce que c'est, monsieur?

Shalik fronça les sourcils à la vue de la grosse agrafe à papier, du modèle de celles qu'on utilise pour réunir les épais feuillets des documents officiels.

— De toute évidence une agrafe à papier, répondit-il sèchement. Je pense que vous avez une raison pour me poser une pareille question, sergent. Vous me faites perdre un temps précieux.

— Oh! oui, j'ai une raison, déclara Goodyear nullement démonté par le ton acerbe de Shalik. Je crois savoir, monsieur Shalik, que vous traitez beaucoup d'affaires qui seraient susceptibles d'intéresser des sociétés concurrentes.

— En quoi ça vous regarde?

— En rien, monsieur, mais ça pourrait expliquer la présence de cet objet, répondit Goodyear en tapotant l'agrafe à papier.

— Que voulez-vous dire au juste?

— En réalité, cette agrafe à papier est un micro hypersensible qu'il est illicite de tenir en sa possession, en dehors des organismes autorisés. Autrement dit, monsieur, ce gadget ne sert qu'à l'espionnage.

Shalik regarda attentivement l'agrafe à papier. Un frisson glacé lui remontait soudain le long de l'épine dorsale.

— Je ne comprends pas, dit-il.

— Cette agrafe a été trouvée dans l'appartement de Miss Norman. Heureusement, l'agent du quartier chargé de l'enquête sur les circonstances de cette mort a été suffisamment avisé pour reconnaître ce que c'était. L'objet a été transmis à la Sûreté, ce qui explique ma présence ici.

— Je ne suis au courant de rien, affirma Shalik en humectant ses lèvres sèches.

— L'aviez-vous déjà vu?

— Je ne crois pas... comment voulez-vous que je vous le dise?

Dominant un sentiment de panique, Shalik désigna de la main une série de documents empilés sur son bureau, tous reliés par de grosses agrafes à papier, moins grosses pourtant que celle qui était sur le buvard.

— C'est possible... je ne sais pas.

— Pour obtenir un bon rendement de ce micro, expliqua Goodyear qui reprit l'objet et l'empocha, il faut disposer d'un magnétophone d'un modèle particulier. Pourrais-je examiner la table de travail de Miss Norman?

— Naturellement, dit Shalik qui se leva pour l'emmener dans le local réservé à Natalie. Voici son bureau.

La perquisition de Goodyear fut rapide. Il fouilla

aussi dans les nombreux classeurs et dans le placard où Nathalie suspendait son manteau.

— Non... (Le policier se tourna vers Shalik :) Auriez-vous une raison de croire que Miss Norman vous espionnait?

— Certainement pas.

— Vous ne connaissez rien de sa vie privée? Je crois savoir qu'elle avait un jeune homme chez elle. Plusieurs locataires de l'immeuble l'ont vu entrer dans son appartement. Savez-vous de qui il s'agit?

La physionomie de Shalik marqua de l'étonnement.

— J'ai peine à y croire... enfin, si vous le dites. Non, je ne sais rien de ce qui la concerne.

— L'enquête suivra son cours, monsieur. Il faudra que je revienne vous voir.

— Vous êtes sûr de me trouver ici.

Goodyear se dirigea vers la porte, puis s'arrêta :

— J'ignore si vous avez connaissance que votre domestique, George Sherborn, a fait six ans de prison pour faux.

Le visage de Shalik demeura impassible.

— Oui, je sais. Sherborn s'est amendé. Je suis très satisfait de lui.

Les yeux de flic de Goodyear se posèrent froidement sur lui.

— Est-ce que ça leur arrive de s'amender? demanda-t-il au moment de sortir.

Shalik s'assit à son bureau. Il tira son mouchoir et, tout en réfléchissant, essuya ses mains moites.

Le micro s'était-il jamais trouvé sur son bureau? Et si c'était le cas? Cette garce au visage pâle avait-elle enregistré ses opérations? Il pensa au dangereux trafic de devises. Il y avait également le tuyau fourni par l'attaché de presse du Chancelier de l'Échiquier et qui avait apporté la fortune à quatre de ses clients, sans compter la fuite concernant cette fusion de sociétés dont il avait eu vent grâce à une dactylo assoiffée d'argent. La liste était interminable. Si elle

avait placé le microphone sur son bureau, combien de ses transactions avaient-elles été enregistrées? Il y avait aussi l'affaire Kahlenberg. L'avait-elle enregistrée? Il pressa son mouchoir en boule, l'air mauvais. Où était le magnétophone? Elle avait peut-être pris le micro, pensa-t-il, puis refusa le magnétophone après mûre réflexion. Se sentant déshonorée, elle avait peut-être préféré se tuer plutôt que de le trahir. Une névrosée dans son genre. Mais si elle avait enregistré son entretien avec les quatre qui s'apprêtaient à partir à la recherche de la bague des Borgia? Si les bandes étaient déjà en route pour le domaine Kahlenberg?

Il s'adossa à son fauteuil, fixant le mur d'en face tandis que son cerveau travaillait vite.

Devait-il les mettre en garde?

Il considéra le risque. Les trois hommes étaient remplaçables. Il regretterait de perdre Gaye Desmond qu'il avait eu beaucoup de peine à dénicher mais, après tout, se dit-il, Gaye n'était pas unique. S'il les prévenait que l'opération pouvait être d'ores et déjà loupée, ne renonceraient-ils pas? Le prix qu'il toucherait pour récupérer la bague devait s'élever à 500 000 dollars, plus les frais. Il fit la grimace. C'était une trop grosse somme pour renoncer à cause de la vie de quatre personnes. Face à une situation pareille, se dit-il, il devait conserver son sang-froid et tabler sur l'hypothèse que cette garce de morte n'avait pas enregistré ce qui avait été dit.

Après avoir réfléchi davantage, il décida de ne rien dire et d'attendre.

Il s'empara de son courrier et, grâce à une discipline de l'esprit, quelques minutes plus tard il avait complètement écarté le souvenir de la visite de Good-year, tout comme la pensée que Kahlenberg savait peut-être qu'il risquait de perdre la bague des Borgia.

Charles Burnett fit une entrée majestueuse dans

son bureau. Il avait bien déjeuné de saumon fumé et de canard à l'orange et se sentait repu et satisfait.

Sa secrétaire lui tendit un câble chiffré, arrivé quelques minutes plus tôt.

— Merci, Miss Morris, dit Burnett, réprimant un léger renvoi. Je vais m'y atteler.

Il s'assit à son bureau et fit jouer la serrure d'un tiroir d'où il retira un carnet consacré au code de Kahlenberg. Quelques minutes plus tard, il lisait :

Satisfait. Visiteurs recevront accueil exceptionnellement chaleureux. Ai acheté 20 000 Honeywell pour votre compte suisse. K.

Burnett demanda à Miss Morris de lui indiquer le cours du jour des valeurs Honeywell. Elle lui apprit que la part avait monté de trois points.

Burnett était en train de savourer son extrême satisfaction lorsque l'ex-inspecteur Parkins se manifesta au bout du fil.

— J'ai pensé qu'il fallait vous informer que la secrétaire de M. Shalik, Natalie Norman, a été trouvée morte dans son appartement ce matin... un suicide.

Burnett fut incapable d'articuler un mot pendant plusieurs secondes.

— Allô... Allô?

Il se ressaisit. Ainsi il avait vu juste : elle avait tout de la neurasthénique, il en aurait mis sa main au feu.

— Pourquoi croyez-vous, Parkins, que ça pourrait m'intéresser? demanda-t-il, s'efforçant d'affermir sa voix.

— Ma foi, monsieur, ce jeune voyou, Flash Jackson, la voyait beaucoup. Je pensais qu'il faudrait peut-être vous en aviser, mais si j'ai commis une erreur, je vous prie de m'en excuser.

Burnett poussa un lent et profond soupir.

— Ainsi Jackson lui rendait visite... très curieux. Sera-t-il poursuivi?

— J'en doute. Jackson est parti pour Dublin samedi soir. La police possède son signalement. Mais Dublin est un sûr abri pour lui.

— Oui. Eh bien, merci, Parkins... c'est intéressant. Burnett croyait voir la face rusée de Parkins et le confiant espoir briller dans ses petits yeux.

— Un versement supplémentaire sera crédité à votre compte.

Après avoir raccroché, il resta un long moment sans bouger et réfléchit. Il se souvint du coûteux micro oublié dans l'appartement de Natalie. Pendant quelques secondes il s'en inquiéta mais se persuada bien vite que personne n'y prêterait attention et qu'il serait jeté au rebut.

Néanmoins, le coup de fil de Parkins lui avait gâché son après-midi.

Le hall du Rand International Hotel était bondé de grands et bruyants touristes américains débarquant d'un car qui vomissait déjà leurs bagages rangés en bon ordre.

Enveloppés dans des imperméables transparents, ils tournaient en rond, s'interpellant à tue-tête, sans se rendre du tout compte du chahut qu'ils provoquaient. Le hall résonnait de leurs appels. « Hé, Joe... tu as pas vu ma valise? », « Saloperie de pluie... où c'est qu'il est le soleil? », « Pour l'amour de Dieu, Martha, tu t'énerves pour rien. Les bagages ne sont pas encore tous sortis », « Hé, Maman... le type réclame nos passeports! », et ainsi de suite. L'Amérique s'était annexé le Rand International pour quelques instants, suscitant un vacarme à vous crever le tympan, pendant que le personnel blanc et de couleur faisait face à l'invasion.

Assis près de la salle du petit déjeuner avec vue sur toute cette agitation, Fennel observait d'un œil mauvais.

La pluie tombait avec régularité. Abrisés sous leurs

parapluies, les Bantous s'arrêtaient pour regarder par les portes vitrées le remue-ménage. Une fois leur curiosité satisfaisante, ils souriaient et poursuivaient leur chemin, pieds plats tournés en dehors, les hommes en costumes européens miteux, les femmes coiffées de brillants foulards et vêtues de robes éclatantes qui contrastaient avec leur teint.

Fennel tira sur sa cigarette, suivant des yeux les derniers Américains qui gueulaient tout en se pressant vers les ascenseurs. Arrivé à Johannesburg depuis trente-six heures, il avait passé une demi-journée éreintante à Paris avant de pouvoir sauter dans l'avion de l'Afrique du Sud. Maintenant, pour la première fois depuis plus d'un mois, il se sentait détendu et en sûreté. Moroni et la police étaient loin.

Il consulta sa montre et enfonça plus confortablement sa lourde carcasse dans le fauteuil.

Une Cadillac noire vint se ranger devant l'hôtel. Fennel se leva en voyant émerger la crinière fauve de Gaye qui s'avancait sous la marquise de l'hôtel.

Dix minutes plus tard, le trio l'avait rejoint dans le petit salon de sa suite du huitième étage.

Fennel était d'humeur aimable et expansive.

— Je suppose que vous avez tous besoin de repos, dit-il en servant les boissons prises au réfrigérateur, mais avant de nous séparer, je voudrais vous faire part de ce qui nous attend... d'accord?

Garry fit jouer ses lourdes épaules. Le vol de quatorze heures lui avait engourdi les muscles. Il se tourna vers Gaye :

— Vous voulez l'écouter ou est-ce qu'on prend un bain avant?

— Écoutons-le, dit Gaye, s'adossant au canapé pour boire une gorgée du gin tonic que Fennel lui avait servi. Je ne suis pas fourbue à ce point.

Fennel plissa les yeux. Ainsi Edwards manifestait déjà un intérêt de propriétaire sur la femme qu'il s'était réservée en pensée.

— Faudrait vous décider! dit-il avec une pointe d'humeur. Voulez-vous m'écouter ou non?

— J'ai dit oui, répondit Gaye en le dévisageant avec calme. De quoi s'agit-il?

— De ces factures que m'a données Shalik. Ça nous donne une nette image de la situation, dit Fennel, buvant quelques gorgées de son whisky à l'eau. Je sais à présent que le musée est sans doute souterrain. Un ascenseur muni de tous les dispositifs voulus a été fourni à Kahlenberg. Comme la maison est de plain-pied, la présence d'un ascenseur prouve que le musée se trouve sous la maison. Vous saisissez?

— Poursuivez, lui dit Garry.

— Six circuits fermés de télévision figurent sur la facture ainsi qu'un poste récepteur. Ça m'indique que le musée est composé de six salles et qu'un gardien surveille le récepteur, probablement quelque part dans la maison. En appuyant sur des boutons, le gardien surveille chacune des six salles, mais seulement une à la fois. (Fennel alluma une cigarette avant de poursuivre :) Je connais ce dispositif. Le point faible, c'est que le gardien risque de s'endormir, de lire ou encore de s'absenter pour se rendre aux toilettes. Mais il faut que nous sachions s'il commet l'une ou l'autre de ces entorses au règlement et s'il est de service pendant la nuit. A vous de vous en assurer, dit Fennel en braquant son gros doigt sur Garry.

« La porte donnant accès au musée est mentionnée sur la facture. Elle est en acier massif. J'ai travaillé chez Bahlstrom, je connais donc leur matériel. La porte est munie d'un verrou à temps. On le met sur une certaine heure et on règle le cadran du compteur sur une autre, et personne au monde, à part les types de Bahlstrom, ne pourra ouvrir la porte entre ces deux heures-là. Excepté moi, ajouta Fennel en souriant. Je connais la manière de manipuler ce verrou à temps. J'ai participé à sa mise au point. Maintenant il y a une chose à laquelle il vous faudra

prendre garde, poursuivit-il en s'adressant particulièrement à Garry. L'ascenseur... c'est un engin délicat à manier. On fera le boulot pendant la nuit. Ce qu'il me faut savoir, c'est si l'ascenseur est hors de service la nuit. C'est-à-dire, si on coupe le courant électrique. Dans le cas où l'ascenseur ne fonctionne pas la nuit, je ne vois pas comment nous parviendrons jusqu'au musée.

— Mettons les choses au pire, dit Garry. Supposons que le jus soit coupé?

— C'est à vous de le rétablir, sans quoi on est cuits. Garry fit la grimace.

— Il y a une chance pour qu'il existe également un escalier.

— Possible, lui concéda Fennel en hochant la tête. Ça aussi, vous devrez vous en assurer, comme de tout le reste. C'est votre boulot, une fois que vous serez à l'intérieur. Autre chose : il faudra m'indiquer la façon dont je m'introduirai dans la maison... la porte ou la fenêtre? Là encore, c'est votre affaire. Tous les tuyaux que vous aurez recueillis, vous me les communiquerez par l'émetteur-récepteur afin que je sache à quoi je dois m'attendre.

— J'obtiendrai tous ces tuyaux, dans la mesure du possible.

Fennel vida son verre.

— Si vous ne les obtenez pas, on ne fait pas le boulot... c'est aussi simple que ça.

Gaye se leva. Elle était d'une beauté sensationnelle dans sa robe de coton bleu ciel, qui moulait sa silhouette. Les trois hommes ne la quittaient pas des yeux.

— Bien, je vous laisse; je vais prendre un bain. J'ai besoin de sommeil. Je n'ai pas fermé l'œil dans l'avion.

Après un signe de tête, elle quitta la pièce. Garry s'étira et bâilla.

— Moi aussi... à moins que vous n'ayez encore besoin de moi.

— Non, dit Fennel qui se tourna vers Ken. Et l'équipement? Tout est rassemblé?

— Je crois bien. Je vais prendre un bain et j'irai vérifier. Un de mes amis s'en occupe pour moi. Je lui ai envoyé un câble de Londres pour lui expliquer ce qu'il nous fallait. Je vais aller voir où il en est. Vous voulez m'accompagner?

— Pourquoi pas? Entendu, je vous attends ici.

Garry et Ken suivirent le couloir jusqu'à leurs chambres. Elles étaient toutes situées au huitième étage, chacune d'elles comportant une petite suite avec climatiseur et vue sur la ville.

— Bon, à tout à l'heure, dit Garry, s'arrêtant devant sa porte. Cette affaire risque bien de nous réserver des tours.

Ken sourit. Garry savait à présent que Ken était un incurable optimiste.

— On ne sait jamais... cela marchera peut-être comme sur des roulettes. Moi, je vais faire trempette. (Il se dirigea en sifflant vers sa chambre.)

Une heure plus tard, il était de retour chez Fennel. Celui-ci avait taquiné la bouteille de whisky et semblait légèrement éméché.

— On y va? demanda Ken, s'appuyant au chambranle de la porte.

— Oui.

Fennel se leva et les deux hommes suivirent le couloir en direction des ascenseurs.

— Ce copain à moi tient un garage dans Plein street, expliqua Ken pendant la descente. C'est à deux pas d'ici, on peut y aller à pied.

Ils se frayèrent un passage à travers un nouvel arrivage de touristes américains. Leur tapage fit grimacer les deux hommes.

— Pourquoi les Américains sont-ils si bruyants? s'étonna Ken avec bonne humeur. Ils croient que

tous ceux qui les entourent sont sourds comme des pots?

— Je me le demande. On leur a sans doute pas appris à fermer leurs grandes gueules quand ils étaient gosses.

Ils firent halte sous la marquise de l'hôtel et regardèrent la pluie balayer Bree street.

— S'il pleut comme ça dans la chaîne des Drakensberg, on va pas se marrer, dit Ken, qui releva le col de sa veste. Venez donc... autant se faire mouiller tout de suite... ce sera un bon entraînement.

Tête baissée contre la pluie battante, les deux hommes traversèrent vivement la chaussée en direction de Plein street.

Sam Jefferson, le propriétaire du garage, un homme grand et mince d'un certain âge, au visage sympathique semé de taches de rousseur, les accueillit tous deux.

— Salut, Ken! Tu as fait bon voyage?

Ken lui assura que le voyage avait été excellent, puis lui présenta Fennel. Jefferson perdit un peu de son sourire rayonnant, alors qu'il échangeait des poignées de main. Il était visiblement un peu surpris par l'aspect froid et dur de Fennel. La tête de ce gars-là ne lui revenait pas.

— J'ai le matériel au complet, poursuivit-il en se tournant vers Ken. T'as qu'à jeter un coup d'œil dessus. Si j'ai oublié quelque chose, fais-le moi savoir. Excuse-moi mais j'ai une boîte de vitesses sur les bras.

Et après un signe de tête, il traversa le grand garage pour rejoindre deux Bantous qui examinaient vaguement une Pontiac soulevée par un cric.

Précédant Fennel, Ken se dirigea vers un box intérieur abritant une Landrover. Assis sur son arrière-train, un Bantou qui se grattait la cheville, se leva avec lenteur et adressa à Ken un large sourire de ses dents blanches.

— Tout est en ordre, chef, dit-il. (Et Ken lui serra la main.)

— Voici Joe, dit-il à Fennel. Sam et lui ont rassemblé tout le matériel dont nous avons besoin.

Fennel n'avait pas de temps à consacrer aux gens de couleur. Il foudroya le souriant Bantou du regard et se détourna. Il y eut un silence embarrassé auquel Ken mit fin.

— Eh bien, Joe, voyons ce que tu as là.

Le Bantou s'approcha de la Landrover et retira la bâche goudronnée qui recouvrait le capot.

— Je l'ai fixée comme vous me l'aviez indiqué, chef.

Soudée à l'avant du radiateur, se trouvait une bobine entre deux supports d'acier. Sur la bobine s'enroulait un long câble d'acier. Ken examina le tout et hocha la tête en signe de satisfaction.

— Mais, bon sang, à quoi ça sert, ce truc? demanda Fennel, les yeux fixés sur la bobine.

— C'est un treuil, lui expliqua Ken. On va se taper des routes très boueuses où on risque de s'embourber. Par grosses pluies, les routes des Drakensberg sont infernales. Ce treuil nous en tirera sans qu'on ait à se casser le cul. (Il trouva une petite ancre de yacht sur le plancher de la Landrover.) Vous voyez ça? Si on s'enlise, il nous suffira de ficher cette ancre dans la racine d'un arbre et de nous hisser dehors.

— Les routes seront mauvaises à ce point?

— Dame! Vous n'en avez pas idée. Nous avons un sacré bout de chemin devant nous.

Fennel se renfrogna.

— Les deux autres ont la part belle... en voyageant par avion, hein?

— Je n'en suis pas si sûr. Si l'une des hélices se détache, ils atterrissent dans la jungle et voilà! Je préfère rouler que voler dans ce pays.

— Chef...

Joe, toujours souriant mais mal à l'aise en présence

de Fennel, retira la toile goudronnée qui recouvrait une longue table à tréteaux à quelque distance de la Landrover.

— Vous voulez vérifier le matériel?

Les deux hommes s'approchèrent de la table où on avait disposé l'équipement : quatre jerrycans pour l'eau, cinq autres pour l'essence, quatre sacs de couchage, quatre puissantes torches électriques avec des piles de rechange, deux rubans d'acier perforé d'un mètre quatre-vingts pour s'arracher à la boue, une tente, deux caisses de bois et un grand carton.

— Avec du pot, il nous faudra, à mon avis, cinq jours à l'aller et quatre au retour pour exécuter la besogne, dit Ken, en tapotant les deux caisses. Nous avons suffisamment de boîtes de conserve pour ce laps de temps. (Il tapota le carton :) Ça, c'est la gniole : deux Scotch, deux Gin et vingt-quatre bouteilles de bière. Je possède un Springfield, un calibre 12 et un 22. Il y a beaucoup de gibier là où nous allons. Vous aimez la pintade? L'impala? Avez-vous jamais goûté une selle d'impala cuite à feu doux et servie avec de la sauce au piment? (Il sourit et fit rouler ses yeux.) C'est délicieux!

— Et les médicaments? demanda Fennel.

— Dans la Landrover... un coffre à médicaments au grand complet. Il y a un certain temps, j'ai suivi un cours de soins d'urgence pour safari. Je suis capable de faire face à tout, depuis une morsure de serpent jusqu'à une jambe cassée.

— On dirait que vous avez pensé à tout, approuva Fennel, qui alluma une cigarette, puis souffla la fumée par ses narines. Il nous suffira donc de nous munir de notre trousse personnelle?

— En effet... On ne s'encombre pas de bagages... des vêtements de rechange seulement.

— J'ai mon sac à outils, objecta Fennel, en appuyant son dos gras à la Landrover. C'est lourd, mais je ne veux pas m'en séparer.

— Ben, du moment que vous vous en chargez...

Fennel pencha la tête de côté :

— On voyage en voiture, non?

— On sera peut-être obligés de faire une partie du chemin à pied. Malgré le treuil, on risque de s'enliser et, dans ce cas, on ira à pied.

— Et si on emmenait le nègre avec nous?

— Ecoutez, l'ami, n'employez plus ce mot, dit Ken dont les traits s'étaient durcis. Ici, nous disons indigènes, Bantous ou non-Européens, mais pas « nègres ».

— Qui ça dérange?

— Moi. Et si nous devons nous entendre, ça vous dérangera aussi.

Fennel hésita, puis haussa les épaules :

— Bon, bon, et alors? Quel mal y a-t-il à emmener l'indigène, le Bantou, ce salopard de non-Européen avec nous pour porter ce foutu sac?

Ken le toisa sans chercher à dissimuler son aversion.

— Non. Il pourrait jaser à son retour. J'ai un ami qui nous rejoindra à notre campement de Mainville. Il a travaillé avec moi du temps où je surveillais une réserve de chasse. Il nous accompagne. C'est un Kikouyou et un remarquable traqueur. Sans lui nous n'arriverions jamais jusque-là. Actuellement, il se trouve dans le domaine de Kahlenberg, à la recherche d'un passage pour forcer le cercle des gardes. A ce propos, je vous signale que trois cents Zoulous gardent le domaine. Mais je parie que lorsque nous nous retrouverons à Mainville, il aura trouvé ce passage. En tout cas, il ne porte les affaires de personne, à part les siennes. Mettez-vous bien ça dans la tête.

Fennel loucha à travers la fumée de sa cigarette.

— Qu'est-ce qu'il est... noir?

— C'est un Kikouyou... c'est-à-dire un homme de couleur.

— Un ami?

— Un de mes meilleurs amis, assura Ken en regardant Fennel avec insistance. Si ça vous épate, permettez-moi de vous dire que les Bantous sont d'excellents amis une fois qu'on les connaît, et de très braves gens.

Fennel haussa les épaules.

— C'est votre pays... pas le mien. Si nous rentrions à l'hôtel? Cette sale pluie me donne soif.

— Allez-y. Je dois m'occuper de tout ce matériel et le faire charger. Je propose que nous dînions tous ensemble. Il y a un bon restaurant à côté de l'hôtel. Nous pourrions éliminer tout ce qui doit être éliminé. Nous pourrions partir demain.

— D'accord... à tout à l'heure.

Puis Fennel quitta le garage et se dirigea vers l'hôtel.

Ken le suivit des yeux, les sourcils froncés, puis, haussant les épaules, il rejoignit Sam Jefferson qui travaillait à la Pontiac.

Peu après huit heures et demie, ils se retrouvèrent tous au restaurant Echee et Mat, qui fait partie du Rand International Hotel. Usant de son privilège, Gaye fut la dernière à arriver. Vêtue d'une robe de coton jaune citron, elle attirait tous les regards des hommes qui l'observaient de l'œil avide du mâle pour toute femme d'une réelle beauté.

Fennel la lorgna alors qu'elle se glissait sur une chaise et il sentit ruisseler la sueur le long de son dos. Il avait connu bien des femmes, mais aucune qui lui fût comparable. Il se sentit gagné par un brûlant désir et, afin de cacher son trouble, il laissa volontairement tomber sa serviette et se pencha pour s'en saisir.

— Alors, qu'est-ce qu'on va manger? demanda Garry.

Comme ils avaient tous faim, ils choisirent des

fruits de mer à la broche et du pain de veau avec des frites.

— Comment ça a marché? demanda Garry à Ken.

Il perçut la tension nerveuse de Fennel, jeta un regard sur son visage empourpré et détourna les yeux.

— J'ai vérifié le matériel. Tout est en ordre. Nous pourrions partir demain si ça vous convient à tous deux.

— Pourquoi pas? fit Garry, quêtant du regard le consentement de Gaye qui hocha la tête.

— Plus tôt nous partirons, moins nous aurons de difficultés. Les pluies ont commencé, mais il y a une chance pour qu'elles n'aient pas encore atteint les Drakensberg; dans le cas contraire, ce sera une véritable expédition pour Fennel et moi. Donc, si vous êtes d'accord, nous partirons demain matin à 8 heures. Nous voyagerons à bord de la Landrover... ce ne sera pas très confortable vu que nous sommes assez chargés. Nous avons environ trois cents kilomètres à parcourir jusqu'à notre campement de Mainville. (Les fruits de mer furent servis et lorsque le garçon se fut éloigné, Ken poursuivit :) Mainville est à 400 kilomètres environ de chez Kahlenberg. Comme l'hélicoptère sera à Mainville, le trajet par les airs ne sera pas long, à moins d'un pépin. Vous resterez tous les deux une journée au camp pendant que Fennel et moi prendrons la route. Après quoi vous vous envolerez. Nous nous tiendrons en contact avec vous par radio. J'ai essayé les deux appareils... ils fonctionnent bien. Avec de la chance, nous atteindrons Mainville un peu après midi. Fennel et moi prendrons la route vers cinq heures du matin. Vous partirez vers dix heures le lendemain; ça ne vous prendra pas plus d'une heure pour arriver chez Kahlenberg. Il ne faut pas que vous y soyez trop tôt. Qu'en dites-vous?

— Ça me semble parfait, acquiesça Garry. Et

l'hélico? On a pensé à le ravitailler en essence?

— Tout a été prévu. Vous aurez assez d'essence pour l'aller et le retour. On me l'a garanti en parfait état de service. C'est à vous de vous en assurer, bien entendu, mais d'après ce qu'on m'a dit il vous attend là-bas, prêt à l'envol.

— Mainville, à quoi ça ressemble? s'enquit Gaye, posant fourchette et couteau.

Ken sourit.

— Un relais pour chevaux. J'ai fait installer le campement dans la brousse, à huit kilomètres du patelin.

Ils attaquèrent le veau qu'ils appréciaient, puis discutèrent des derniers détails de l'opération. Gaye et Garry s'aperçurent que Fennel avait peu de conversation, si ce n'est pour râler sur la nourriture, sans cesser de lorgner Gaye. A la fin du repas, ils prirent le café tout en écoutant Ken. C'était un brillant et intéressant causeur qui les amusa.

— Le trajet de Mainville vous distraira, dit-il. Je quitterai la grand-route dans la dernière partie et vous verrez du gibier... des phacochères, des impalas, des antilopes, des singes verts et ainsi de suite. Je vous avertirai quand nous en rencontrerons si ça vous intéresse. J'ai été garde d'une réserve de luxe autrefois... je promenais les gens en Landrover pour repérer le gibier.

— Pourquoi avez-vous abandonné? lui demanda Gaye. J'aurais cru que c'était une vie magnifique.

Ken se mit à rire.

— N'est-ce pas? Rien à dire des animaux mais les clients ont fini par me mettre hors de moi. Inutile d'espérer s'amener dans la brousse pour y trouver des animaux qui vous attendent tranquillement. Il faut s'armer de patience. Il y a des jours, à cette saison surtout, où on peut parcourir des kilomètres sans rien rencontrer du tout. Les clients rouspétaient toujours... c'était ma faute. Au bout de deux ans, j'en avais

plein le dos. Un client notamment m'a mis à bout. D'accord il n'avait pas de chance. C'était la saison des pluies, et il voulait photographier un buffle. Il avait parié mille dollars avec un copain aux Etats-Unis qu'il ramènerait la photo... mais pas de buffles. Nous avons roulé des heures à leur recherche. Rien. Manque de pot. Alors il s'est retourné contre moi. (Ken sourit.) J'ai stoppé et je lui ai cassé la gueule... j'en ai pris pour dix-huit mois de taule, et, une fois libéré, j'ai laissé tomber.

— Eh bien, intervint Fennel qui avait écouté en manifestant une certaine impatience, je ne sais pas ce que vous comptez faire, les gars, mais moi, j'invite Miss Desmond à faire le tour des boîtes de nuit. (Il regarda Gaye dans les yeux, l'air résolu.) Ça vous dit?

Un instant de silence s'ensuivit. Garry jeta rapidement les yeux sur la face empourprée de Fennel et les reporta sur Gaye qui souriait, parfaitement à l'aise.

— C'est très aimable à vous, monsieur Fennel, mais vous voudrez bien m'excuser. S'il faut que je me lève tôt, je vais avoir besoin de sommeil, dit-elle en se levant. Bonne nuit à tous. A demain matin.

Et elle sortit du restaurant, suivie par les regards masculins.

Fennel se rassit sur sa chaise, la face pâle, les yeux brûlants.

— Elle m'a bien rembarré, râla-t-il. Elle se prend pour qui?

Ken se leva.

— Je règle l'addition et je vais me coucher, dit-il en allant à la caisse.

— Ne vous frappez pas, dit Garry. Elle est fatiguée. Si vous avez envie de sortir, je vous accompagne.

Fennel ne parut pas entendre. Il restait là, les yeux légèrement égarés, reprenant peu à peu ses couleurs. Il se leva péniblement et sortit du restaurant, pour

se diriger vers l'ascenseur. Il tremblait de rage impuissante.

« Attends un peu, sale garce, pensait-il, alors que les portes de l'ascenseur battaient sur leurs gonds pour lui livrer passage. Je me chargerai de toi! Que je te tienne seule pendant dix minutes, tu n'auras même pas le temps de savoir ce qui t'arrive. »

Il regagna sa chambre, referma violemment la porte et arracha ses vêtements. Il se jeta sur le lit et s'enfonça les ongles dans les paumes; la sueur coulait le long de ses lourdes bajoues.

Pendant plus d'une heure, il s'imagina, dans son esprit libidineux, tout ce qu'il lui ferait subir quand il la coincerait seule, mais, au bout d'un moment, ses rêves érotiques s'évanouirent et ses pensées reprirent peu à peu un tour normal.

Il se rappela soudain ce que lui avait dit Shalik : *Vous ficherez la paix à Gaye Desmond... Si vous faites la moindre tentative de ce genre avec Miss Desmond, je vous promets que je remets votre dossier à l'Interpol.*

Comment Shalik avait-il eu connaissance de ces trois meurtres?

Fennel s'agita fébrilement sur le lit. Il s'empara d'une cigarette, qu'il alluma, puis promena son regard sur la chambre éclairée par l'enseigne clignotante de l'autre côté de la rue.

Il se retrouva soudain à Hong-Kong, débarquant d'une jonque à la jetée de la rue Fenwick de Wanchaï. Il revenait d'une expédition de contrebande avec trois de ses amis chinois. Ils avaient déchargé un cargo d'opium dans l'île de Chu Lu Kok sans être inquiétés. Fennel, avec trois mille dollars dans sa poche revolver, devait reprendre l'avion pour l'Angleterre dans dix heures. Après six jours de claustration dans cette jonque puante, il avait besoin d'une femme.

Ses amis chinois lui avaient dit où aller. Il avait

suivi la rue de Gloucester. Malgré les pousse-pousse, la circulation rapide, les marchands de fruits et les foules de Chinois bruyants, il arriva enfin au bordel qu'on lui avait recommandé.

La jeune Chinoise, un petit pot à tabac avec de grosses fesses qui plurent à Fennel, était aussi vibrante qu'une côte de bœuf. Elle se contentait de servir de réceptacle à ses appétits. Et, après cette étreinte insatisfaisante, Fennel, l'estomac chargé d'une demi-bouteille de whisky qui lui émoussait les sens, s'endormit. Mais Fennel, qui avait toujours mené une vie dangereuse, s'était entraîné à ne jamais sombrer dans l'inconscience totale, même s'il était ivre.

Il se réveilla pour trouver la fille encore nue, sa peau d'ivoire éclairée par la lumière du réverbère qui pénétrait par la fenêtre sans rideau, en train de puiser dans son portefeuille bien garni.

Fennel avait bondi hors du lit et l'avait frappée avant même d'être complètement réveillé. Son poing écrasa le visage de la fille, lui rejetant la tête en arrière; elle s'écroula, les yeux révulsés, et lâcha l'argent qu'elle tenait dans sa petite main.

Fennel l'invectiva, puis se mit en devoir de récupérer l'argent. Mais lorsqu'il eut passé ses vêtements et fourré son portefeuille dans sa poche revolver, il sentit alors que quelque chose n'allait pas. Il se pencha sur le corps immobile; un frisson lui parcourut l'échine. Il lui souleva la tête par son épaisse chevelure et fit la grimace en la voyant rouler d'une épaule sur l'autre. Son coup furieux, brutal, lui avait rompu le cou.

Il consulta sa montre. Il lui restait deux heures avant son départ pour Londres. Il quitta la chambre, referma la porte et descendit l'escalier vers le bureau où se tenait un vieux Chinois qui surveillait les allées et venues des clients. Il savait qu'il aurait à payer sa liberté.

— Je m'embarque sur une jonque d'ici vingt minutes,

mentit-il. La fille est morte. Qu'est-ce que ça va coûter?

La face jaune et ridée ne trahit aucune émotion : une carte géographique sur parchemin d'antan.

— Mille dollars, répondit le vieux. Il va falloir que j'appelle la police dans une heure.

Fennel montra les dents, dans un grognement furieux.

— Je pourrais te tordre le cou, vieille loque... c'est trop cher.

Le Chinois haussa les épaules.

— Alors cinq cents dollars et j'appelle la police dans une demi-heure.

Fennel lui donna les mille dollars. Il avait suffisamment vécu à Hong-Kong pour savoir qu'un marché était un marché. Il lui fallait au moins une heure pour prendre le large, ce qui était indispensable.

Allongé sur son lit, il regardait les reflets de lumière dessiner des motifs sur le mur d'en face. Il se souvint de la fille. Si elle avait mieux répondu à sa fougue, il n'aurait pas frappé si fort. Ma foi, se dit-il sans grande conviction, elle avait mérité ce qu'elle avait récolté.

Le pédéraste qu'il avait eu la malchance de rencontrer dans une ruelle sale, malodorante d'Istanbul avait, lui aussi, récolté ce qu'il méritait. Fennel avait débarqué d'un bateau pour passer quelques heures dans la ville avant de poursuivre vers Marseille. Il rapportait des Indes trois kilos d'or pour un homme qui payait bien : un gros Turc d'un certain âge qui avait besoin d'or pour acheter une conscience. Fennel avait conclu l'affaire, touché l'argent, puis avait trouvé une fille avec qui passer la nuit. En y réfléchissant, Fennel s'avoua qu'elle l'avait bien possédé. Elle l'avait saoulé et, au moment de partager le lit d'hôtel, il était trop ivre pour s'occuper d'elle. Au bout de trois heures, il s'était réveillé pour constater la disparition de la fille. Enfin, elle ne lui avait pas fait le coup de l'entôlage. Blême de rage impuissante et presque dessaoulé, Fennel s'était

remis en route vers son bateau. Dans une sombre ruelle, il avait rencontré un petit gars parfumé qui l'avait importuné : bien tourné, des yeux noirs limpides et un sourire fûté, insinuant. Fennel, voulant passer sa rage sur lui, lui avait écrasé la tête contre le mur d'un blanc sale, sur lequel s'était étoilée une large tache rouge.

Risquant un œil à sa fenêtre, une femme avait surpris la sauvage agression et s'était mise à hurler. Fennel rejoignit son navire, mais ce ne fut qu'une fois le bateau en pleine mer qu'il s'estima sauvé.

Fennel vivait souvent avec ses fantômes. Il ne cessait de se répéter que les morts n'avaient aucune part à sa vie, mais ils hantaient son esprit. En ces instants de frustration sexuelle alors qu'il se trouvait seul, ses violences passées ne cessaient de l'importuner.

Le troisième meurtre l'obsédait davantage que les deux autres. Il avait été engagé par un riche Egyptien pour ouvrir un coffre-fort appartenant à un marchand auquel l'Egyptien avait donné des titres en garantie d'un gros prêt. Fennel avait compris que ces valeurs étaient fausses et que la fraude pouvait être découverte à tout moment : la tâche était urgente.

Il s'était introduit dans la somptueuse demeure sans grande difficulté et avait entrepris d'ouvrir le coffre-fort. Il était 2 h 45 et toute la maisonnée dormait.

Comme le coffre était d'un modèle ancien, Fennel eut du mal à en venir à bout. Lorsqu'il y fut enfin parvenu, ses outils disséminés autour de lui, la porte de la pièce où il se trouvait s'ouvrit sous une pression extérieure.

Fennel éteignit sa torche d'un coup de pouce, empoigna une courte barre de fer dont il s'était servi et fit volte-face.

Une silhouette sombre se tenait dans l'encadrement de la porte, sur quoi la lumière s'alluma.

Une fillette en chemise de nuit et en peignoir se tenait devant Fennel. Brune, petite, avec de grands

yeux noirs et un teint olivâtre, elle ne pouvait avoir plus de dix ans... en fait, elle en avait neuf. Elle fixait Fennel d'un regard terrorisé et elle voulut ouvrir la bouche pour hurler. Il l'atteignit en deux enjambées rapides et lui abattit la barre de fer sur la tête.

En cet instant d'affolement, il n'avait pas hésité à la tuer. Le coup, il le savait bien, était mortel. Elle l'avait vu, et s'il s'était borné à l'assommer, elle aurait pu donner son signalement à la police.

Il avait arraché les titres au coffre-fort, rassemblé ses outils, avant de prendre la fuite. Ce ne fut qu'en pénétrant dans sa voiture qu'il vit du sang sur une de ses mains et prit pleinement conscience de ce qu'il avait fait.

Ces grands yeux sombres remplis de terreur lui apparaissaient souvent dans ses rêves. Par les journaux du lendemain, il apprit que l'enfant était sourde-muette. Il avait cherché à se convaincre qu'elle était plus heureuse morte, mais quand il était seul au lit, l'image de l'enfant terrorisée, en chemise de nuit, alors qu'elle s'efforçait de hurler, tourmentait ce qui lui restait de conscience.

Toujours allongé, il regardait se refléter au plafond les feux bleus et rouges de l'enseigne d'en face. Finalement, il sombra dans un sommeil agité.

CHAPITRE V

Chaque jour, Max Kahlenberg s'éveillait à cinq heures, à croire qu'il avait un réveille-matin dans la tête. Pendant les sept heures qu'il consacrait au sommeil, il aurait pu mourir. Il ne rêvait ni ne bougeait avant d'ouvrir les yeux pour voir le soleil se lever sur la magnifique chaîne de montagnes qui s'étendait derrière l'immense baie panoramique qui faisait face à son lit.

Posé sur une estrade, le lit énorme était pourvu d'un chevet en forme de coquille tapissée de soie couleur citron. A sa portée se trouvait un jeu de presse-bouton insérés dans un panneau de chêne patiné. Chaque bouton réglait le rituel immuable de son lever : le rouge ouvrait et fermait les rideaux couleur citron de la fenêtre; le jaune abaissait le lit au niveau du parquet pour permettre à Max de se basculer dans son fauteuil roulant électrique; le bleu ouvrait un panneau à son chevet par lequel arrivait son plateau à café; grâce au bouton noir, sa baignoire se remplissait automatiquement, exactement à la température voulue; le vert commandait le poste TV au bout de son lit, le mettant directement en contact avec l'une de ses secrétaires.

Max Kahlenberg s'éveilla et toucha le bouton rouge. Une fois les rideaux écartés, il regarda le ciel. Voyant courir les nuages, il jugea que la pluie ne pourrait

tarder. Il alluma la lumière diffuse dissimulée derrière le chevet, et appuya sur le bouton bleu. Il se mit sur son séant, quand le panneau glissa jusqu'à portée de sa main pour découvrir un plateau, supportant une cafetière en argent, un pot à lait, un sucrier, une tasse et une soucoupe. Puis le panneau se referma.

Dans le lit immense, Max Kahlenberg ressemblait à un jeune premier de l'écran. La tête complètement rasée, il avait des yeux gris bleu très écartés, un nez bien dessiné et une grande bouche spirituelle à la lèvre supérieure mince. Il dormait toujours nu et lorsqu'il se souleva ce fut pour révéler un torse bronzé et magnifiquement développé.

Il but son café, alluma une cigarette, puis appuya sur le bouton vert qui le reliait à l'une de ses secrétaires. L'écran de la TV s'éclaira et il vit Miah, une jeune Indienne qui assurait le service du petit matin, s'emparer d'un bloc-notes et d'un crayon. Il l'observa avec plaisir. Amateur de belles filles, il se faisait un point d'honneur d'employer des femmes qui flattaient ses regards.

— Bonjour Monsieur, fit la jeune femme au sombre visage d'une beauté classique. (Ses grands yeux se braquaient sur lui bien qu'elle ne pût le voir.)

— Bonjour, Miah, répondit Kahlenberg après l'avoir contemplée un instant. Le courrier est arrivé?

— On est en train de le trier, Monsieur.

— Je serai prêt à dicter dans une heure. Prenez votre petit déjeuner.

Après avoir éteint le poste, il poussa le bouton noir, qui commandait le remplissage de sa baignoire, abaissa le lit au niveau du parquet puis rejeta le drap qui le couvrait.

A ce moment Kahlenberg, le bel athlète élégant, fut soudain métamorphosé en un monstre grotesque. Personne, sinon sa mère et son médecin, n'avait jamais vu ses jambes, qui étaient restées atrophiées depuis

sa naissance. Comparées à son buste bien développé, c'étaient deux ignobles appendices, parfaitement formés, incapables de supporter son poids, et qu'il abhorrait. L'amertume et la répulsion qu'il ressentait lui gâchaient la vie et ébranlaient aussi dangereusement son équilibre mental.

Personne n'était jamais admis dans sa chambre. C'était seulement quand il était habillé et installé dans son fauteuil, une couverture jetée sur les jambes, qu'il se sentait à l'abri des regards indiscrets.

Il se hissa dans le fauteuil et le dirigea vers la vaste salle de bains.

Une heure plus tard, il en ressortit baigné et rasé après un consciencieux entraînement dans le gymnase bien équipé attendant à la salle de bains. Il enveloppa ses membres inférieurs dans un pagne de coton, passa une chemise blanche à col ouvert et attira la couverture sur le fauteuil qu'il manœuvra à travers le long corridor menant à son cabinet de travail.

Venant à sa rencontre, apparut un guépard adulte. C'était Hindenburg, son inséparable compagnon. Kahlenberg arrêta le fauteuil pour permettre au grand chat de l'approcher. Il caressa l'épaisse fourrure; l'animal émit un son grave et guttural. Puis, sur une dernière caresse, Kahlenberg, suivi par Hindenburg, remit le fauteuil en branle. Parvenu à une porte à deux battants qui s'ouvrait automatiquement, il se propulsa dans la pièce.

Le cabinet de travail de Kahlenberg était vaste et éclairé par une fenêtre qui occupait tout le côté de la pièce donnant sur le paysage.

De sa grande table, il jouissait d'une vue ininterrompue sur ses pelouses, les massifs de fleurs, la jungle lointaine, les ondulations des collines couvertes d'herbages que tachaient les huttes éparses de ses Zoulous jusqu'à la chaîne des Drakensberg.

Ses lettres étaient sur son bureau, marquées d'éti-

quettes de couleurs diverses pour indiquer leur ordre de priorité.

Avant d'aller se coucher, il avait pris note des diverses affaires qui réclamaient son attention. Il appuya sur un bouton vert et, lorsque la TV s'alluma, Miah était assise à son bureau; il se mit à dicter.

Une heure plus tard, il en avait terminé avec ses notes de la veille.

— Ce sera tout, Miah. Ho-Lu est-elle là?

— Elle vous attend, Monsieur.

— Je suis à elle d'ici une demi-heure. (Il éteignit le poste.)

Il parcourut rapidement un courrier d'une cinquantaine de lettres, prit de rapides décisions qui devaient accroître encore sa fortune, déjà considérable, puis ralluma le poste.

Cette fois, une Vietnamiennne gracieuse comme une fleur était installée au bureau, attendant patiemment. Il la salua et se mit à dicter.

A dix heures, il avait dégagé son bureau de toute correspondance en souffrance. Il se détendit quelques instants, tout en caressant la tête de Hindenburg du bout de ses doigts, puis il abaissa le bouton de l'interphone.

— Entrez, je vous prie.

Après un instant, on frappa à la porte qui s'ouvrit.

Guilo Tak, secrétaire particulier de Kahlenberg, entra, referma la porte et s'approcha du bureau.

Guilo Tak était un homme grand et maigre pourvu d'une tignasse noire comme jais qui accusait son teint cadavérique. Ses yeux noirs, profondément enfoncés dans les orbites, brûlaient fiévreusement dans ce visage squelettique. De mère italienne et de père tchèque, il avait témoigné, dès le plus jeune âge, de dons surprenants pour les chiffres. Il avait obtenu un emploi dans une banque suisse où il avait rapidement fait ses preuves de financier génial. Quand Kahlenberg avait demandé à l'un des directeurs de

banque s'il connaissait un homme susceptible de lui servir de secrétaire particulier, le directeur n'avait pas hésité à lui recommander Tak.

Kahlenberg devait s'apercevoir bientôt qu'il avait le génie de la finance, mais qu'il était également d'une insensibilité, d'une efficacité et d'une loyauté absolues. Pendant une longue période, Kahlenberg avait engagé d'habiles voleurs d'œuvres d'art pour garnir son musée. Cela nécessitait un long travail d'organisation et d'interminables discussions, et Kahlenberg était avare de son temps. Après avoir hésité à se décharger de ces corvées sur lui, il avait jugé, au bout de dix-huit mois, que Tak était digne de confiance. A présent Tak était responsable du musée, et de plus gérait le portefeuille de Kahlenberg; il faisait souvent des suggestions et signalait des occasions que Kahlenberg, occupé par ailleurs, aurait risqué de manquer.

— Bonjour, Monsieur, dit Tak en s'inclinant avec raideur.

— Asseyez-vous. (Kahlenberg posa les coudes sur son bureau pour observer Tak, tout en pensant que c'était là un homme d'un aspect extraordinaire.) Pas de nouvelles de l'affaire de la bague des Borgia?

— Si, Monsieur. Les trois voleurs en question sont arrivés au Rand International voici quelques minutes. Fennel était là avant-hier venant de Paris. Sam Jefferson, un garagiste, leur a acheté leur équipement. J'en ai la liste sur moi si vous désirez la voir. J'ai aussi des photos de ces personnes prises lors de leur atterrissage à l'aéroport. (Il l'interrompit pour lancer un rapide coup d'œil à Kahlenberg avant de poser une grande enveloppe sur le bureau.) La femme est séduisante et peut-être dans vos goûts.

Kahlenberg regarda les agrandissements des trois hommes et les posa sur le buvard, mais il s'attarda à étudier celle de Gaye.

— Que savez-vous d'elle?

— Tous leurs dossiers sont dans l'enveloppe, Monsieur.

— Merci, Tak. A tout à l'heure.

Après le départ de Tak, Kahlenberg reprit la photo de Gaye qu'il étudia encore plusieurs minutes, puis il ouvrit un tiroir et l'y rangea. Il lut les quatre dossiers, examina la liste des équipements, apprit que le camp était situé près de Mainville et qu'un hélicoptère y était arrivé la veille. Après avoir remis tous les papiers dans l'enveloppe, qu'il serra sous clé, il resta longtemps à fixer le buvard avec des yeux voilés. Puis, satisfait de la décision qu'il venait d'arrêter, il mit son fauteuil en marche. Et, claquant des doigts à l'intention d'Hindenburg, il gagna le jardin et s'engagea dans la large allée pour prendre une demi-heure de détente. Le grand chat flânait à son côté.

Revenu derrière son bureau à onze heures, Kahlenberg s'occupa jusqu'au déjeuner de nouveaux papiers qui venaient d'arriver. Il se contenta d'une truite fumée à la sauce au raifort et d'un café. De retour dans son cabinet de travail il réclama Tak.

— Combien m'a coûté cette bague? lui demanda-t-il.

— Soixante mille dollars. Merzial l'avait payée deux cent cinquante mille. Nous l'avons eue à bon compte. Et, à présent, Merzial verse un demi-million à Shalik pour la récupérer. Absurde, mais cette bague est une pièce maîtresse de sa collection Borgia.

— J'ai très envie de la lui laisser reprendre, déclara Kahlenberg en devisageant Tak, qui resta coi. (Depuis le temps, il savait comment cheminait la pensée de Kahlenberg.) Ça risque d'être amusant, mais pour ces quatre-là, il s'agit qu'ils peinent pour s'en emparer, n'est-ce pas? (Tak inclina la tête, attendant la suite.) Alors, pourquoi ne pas les laisser venir jusqu'ici? Comme vous dites, la femme est séduisante. Il sera intéressant de voir si Fennel, qui passe pour

un expert, est capable de s'introduire dans le musée. Encourageons-les donc. Je vous laisse le soin de régler les détails.

— Vous voulez les voir s'en aller avec la bague, Monsieur?

— On leur facilitera l'entrée. Quant à la sortie, ça sera plus compliqué, mais s'ils parviennent à la faire sortir du domaine, alors il me semble qu'ils seraient en droit de la garder, et seulement dans ce cas. (Les yeux de Kahlenberg scrutèrent le visage de Tak.) Vous comprenez?

— Oui, Monsieur.

— Laissons-les entrer et rendons-leur le départ difficile. S'il devait leur arriver quelque chose, je suppose que les crocodiles se réjouiraient d'avoir droit à une ration supplémentaire.

Tak plissa les yeux.

— Souhaitez-vous que quelque chose leur arrive, Monsieur?

— Ma foi, s'ils parviennent à s'introduire dans le musée, il serait ennuyeux de les laisser se sauver; ils risqueraient de bavarder. Nous ne tenons pas à recevoir la visite d'Interpol. Le Vatican s'est montré particulièrement contrarié à la suite de la perte du buste de Jupiter. Comment ce chenapan a réussi à l'enlever du Vatican, ça, ça me dépasse. Non, il ne faut pas que l'Interpol sache que le musée est souterrain.

— Mais n'a-t-il pas été question de restituer la bague à Mercial?

— Si... Je lui restituerai la bague mais pas ses agents.

Tak ne saisit pas, mais il attendit.

— Nos Zoulous seraient contents de se livrer à une chasse à l'homme, histoire de changer, je pense?

— On peut leur faire confiance, Monsieur.

— Oui... ils sont encore très primitifs. Ce ne sera peut-être pas nécessaire, bien sûr. Nos quatre témé-

raires pourraient se perdre. Enfin, alertons-les toujours. Promettez-leur une récompense, à vous de voir, exigez des preuves.

— Bien, Monsieur.

— Je dois avouer qu'une pareille chasse m'amuserait, dit Kahlenberg en pinçant ses lèvres minces. Quand on les aura traqués et que la bague me sera rendue, je l'expédierai à Mercial. (Il se frotta la joue, tout en regardant fixement Tak.) Et surtout, pas de gaffe. Il serait dangereux de laisser échapper un seul d'entre eux. A votre avis, ont-ils des chances de se sortir des pattes d'une centaine de mes Zoulous, dans cette jungle?

Tak réfléchit au problème et secoua la tête :

— Pas la moindre, Monsieur.

— C'est aussi mon opinion. (Kahlenberg s'interrompt, pensant à la photo enfermée à clé dans son bureau.) Dommage pour la femme.

Tak se leva.

— Ce sera tout, Monsieur?

— Non... apportez-moi la bague des Borgia.

Quand Tak fut parti, Kahlenberg appuya sur un des boutons de l'interphone :

— Envoyez-moi Kemosà.

Quelques minutes plus tard, un vieux Bantou tout voûté, vêtu de coutil d'une blancheur immaculée, entra dans le cabinet de travail. Kemosà avait été au service du père de Kahlenberg et assurait à présent la surveillance du personnel indigène qu'il menait à la baguette.

— Le vieux sorcier guérisseur est-il toujours au domaine? demanda Kahlenberg.

— Oui, maître.

— Je ne le vois jamais. Je le croyais mort.

Kemosà se tint coi.

— Mon père me disait que cet homme avait une grande expérience des poisons, poursuivit Kahlenberg. Est-ce exact?

— Oui, maître.

— Va le trouver et dis-lui qu'il me faut un poison lent, capable de tuer un homme en douze heures. Crois-tu qu'il pourrait me fournir un pareil poison?

Kemoso hocha la tête.

— Très bien. Il me le faut pour demain matin. Veille à le récompenser comme il faut.

— Oui, maître. (Kemoso inclina la tête et sortit.)

Kahlenberg attira à lui un acte notarié et se mit en devoir de l'étudier. Quelques minutes après, Tak entra portant un petit coffret de verre dans lequel la bague de César Borgia était présentée sur un coussinet de velours bleu.

— Laissez-la moi, dit Kahlenberg sans lever les yeux.

Tak plaça le coffret sur le bureau et se retira.

Ayant pris connaissance du document qu'il déposa, Kahlenberg s'empara du coffret de verre et, s'adossant à son fauteuil, fit glisser le couvercle et retira la bague.

Il ouvrit un tiroir et y prit une loupe d'horloger qu'il se vissa dans l'œil. Il passa quelques instants à examiner la bague avant de trouver la minuscule trappe à glissière dissimulée par un diamant qui donnait accès au petit réservoir à poison.

Ils quittèrent le Rand International un peu après huit heures et mirent le cap sur Harrismith par la Nationale 16.

Ils portaient tous des sahariennes, des shorts, des chaussettes hautes, des chaussures à fortes semelles et des chapeaux de brousse ornés d'un ruban en peau de guépard. Les trois hommes relaquèrent Gaye quand elle grimpa sur le siège avant de la Landrover. L'équipement, qui lui allait à ravir, mettait en valeur sa silhouette. Cette fois encore, Fennel sentit l'aiguillon du désir.

Ken Jones prit le volant pendant que Garry et Fennel s'installaient sur la banquette du fond. Ils tenaient tout juste à eux quatre et leur équipement. Chacun ayant apporté un sac à dos contenant ses objets de première nécessité, on les empila entre les deux hommes sur la banquette arrière.

Le ciel était gris, l'atmosphère lourde et humide, aussi furent-ils heureux de quitter la ville pour se trouver sur la route dégagée.

— Ce trajet promet d'être ennuyeux, annonça Ken. Deux cents kilomètres jusqu'à Harrismith, puis on quitte la Nationale pour prendre la direction de Bergville. Arrivée à Mainville pour le déjeuner; on cueille notre guide au passage, après quoi il nous restera trente kilomètres de jungle à parcourir pour atteindre le camp. Là, on s'amusera: on est sûrs de rencontrer du gibier.

— Qui est-ce qui surveille l'hélico? demanda Garry, se penchant en avant. Vous ne l'avez pas abandonné dans la jungle?

Ken se mit à rire.

— J'ai engagé quatre Bantous pour le garder. Je les connais... ils sont sérieux. Inutile de vous traquer.

Gaye se déclara heureuse de quitter Johannesburg.

— Cette ville ne m'a pas plu.

— Je ne connais personne à qui elle plaise, répliqua Ken. Mais vous aimeriez Le Cap; quant à Durban, vous en seriez folle.

Ils bavardaient tous trois tandis que la Landrover dévorait les kilomètres. Garry remarqua que Fennel restait sombre et silencieux. Il était assis penché en avant, son sac entre ses pieds, alors que de ses petits yeux, il ne cessait de lorgner le dos de Gaye et son profil quand elle se tournait de côté.

De temps à autre, ils rencontraient une série de huttes en forme de ruches autour desquelles circulaient des Bantous désœuvrés; des bambins gar-

daient de maigres bestiaux ainsi que des troupeaux de chèvres.

Gaye posait une foule de questions auxquelles Ken répondait. Fennel ne prêtait aucune attention à leur bavardage. Il ne pensait qu'à une chose : tenir Gaye seul à seule. Et une fois qu'il la tiendrait seule, il en était sûr, elle lui céderait. La race noire ne l'intéressait pas et il souhaita que Ken veuille bien cesser ses palabres.

Il était 14 h passées lorsqu'ils pénétrèrent au centre de Mainville : une place d'aspect négligé ombragée par de magnifiques flamboyants en pleine floraison. Sur la gauche de la place, se trouvait le bureau de poste. A côté, il y avait une boutique indigène et, en face, un magasin tenu par un Hollandais qui semblait vendre de tout, depuis une paire de bottes jusqu'à une bouteille de sirop pectoral. Assis sous les arbres, les Bantous les regardèrent avec curiosité et deux ou trois d'entre eux, d'une main nonchalante, saluèrent Ken qui leur rendit leur salut.

— On dirait que vous êtes une personnalité bien connue par ici, remarqua Gaye.

— Bien sûr. Je circule beaucoup. J'aime ces gars-là et ils se souviennent de moi.

Ken fit le tour de la place et se dirigea vers un garage délabré. Il y entra tout droit.

Deux Bantous s'approchèrent et lui serrèrent la main quand il descendit de la Landrover. Ken leur parla en Afrikaan et ils hochèrent la tête, souriant d'aise.

— Bon, les amis, dit-il en se tournant vers ses compagnons de route, nous pouvons la laisser ici et aller déjeuner à l'hôtel. Je me sens d'attaque pour dévorer un buffle.

— Ils ne vont rien nous voler? demanda Fennel. Ken le toisa, serrant les lèvres.

— Ce sont des amis à moi... ils ne voleront rien du tout.

Fennel descendit de la Landrover.

— Ben, si vous en êtes sûr.

Les trois autres sortirent dans le soleil aveuglant. Depuis leur départ de Johannesburg, il faisait une chaleur torride.

L'hôtel était simple mais convenable et Ken fut chaleureusement accueilli par un gros Indien suant qui sourit d'aise aux trois autres.

— Vous avez vu Themba? lui demanda Ken, alors qu'ils pénétraient dans la grande salle à manger.

— Oui, monsieur Jones. Il est dans les parages. Il a dit qu'il serait ici dans une demi-heure.

Ils déjeunèrent tous quatre d'un bon poulet au curry arrosé de bière.

De leur table, ils avaient vue sur le garage d'en face et Fennel ne cessait de lancer des regards soupçonneux dans cette direction.

— Ils ne volent rien du tout! le rabroua sèchement Ken que la méfiance de Fennel commençait à exaspérer. Savourez tranquillement votre déjeuner, bon sang!

Fennel le regarda de travers.

— Il y en a pour un gros paquet dans mon sac à outils, dit-il. Il m'a fallu des années pour rassembler la camelote. Certaines pièces, c'est moi qui les ai fabriquées. Je veux être sûr que ces sacrés bougnoules ne me les fauchent pas.

Voyant le visage de Ken s'empourprer de colère, Gaye fit diversion en posant des questions sur l'hôtel. L'atmosphère s'allégea un peu, puis Ken se leva.

— Je vais régler l'addition; j'irai ensuite à la recherche de Themba.

— C'est notre guide? s'enquit Gaye.

— Exactement.

— Et un moricaud de plus à ajouter à la liste de ses amis, commenta Fennel avec un ricanement.

Ken hésita et, se ravisant, s'éloigna.

— Est-ce que vous ne pourriez pas vous montrer

un peu plus agréable, histoire de changer un peu? suggéra Garry. Vous vous comportez comme si vous aviez un furoncle aux fesses.

Fennel le foudroya du regard.

— Je me comporte comme ça me chante, et personne ne m'en empêchera!

— On aura tout le temps de se chamailler, une fois que notre tâche sera faite, déclara Gaye. Soyez gentil, monsieur Fennel.

Il lui lança un regard irrité, se leva et sortit du restaurant.

Gaye et Garry s'arrêtèrent pour féliciter le gros Indien de son curry, puis suivirent Fennel à travers la place jusqu'au garage.

— Charmante nature, n'est-ce pas? fit Gaye à mi-voix.

— C'est un ours. S'il continue comme ça, il va prendre un marron sur le museau!

— Souvenez-vous de ce qu'a dit Armo... il est dangereux.

Garry fronça les sourcils.

— Moi aussi. Ça m'ennuie que Ken doive voyager avec lui.

Mais il fut un peu soulagé de voir un grand Bantou magnifiquement bâti, vêtu d'un costume de brousse et coiffé d'un chapeau à bord relevé d'un côté suivant la mode australienne, qui serrait la main de Ken.

— C'est probablement Themba. Ken et lui pourront surveiller Fennel, ça ne fait pas de doute.

Ken fit les présentations. Alors que Garry et Gaye échangeaient des poignées de main, Fennel se borna à examiner le grand Bantou, puis se dirigea vers la Landrover pour s'assurer que son sac à outils y était toujours.

— Themba ne parle pas l'Afrikaan, expliqua Ken. Alors, pour ce qui est de la conversation, ne comptez pas sur lui.

— Je le trouve superbe, déclara Gaye d'un air admiratif.

— Il est formidable. Nous avons travaillé ensemble pendant cinq ans... il n'y a pas meilleur traqueur dans tout le Natal.

Ils grimèrent dans la Landrover. Themba occupait à l'arrière un petit strapontin surélevé qui lui assurait un bon point de vue.

— A présent nous entrons dans la jungle, annonça Ken. S'il y a du gibier dans les parages, Themba le repérera.

Dix minutes plus tard, ils quittaient la grand-route pour emprunter une piste de gravier qui se couvrit bientôt de bosses.

— Ça ne fera qu'empirer, les prévint joyeusement Ken, mais vous vous y habituerez.

La route devenant de plus en plus mauvaise, Ken fut obligé de ralentir. Des nids de poule apparurent et la Landrover se mit à cogner et cahoter; chacun fut obligé de se cramponner, tandis que Fennel jurait entre ses dents.

A un kilomètre ou deux de là, Themba dit un mot à Ken, qui ralentit. La voiture abandonna la route pour pénétrer dans la brousse. Ils roulaient lentement à présent et ils durent tous prendre garde aux buissons épineux et aux branches basses qui devenaient menaçants.

Soudain apparut devant eux une grande antilope, surmontée de ses majestueux andouillers, qui les regardait venir. Elle fit demi-tour et disparut à grands bonds, exhibant un anneau de fourrure parfaitement dessiné autour de sa croupe.

— Oh! Ce qu'elle est belle! s'écria Gaye. Et cet anneau blanc... quelle merveille!

— Savez-vous d'où ça lui vient? demanda Ken en souriant. Je vais vous le dire. En montant à bord de l'arche, l'antilope s'est précipitée vers Noé et lui a dit: « Monsieur Noé, pourriez-vous m'indiquer les

toilettes les plus proches? ». « Il faut que vous attendiez, lui a répondu Noé, les toilettes viennent d'être repeintes. » « Je ne peux pas attendre. » Et depuis lors elle porte cet anneau.

— Regardez plutôt où vous allez au lieu de débiter des bêtises, grommela Fennel alors que les autres riaient.

— Il est impossible de contenter tout le monde à la fois, répondit Ken en haussant les épaules.

Gaye remarqua que nombre d'arbres étaient brisés et morts, ce qui donnait à la brousse un aspect désolé.

— C'est la foudre qui a causé tous ces dégâts? demanda-t-elle.

— Quoi, aux arbres? Non... les éléphants. Un grand troupeau a dû séjourner ici. L'éléphant est l'animal le plus destructeur de toutes les bêtes sauvages. Il dénude les arbres et les écrase en se déplaçant. Partout où un éléphant a passé vous trouverez des arbres morts.

Un peu plus tard, ils rencontrèrent cinq girafes. Ken stoppa à moins de cinquante mètres d'elles. Les animaux demeuraient immobiles à les regarder.

— Je regrette d'avoir emballé mon appareil, soupira Gaye. Elles semblent apprivoisées.

— Elles ne sont pas apprivoisées... elles sont dévorées de curiosité, expliqua Ken.

Et pendant qu'il parlait, les gigantesques animaux firent demi-tour et détalèrent au galop, foulant le sol à grande vitesse, tout en paraissant se déplacer au ralenti.

— Les lions en font grand cas, mais ils les rattrapent rarement, poursuivit Ken, remettant la Landrover en marche.

— Y a-t-il des lions dans cette région? s'enquit Gaye. J'aimerais en voir un.

— Vous les verrez, et vous les entendrez aussi.

Du haut de son perchoir, Themba interpellait conti-

nuellement Ken pour lui indiquer la direction à prendre.

— Sans ce gars-là, confia Ken à Gaye, je ne trouverais jamais le camp. Il a une boussole dans la tête.

Après une course d'une demi-heure, au cours de laquelle ils dérangèrent un grand troupeau de zèbres qui s'enfoncèrent dans les épais fourrés presque avant d'avoir été aperçus, ils débouchèrent dans une large clairière plate où l'hélicoptère était garé.

Accroupis devant l'appareil, quatre Bantous se levèrent avec de larges sourires en voyant approcher la Landrover.

— On y est, dit Ken, descendant du camion. Je vais payer ces gens. Inutile qu'ils traînent ici. Themba et moi, on peut monter la tente.

Garry alla tout droit à l'hélicoptère. Gaye se laissa glisser à terre et s'étira. Le trajet l'avait éprouvée. Elle était courbaturée et en nage.

Fennel descendit à son tour et alluma une cigarette. Sans manifester la moindre envie d'aider Themba à décharger le matériel, il resta planté là, les mains dans les poches de son short, à lorgner Gaye qui lui tournait le dos, jambes largement écartées, poings sur les hanches.

Ken se débarrassa des Bantous, puis revint à la Landrover.

— Il y a une grande mare, derrière ces arbres, et une chute d'eau, dit-il à Gaye, l'index tendu. On peut y nager tranquille... aucun risque de crocodiles.

— Est-ce que je peux vous aider?

— Non, merci... Themba et moi, on s'en charge.

Il rejoignit Themba et les deux hommes se mirent en devoir de décharger la tente.

Le souffle court, Fennel s'approcha de Gaye.

— Une chute d'eau, hein? Et si vous alliez y jeter un coup d'œil?

Il s'attendait à un refus et, déjà, sa mauvaise humeur se réveillait. Elle le regarda d'un air impassible.

— Oui, allons la voir, dit-elle, à la grande surprise de Fennel.

Puis ouvrant la marche, elle se dirigea vers la ligne touffue des arbres et les hautes herbes qui cernaient la clairière.

Fennel sentit son sang battre plus fort. Était-ce une invite? Il lança un œil furtif vers l'hélicoptère. Garry était occupé à retirer la bâche goudronnée du moteur. Khen et Themba s'affairaient à déplier la tente. Tremblant un peu, Fennel se hâta à la suite de Gaye qui, déjà, avait disparu dans la brousse.

Il la rattrapa alors qu'elle s'engageait sur une piste étroite; il ralentit le pas, les yeux fixés sur le dos élané et les longues jambes magnifiques de la fille. Enfin, ils parvinrent à une petite chute d'eau qui, du haut d'une dizaine de mètres, s'abîmait dans un bassin dont les eaux allaient se déverser à son extrémité dans un large ruisseau. Le bassin formait une parfaite piscine naturelle.

Elle se retourna au moment où il la rejoignait.

— C'est ravissant, n'est-ce pas?

Le soleil cognait dur. Ils étaient entourés d'arbres. Ils auraient pu être seuls au monde.

— Au jus! dit Fennel qui ôta sa chemise. Allons, poupée, déshabillez-vous.

Elle observa son torse velu et musclé d'un regard attentif, tout en secouant la tête.

— Je me baigne sans témoin, monsieur Fennel.

— Allons donc! Vous croyez peut-être que je n'ai jamais vu une femme nue? Et je parie que vous avez déjà vu un homme nu. (Il eût un sourire crispé, la face empourprée du désir qu'il avait d'elle.) Inutile de vous effaroucher. Déshabillez-vous, sinon il va falloir que je vous aide.

Il fut décontenancé par le regard tranquille, assuré, qu'elle lui lança.

— Baignez-vous... Moi, je rentre.

Comme elle se détournait, il lui saisit le poignet.

— Restez ici, dit-il d'une voix basse et tremblante. Vous allez vous déshabiller. Vous avez besoin d'amour, poupée, et c'est moi qui vous le donnerai.

— Retirez votre main, dit-elle d'un ton tranquille.

— Allons, poupée, joue pas les timorées... un peu d'amour et après on nagera.

Elle se rapprocha de lui et, l'espace d'un instant, il crut qu'elle allait lui céder. Avec un sourire, il la lâcha pour lui entourer la taille. Elle lui saisit à son tour le poignet et il sentit une douleur atroce lui élaner le bras, qui lui arracha un hurlement. Elle lui envoya un coup de pied dans la poitrine en se laissant tomber sur le dos. Fennel se sentit propulsé dans les airs, puis tomba dans la mare avec un grand « flac! ». L'eau fraîche se referma sur lui et, quand il revint à la surface, en s'ébrouant pour chasser les gouttes qu'il avait dans les yeux, il la trouva debout sur la berge, le regard baissé vers lui. Etouffant de rage, le bras endolori, il la fusilla d'un œil meurtrier et s'aperçut qu'elle tenait un gros morceau de rocher dans ses mains.

— Restez où vous êtes, à moins que vous n'ayez envie que je vous fende le crâne, dit-elle.

Son calme, la froideur de ses yeux, l'avertirent qu'elle ne bluffait pas.

— Garce! grogna-t-il. Je vous revaudrai ça!

— Vous ne me faites pas peur, gros porc! lui lança-t-elle d'un ton méprisant. Dorénavant, vous me laisserez tranquille. Si jamais vous cherchez encore à me toucher, je vous casse le bras. Si vous n'aviez pas un rôle si indispensable à jouer, je l'aurais fait sans hésiter. Souvenez-vous-en! Maintenant prenez votre bain et calmez-vous. Vous me dégoutez!

Elle lança la pierre dans l'eau, juste devant lui et, quand il eut fini de se frotter les yeux, elle était partie.

Kahlenberg signait un gros paquet de lettres quand la porte de son cabinet de travail s'ouvrit sans bruit pour livrer passage à Kemosà.

L'indigène attendit patiemment dans l'embrasure que Kahlenberg eût terminé, et quand celui-ci leva sur lui un regard interrogateur, il s'avança en traînant les pieds. Il déposa un petit flacon de verre sur le buvard.

— Voici, maître.

Kahlenberg observa la bouteille.

— Qu'est-ce que c'est?

— Le poison que vous avez commandé, maître.

— Je le sais bien... quel poison est-ce?

Kemosà parut déconcerté.

— Je ne sais pas, maître.

Kahlenberg eut un mouvement d'impatience.

— As-tu expliqué au sorcier guérisseur ce que je voulais exactement?

— Oui, maître.

— Un poison capable de tuer un homme en douze heures?

— Oui, maître.

— Combien le lui as-tu payé?

— Vingt chèvres.

— Tu lui as dit que si le poison n'agit pas, il perdra toutes ses chèvres, je lui brûlerai sa hutte et le chasserai de mon domaine?

— Je lui ai dit que si le poison n'agit pas, deux hommes viendront la nuit et le jetteront dans la mare aux crocodiles.

— Est-ce qu'il le croit?

— Oui, maître.

Kahlenberg hocha la tête, d'un air satisfait.

— Va à l'armoire aux médicaments, Kemosà, et apporte-moi une seringue et une paire de gants de caoutchouc.

Quand Kemosà fut sorti, Kahlenberg se carra dans son fauteuil et regarda le petit flacon. Sa pensée remonta les siècles. César Borgia avait pu contempler, lui aussi, une fiole de poison semblable, tout en méditant la mort d'une ennemi, avec un plaisir analogue à celui que découvrait Kahlenberg.

Il n'avait pas bougé lorsque Kemosà revint avec la seringue et les gants.

— Merci, dit Kahlenberg, qui le congédia de la main.

Une fois la porte refermée, il ouvrit un tiroir et y prit le coffret de verre contenant la bague. Il en retira la bague et se la passa à l'annulaire de la main gauche. Il examina les diamants étincelants d'un air songeur et fit tourner la bague autour de son doigt pour en dissimuler le chaton dans la paume. Le simple anneau d'argent qui était à présent visible semblait parfaitement inoffensif. Il retira la bague et la posa sur le buvard. Puis il enfila les gants de chirurgien. La loupe d'horloger vissée dans l'œil, il fit glisser la petite trappe ménagée dans la bague. Après avoir reposé le bijou, il déboucha le flacon et pompa un peu de liquide incolore à l'aide de la seringue. Avec beaucoup de précautions, il inséra l'aiguille dans le réservoir de la bague et, avec tout autant de minutie, appuya sur le piston. Quand, à travers la loupe d'horloger, il vit que le réservoir était rempli de liquide, il retira l'aiguille et fit glisser la trappe de diamants qui reprit sa place.

Il posa la seringue, puis essuya la bague sur son mouchoir, en prenant tout son temps. Sans ôter ses gants, il se mit en devoir de secouer vigoureusement la bague au-dessus du buvard, guettant tout indice d'une fuite possible dans le réservoir. Enfin, satisfait, il remit la bague dans un tiroir, enferma son mouchoir dans une enveloppe et envoya chercher Kemosà. Quand le vieillard entra, il lui ordonna de

détruire la seringue, le poison, les gants et le mouchoir.

— Veille bien à faire disparaître le tout, lui recommanda-t-il. Prends garde à ne pas toucher l'aiguille de la seringue.

— Oui, maître.

Quand il fut parti Kahlenberg reprit la bague et l'examina. Est-ce une arme mortelle, à présent? se demanda-t-il. Le sorcier guérisseur doit avoir plus de quatre-vingts ans. A-t-il perdu son pouvoir? Peut-on toujours se fier à lui? Et si la petite aiguille creuse dissimulée dans le nœud de diamants s'était bloquée par la poussière? Dans ce cas, il perdrait son temps, chose que Kahlenberg ne supportait pas. Il lui fallait en avoir le cœur net. Il s'attarda à réfléchir. Une fois sa décision prise, il se passa la bague à l'annulaire de la main droite et fit tourner le chaton à l'envers. Il se propulsa dans le jardin, suivi par Hindenburg.

Il lui fallut un moment pour trouver Zwide, un Bantou dont Kemosa s'était souvent plaint; d'après ces dires, cet homme était d'une paresse incurable et maltraitait sa femme de surcroît. Il devait être congédié à la fin du mois, ce qui, dans l'esprit insensible de Kahlenberg, ne serait une perte pour personne.

Il le trouva tapi dans l'ombre, à moitié endormi. En apercevant Kahlenberg, il se leva précipitamment, en empoignant une binette, et se mit à sarcler avec ardeur un massif de roses tout proche.

Kahlenberg arrêta son fauteuil auprès de lui, Hindenburg s'assit, le regard attentif.

— J'apprends que tu nous quittes à la fin du mois, dit tranquillement Kahlenberg.

Pétrifié de terreur, l'homme hochait la tête et resta muet.

Kahlenberg tendit sa main baguée.

— Je te souhaite bonne chance. Serre-moi la main.

Zwida hésita, roulant des yeux où se lisait l'embaras et, à contrecœur, tendit le bras. Kahlenberg prit cette main sale à paume rose et l'enserra dans une dure et ferme étreinte. Il le vit tressaillir légèrement. Alors Kahlenberg lâcha la main et remit son fauteuil en marche. Quand il eut parcouru quelques mètres, il se retourna.

Zwida regardait fixement sa main d'un air perplexe. Kahlenberg le vit porter un doigt à sa bouche pour le lécher.

Kahlenberg poursuivit son chemin. L'aiguille l'a piqué, c'est toujours ça, songea-t-il. D'ici douze heures, il saurait si la bague était mortelle.

Alors que Gaye atteignait la clairière, elle perçut le bruit du moteur de l'hélicoptère qui démarrait. Elle fit halte et regarda tourner les hélices. Elle aperçut Garry aux commandes.

— Hé! cria-t-elle. Attendez-moi.

Mais il ne l'entendit pas. L'appareil décolla, en s'élevant à l'horizontale, puis disparut derrière les arbres.

Ken et Themba avaient monté la tente. Eux aussi avaient assisté à l'envol. A présent ils continuaient à décharger la Landrover. Elle les rejoignit.

— Pourquoi ne m'a-t-il pas attendue? demanda-t-elle. Ce n'est pas chic.

Ken sourit.

— Vous lui poserez la question à son retour. Où est votre charmant soupirent?

— Il nage, répondit-elle avec une telle intonation qu'il leva vivement les yeux.

— Du grabuge?

— Comme d'habitude, mais j'y ai mis bon ordre.

— Vous êtes une fille un peu là.

Le regard admiratif de Ken la flatta.

— Faites attention... il est mauvais.

— Themba et moi nous le tiendrons à l'œil. (Il saisit les quatre sacs de couchage.) Je place le vôtre entre celui de Garry et le mien. Themba dort à côté de moi... et puis Fennel.

Elle acquiesça d'un signe de tête.

— Ce n'est que pour cette nuit?

— Oui... pour lui et moi, mais vous passerez deux nuits avec Garry. (Il regarda les nuages qui traversaient le ciel.) Plus tôt nous partirons, mieux ça vaudra. S'il pleut, la route sera un vrai bournier. Vous n'avez rien à craindre seule avec Garry... c'est un brave type.

— Je sais.

Il emporta les sacs de couchage sous la tente et les déplaça. Themba préparait un feu à une certaine distance de la tente. Ken alla chercher le 22 long rifle et empocha quelques munitions.

— Je vais à la chasse à la pintade. Vous m'accompagnez?

— Bien sûr.

Ils s'enfoncèrent ensemble dans la brousse.

Fennel sortit du bois à pas lents. Son bras lui faisait encore mal. Il inspecta les lieux et, ne voyant que Themba qui s'affairait auprès du feu, il alla à la Landrover, y prit son sac à dos et entra dans la tente. Après avoir enlevé son short humide pour en passer un sec, il sortit dans le soleil couchant et s'assit sur une des caisses. Sa colère couvait sous la cendre. Oui, il lui ferait son affaire, se dit-il en allumant une cigarette. Il avait tout le temps. Une fois l'opération terminée. Sur le chemin du retour, il lui apprendrait.

Il était toujours en train de ruminer lorsque l'hélicoptère vint se poser. Après un moment Garry s'approcha.

— Une merveille, déclara-t-il avec enthousiasme. Il vole comme un oiseau.

Fennel leva les yeux et grommela.

— Où sont les autres?

— Je ne sais pas, répondit Garry en haussant les épaules.

— Si on buvait une bière?

— Volontiers.

Garry ouvrit le carton.

Themba arriva avec des verres et un thermos de glace. Alors que Garry ouvrait les bouteilles, Gaye et Ken sortirent de la brousse. Quatre pintades pendaient à la ceinture de Ken.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas attendue? s'enquit Gaye.

Garry secoua la tête.

— Un vol d'essai. C'était la première fois que je le pilotais. Ça aurait été trop idiot de nous faire tuer tous les deux.

Gaye ouvrit de grands yeux. Elle prit la bière que Themba lui offrait avec un sourire. Ken but au goulot, soupira, et tendit les oiseaux à Themba qui les emporta.

— On se tapera la cloche, ce soir, dit Ken en s'asseyant sur l'herbe. Passons aux choses sérieuses, Lew. Nous deux et Themba nous partirons à l'aube... vers 4 h. Nous emportons le rifle et la carabine, nos sacs de couchage, nos sacs à dos et les provisions. (Il se tourna vers Garry.) Vous savez vous servir d'un 22?

Garry fit la grimace.

— Jamais essayé.

— Moi je sais, intervint Gaye. Je vous tirerai une pintade, Garry.

— Parfait.

Fennel leva les yeux, les posa sur Gaye, puis sur Garry, et les détourna.

— Bon... d'ailleurs, vous n'avez qu'un jour de plus à passer ici. Après-demain vous vous envolerez chez Kahlenberg. (Ken prit un crayon dans sa poche et traça un cercle approximatif sur le sable.) J'ai inter-

rogé Themba. Il a passé ces deux derniers jours sur le domaine de Kahlenberg. (Il lança un coup d'œil à Lew qui allumait une cigarette.) Vous écoutez, Lew?

— Vous croyez que je suis sourdingue?

— Ce cercle, c'est le domaine de Kahlenberg. Themba me dit qu'il est gardé par un grand nombre de Zoulous au sud, à l'ouest et à l'est, mais pas du côté du nord. La route menant au domaine par le nord est, paraît-il, impraticable, mais Themba l'a parcourue. Il dit qu'il n'y a qu'un tronçon vraiment dur; si nous ne parvenons pas à le franchir, nous pourrions le passer à pied. C'est notre seule voie d'accès assurée.

— Quelle distance devons-nous nous taper à pied si nous ne pouvons rouler? s'enquit Fennel, se penchant en avant tandis que Ken marquait un point du côté nord du cercle.

— Vingt kilomètres, à un poil près.

Fennel pensait à son pesant sac à outils.

— Mais il y a une chance pour que nous puissions passer en camion?

— Themba le croit... enfin. S'il ne pleut pas trop fort. S'il pleut des hallebardes, alors nous sommes dans le pétrin.

— Eh bien, il y a des gens qui ont toutes les veines, dit Fennel en tournant les yeux du côté de Garry.

Mais Garry n'avait pas envie de discuter. Il se leva pour aller voir Themba qui faisait cuire les oiseaux. Il regretta de ne pouvoir parler l'Afrikaan car quelque chose l'attirait dans la physionomie du grand Bantou. Comme s'il lisait dans sa pensée, Themba leva les yeux, sourit allégrement et continua à tourner la broche.

Gaye rejoignit Garry.

— Hum... ça sent bon. Je meurs de faim.

Themba leva l'index et le croisa avec celui de sa main gauche.

— Il veut dire qu'il vous faudra patienter une demi-

heure, dit Garry. Venez voir l'hélicoptère. Je vous expliquerai son fonctionnement.

Ils s'approchèrent de l'appareil.

Fennel les observait, les yeux étincelants. Ken n'avait pas envie de causer avec lui. Il alla trouver Themba avec lequel il s'entretint en Afrikaan.

— On dirait que la pluie ne va pas tarder? fit Ken, en s'accroupissant à côté du Bantou.

— Ça pourrait être pour cette nuit.

Ken fit la grimace.

— Enfin, on a le treuil. S'il ne nous tire pas de là, rien ne nous en tirera.

— Oui.

Ils poursuivirent leur conversation. Une demi-heure plus tard, les oiseaux étaient cuits. Il faisait nuit à présent; l'air était lourd et humide. Ils s'assirent tous autour du feu et mangèrent avec leurs doigts. Sans Fennel, le repas aurait été gai, mais sa mine revêche et son silence empêchaient toute atmosphère joyeuse.

— Je vais me pieuter, annonça Ken à la fin du repas, après que Themba eut débarrassé. Il va falloir nous lever tôt.

— Oui... je tombe de sommeil, dit Gaye en se levant.

— Je vous donne cinq minutes pour vous glisser dans votre sac, dit Ken, après quoi j'arrive.

Gaye disparut sous la tente.

— Je crois que je vais en faire autant, dit Garry en s'étirant. Fameux repas. Vous allez vous coucher? demanda-t-il à Fennel.

Fennel se tourna vers Ken :

— Est-ce que le ramoneur couche là-dedans?

— Si c'est de Themba que vous parlez... oui, il couche là-dedans.

Fennel cracha dans le feu.

— Je ne tiens pas à respirer le même air qu'un Noir.

— D'accord... installez votre sac de couchage dehors, dans ce cas.

Fennel se leva d'un bond et s'avança vers Ken, les poings serrés. Comme il était beaucoup plus costaud que Ken, celui-ci n'aurait pas eu la moindre chance de se mesurer à lui. Garry vint se placer entre eux, affrontant Fennel.

— Vous commencez à me casser sérieusement les pieds, dit-il calmement. Si l'envie vous démange de cogner sur quelqu'un, allez-y, frappez-moi.

Fennel hésita, le toisa, puis recula.

— Allez-vous faire voir! grogna-t-il en se rasseyant.

Il était toujours près du feu déclinant, alors que les autres dormaient déjà depuis longtemps. Finalement, comprenant qu'il avait besoin de sommeil, il entra sous la tente et se faufila dans son sac de couchage.

Vers 2 h 30, le bruit de la pluie qui tambourinait sur la toile de la tente les réveilla tous.

Dominant le bruit de la pluie, leur parvint le rugissement étouffé d'un lion.

CHAPITRE VI

Fennel fut réveillé par une puissante torche électrique qu'on allumait. Il vit Ken qui se glissait hors de son sac de couchage. Themba, la torche à la main, quitta la tente.

— C'est l'heure du départ? s'enquit Fennel dans un bâillement.

— Pas loin. Themba prépare le petit déjeuner. Je vais piquer une tête dans la mare... vous venez?

Fennel grommela, passa ses chaussures et son short et saisit une serviette. Il sortit à la suite de Ken dans la pénombre humide. La pluie avait cessé mais les nuages étaient lourds et menaçants.

— Faut s'attendre à avoir de la boue, dit Ken tandis que les deux hommes trottaient vers la mare, mais grâce au treuil, et avec de la chance, nous nous en tirerons.

Parvenus à la mare, ils y plongèrent, la traversèrent, firent demi-tour et sortirent de l'eau. Ils s'épongèrent vigoureusement, passèrent leur short et regagnèrent le camp au trot.

Gaye et Garry étaient levés. Accroupis auprès du feu, ils regardaient Themba qui faisait frire une tournée d'œufs au bacon.

Quand le petit déjeuner fut terminé, il faisait assez clair pour se mettre en route.

— Bon, allons-y, dit Ken. (Puis à l'adresse de

Garry :) Croyez-vous pouvoir démonter la tente et la replier?

— Bien sûr. Je la chargerai dans l'hélico... d'accord?

— Si vous l'abandonnez ici, elle disparaîtra à coup sûr. (Il se tourna vers Themba :) Tout est en ordre?

Themba fit signe que oui.

— Réglons nos montres. Nous vous appellerons par la radio à 11 h, simplement pour vous indiquer notre position. Ensuite nous vous appellerons toutes les deux heures... d'accord?

Ils réglèrent leurs montres, puis Garry tendit la main.

— Bonne chance... et surveillez bien ce salopard.

Fennel chargeait son sac à outils dans la Landrover. Il monta à l'arrière et s'assit sur le banc, le regard morose fixé vers l'avant.

— Charmante nature, hein? fit Ken en souriant.

Il se tourna vers Gaye et lui serra la main. Ils le regardèrent se glisser derrière le volant. Themba agita joyeusement la main et s'installa à côté de Ken sur le siège avant.

La voiture pénétra dans la jungle où il faisait encore assez sombre. Ken alluma les phares. Il conduisait lentement, sous la direction constante de Themba. Fennel se demanda comment diable on pouvait savoir où on allait dans cette jungle touffue. Ce nègre n'était peut-être pas si stupide que ça, songea Fennel. Il savait que lui-même serait réduit à l'impuissance s'il se trouvait seul, et cette pensée l'agaçait.

Alors qu'ils progressaient, le soleil commença à se montrer et Ken éteignit les phares. Il put accélérer un peu. C'était une randonnée énervante, à cause des cahots de la piste. Fennel dut se cramponner.

Themba tendit soudain le doigt, sur quoi Ken ralentit.

— Sur votre gauche... un rhino!

Fennel tourna vivement la tête.

A vingt mètres environ, apparut un immense rhinocéros. Le lourd animal tourna lentement la tête pour les regarder. Fennel mesura des yeux la grande corne et tendit la main vers le Springfield; son cœur se mit à battre à grands coups.

— Ils sont dangereux, hein? demanda-t-il à voix basse.

— Celui-ci est un rhino blanc. Il est pacifique, lui assura Ken. C'est du noir qu'il faut se méfier.

Il poursuivit sa route, en prenant de la vitesse. A cette heure la brousse semblait foisonner de gibier. Des troupeaux d'impalas se dispersaient à l'approche de la Landrover. Deux phacochères allèrent s'enfoncer précipitamment dans les broussailles, leurs queues dressées comme des périscopes. Des cigognes au ventre noir les regardaient de la cime des arbres. Au moment où ils approchaient de l'orée de la jungle, Themba tendit l'index.

— Des lions! s'écria Ken.

Au bord de la piste deux grands lions mâles étaient allongés. Fennel calcula qu'ils allaient passer à moins de quatre mètres d'eux.

— Vous n'allez pas passer à côté de ces sales bêtes? protesta-t-il.

— Inutile de s'inquiéter, dit allégrement Ken. Si vous fichez la paix à un lion, il ne vous embêtera pas non plus.

Mais Fennel n'était pas convaincu. Il saisit le Springfield, en crispant les doigts sur la détente.

Ils étaient presque sur les lions à présent. Les deux fauves levèrent la tête et observèrent avec une somnolente indifférence la Landrover qui approchait. Fennel sentit la sueur lui perler au visage. Ils passèrent si près d'eux qu'il aurait pu les toucher du bout de son arme.

— Vous voyez? fit Ken. Vous n'avez pas à vous

inquiéter, mais blessez-en un et pourchassez-le, alors vous aurez de quoi avoir la trouille.

Fennel abaissa l'arme et essuya son visage en nage du revers de la main.

— On est passés beaucoup trop près.

Ils sortirent de la jungle pour déboucher sur un chemin de terre. Themba indiqua à Ken qu'il fallait prendre à droite.

— C'est la route qui mène au domaine de Kahlenberg... soixante kilomètres (Ken, après s'être entretenu avec Themba, consulta sa montre. Il était 8 h.) D'après Themba, nous parviendrons à la limite du domaine en trois heures. Nous communiquerons avec Garry par la radio à ce moment-là.

— Trois heures pour faire soixante kilomètres. Vous êtes cinglé?

La route est mauvaise. Il nous en faudra peut-être davantage.

— La route était de plus en plus impraticable. Elle montait continuellement en pente douce. La pluie de la nuit en avait amolli la surface et la Landrover se mit à patiner légèrement. Devant eux apparut une côte très raide et longue, Ken accéléra pour l'aborder, les roues arrière dérapèrent et il redressa vivement la direction à l'instant où ils pensèrent être projetés dans la nature.

— Attention à ce que vous faites! grogna Fennel en sursautant.

— J'ai pas besoin d'un conseiller technique, riposta Ken. Alors, fermez-la, vous voulez?

La Landrover grimpa péniblement la côte et Ken écrasa la pédale des freins en voyant que le creux en contrebas était rempli d'eau et qu'il fallait grimper une autre côte escarpée pour en sortir.

— On ne passera pas, dit-il.

Il mit en marche arrière: le véhicule glissa lentement le long de la pente. Après avoir quitté la route, il roula sur un enchevêtrement de branches mortes,

de broussailles et d'herbes rugueuses, gorgées de pluie. Ils n'avaient pas fait plus de dix mètres que les roues arrière se mirent à patiner. Fennel sentit le camion s'enliser.

Ken augmenta le régime du moteur. Seul résultat: ils reçurent une douche de boue gluante provoquée par le tourbillon des roues.

Themba sauta à terre et courut à l'arrière. Ken embraya pendant que Themba poussait, mais ils ne réussirent qu'à s'enfoncer davantage.

Ken se retourna et, tout en débrayant, regarda Fennel droit dans les yeux.

— Mettons les choses au point, Lew. Vous êtes avec nous, alors il ne s'agit pas de vous prendre pour un passager!

Après une hésitation, Fennel sauta à bas de la Landrover. Sa force de taureau, conjuguée avec le poids de Themba, commença à porter ses fruits. De nouveau, la boue gicla, puis les pneus mordirent sur un sol plus ferme et la Landrover sortit des deux trous qu'elle avait creusés. Marchant à côté du camion, Fennel et Themba, prêts à intervenir, surveillaient attentivement la manœuvre. Par deux fois, le véhicule se remit à patiner, mais finalement se redressa. Ils avaient franchi le creux, à présent, et Ken reprit la route.

— Vous voyez? fit-il. On a perdu vingt minutes.

Fennel grommela et grimpa à bord. Il soufflait très fort. A présent le soleil était chaud et leur tombait d'aplomb sur la tête. Malgré les secousses, Ken accéléra sur la route caillouteuse, toujours aussi raide, en évitant les nids de poule pleins d'eau dans la mesure du possible. Parfois, il était contraint de passer dans les ornières. Les passagers étaient sérieusement secoués, ce qui provoquait les jurons de Fennel.

La route se rétrécit soudain et ne fut bientôt plus qu'une piste à peine dessinée, jonchée de blocs

de pierre de belle taille. Trois fois au cours des cent mètres suivants, Themba dut sauter à terre pour écarter les pierres sur leur passage. Ils se traînaient à présent à une dizaine de kilomètres à l'heure.

Dans l'esprit de Fennel, il était impossible qu'un véhicule ait jamais emprunté cette piste qui ne cessait de monter. Les basses branches des arbres forçaient les deux hommes à baisser constamment la tête. Themba marchait à présent devant la Landrover dont la vitesse était plus réduite encore.

— Vous êtes sûr que nous avons encore cinquante kilomètres à faire sur cette saloperie de route? s'exclama Fennel, baissant la tête pour éviter une nouvelle branche.

— C'est à peu près ça. Plus on avance, plus elle est mauvaise, d'après Themba. Enfin, on roule quand même.

Cette parole sembla bien téméraire car, presque aussitôt, ils tombèrent sur une parcelle de terre molle. Avant que Ken ait pu éviter le dérapage, ils avaient glissé de la piste étroite alors que les roues se bloquaient dans une ornière.

Ils s'arrêtèrent.

Themba revint en courant et Ken sortit de la Landrover. Les deux hommes examinèrent la position des roues et en discutèrent pendant que Fennel descendait et allumait une cigarette, irrité de se sentir inutile. A son avis, ils étaient embourbés pour de bon.

— Faut sortir de là, y a pas, déclara Ken.

Il entreprit de décharger le camion, passant les jerrycans d'eau et d'essence à Themba. Fennel en retira les sacs à dos, sa pesante trousse à outils et les sacs de couchage.

— La roue arrière d'abord, indiqua Ken

Les trois hommes trouvèrent prise et, au commandement de Ken, conjuguèrent leurs forces pour sou-

lever la roue. Grâce à un nouvel effort, ils remirent l'arrière du camion sur la piste.

— Je vais pouvoir sortir de l'ornière, déclara Ken. Vous deux, poussez sur le côté au cas où il retomberait.

Trois minutes plus tard, la Landrover était sur la route une fois de plus. Ils rechargèrent en hâte.

— Je vais boire un coup, annonça Fennel.

Ken adressa un signe à Themba qui ouvrit deux bouteilles de bière et une de tonic pour lui.

Fennel se tourna vers Themba.

— Vous dites que ça va empirer?

— C'est ce qu'il dit en effet, intervint Ken. Inutile de chercher à lui parler, il ne comprend pas l'anglais.

Fennel vida sa bouteille d'un trait.

— On dirait que nous avons tiré un mauvais numéro nous trois, pas vrai? fit-il.

— C'est comme ça. (Ken acheva sa bière, lança la bouteille dans le sillon et grimpa derrière le volant.) Allons-y.

Les deux incidents semblaient avoir rendu Fennel humain, se dit-il en embrayant. Il avait adressé la parole à Themba et lui avait montré un peu de camaraderie.

Ils abordaient à présent une série de virages en épingle à cheveux. Recourant aux quatre roues motrices, Ken poursuivit la montée mais guère à plus de douze à l'heure. L'effort fourni pour braquer le volant dans les tournants, puis le redresser aussitôt, le faisait transpirer. Les virages semblaient se multiplier à perte de vue à mesure que la côte devenait plus escarpée.

Fennel se pencha en avant.

— Vous voulez que je vous relaye? Je suis capable de conduire ce bahut.

— Non, merci... j'en viendrai à bout.

Il s'adressa en Afrikaan à Themba qui lui répondit.

— De quoi parlez-vous? demanda Fennel qui se sentait exclu de la conversation.

— Le sale coin, c'est là-haut. D'après Themba, c'est là que nous risquons de nous faire coincer pour de bon.

— Magnifique! Le sale coin! Et ici, alors, c'est quoi pour lui?

Ken se mit à rire.

— D'après ce qu'il raconte, c'est comme si on roulait dans Piccadilly, à côté de ce qui nous attend.

A ce moment, deux lourds nuages gris sortis du néant, passèrent devant le soleil, le congédiant; le froid tomba soudain. Alors que Ken, après le dernier tournant, en épingle à cheveux, s'engageait sur une longue montée étroite et rocailleuse, la pluie se mit à tomber en épais rideaux tièdes.

En quelques secondes, les trois hommes furent trempés jusqu'aux os et Ken, aveuglé, arrêta la Landrover. Ils se courbèrent tous trois en avant, en se couvrant le visage de leurs bras alors que la pluie s'abattait sur leur dos voûté. Ils demeurèrent ainsi pendant plusieurs minutes. L'eau qui avait envahi la Landrover, clapotait autour des chaussures de Fennel et recouvrait de plusieurs centimètres la bâche goudronnée protégeant leur équipement.

La pluie cessa aussi brusquement qu'elle avait commencé. Les nuages s'éloignèrent et le soleil reparut. En quelques minutes à peine leurs vêtements se mirent à fumer.

— Comme pique-nique, c'est réussi, dit Fennel. Mes cigarettes sont trempées!

Ken prit un paquet dans la boîte à gants et le lui offrit.

— Tenez...

— J'en prendrai une... remettez le paquet là-dedans. Si cette saloperie de pluie recommence, il s'agit pas d'être à court.

Tous deux allumèrent leur cigarette et reprirent

place dans le camion. Themba, parti en éclaireur, était à présent parvenu au sommet de la côte et attendait.

Une fois qu'ils l'eurent rejoint, il fit signe à Ken de s'arrêter. Les deux hommes portèrent les yeux sur la route qui s'étendait devant eux. Ils semblaient se trouver au sommet d'une montagne et la piste se rétrécit soudain. D'un côté, on voyait un talus abrupt couvert de hautes herbes et de broussailles, de l'autre, un à-pic et en bas la vallée.

Fennel se dressa dans la Landrover et observa la piste. Il n'était jamais sûr de lui sur les hauteurs, et à la vue de la vallée aux profondeurs lointaines ainsi que de l'étroitesse de la piste approximative, il fut en nage.

— On est foutus! s'exclama-t-il d'une voix mal assurée. Inutile d'espérer traverser ça!

Ken se retourna et lui lança un regard noir. Voyant son teint blême et ses mains qui tremblaient, il comprit que l'homme était sujet au vertige; il le prit en pitié.

— Ecoutez Lew, descendez donc. Je crois pouvoir m'en tirer. Ce sera de justesse, mais c'est faisable.

— Ne faites pas l'idiot! Vous allez y laisser votre peau, bon Dieu!

— Est-ce que je passe? cria Ken à Themba.

Le Bantou se plaça au milieu de la piste et mesura la largeur de la Landrover, puis hocha la tête.

— Tout juste, dit-il.

— Qu'est-ce qu'il dit? s'enquit Fennel.

— Il pense que ça ira.

— Ça ira? Tu parles! Vous allez capoter, ouï!

— Descendez.

Fennel hésita puis, ramassant son sac à outils, descendit sur la piste.

— Un instant, dit-il, ruisselant de sueur, tuez-vous si vous voulez, moi je vais décharger tout l'équipe-

ment. Si le camion verse, nous allons nous trouver coincés ici sans nourriture ni boisson.

— C'est très possible, l'approuva Ken avec un sourire.

Il grimpa à l'arrière et Themba, comprenant ce qu'ils faisaient, se joignit à eux. Les trois hommes soulevèrent la bâche avec précaution, faisant égoutter l'eau de pluie sur le camion. Puis ils déchargèrent hâtivement l'équipement au grand complet.

Fennel jeta un coup d'œil à sa montre. Il était onze heures moins cinq.

— Nous allons boire une bière, dit-il. Dans cinq minutes il faut que vous appelez Edwards. Quelle distance nous reste-t-il à parcourir?

Ken consulta Themba qui ouvrait deux bouteilles de bière.

— Vingt kilomètres environ. Puis une dernière étape de dix kilomètres jusqu'à la grande maison, précisa le guide.

— Un chemin difficile?

Themba assura qu'une fois passé ce bout-ci, le chemin était bon.

Ils finirent la bière, puis Ken s'empara de l'émetteur-récepteur.

— Ken à Garry... vous m'entendez?

La réponse fut immédiate :

— Garry à Ken... très clairement.

Ken lui expliqua brièvement la situation.

— Ça me paraît hasardeux. Ecoutez Ken, pourquoi ne pas utiliser le treuil. Comme ça, si le camion glisse, vous aurez une chance de pouvoir sauter.

— C'est une idée. Compris. Je vous rappellerai. Terminé.

— Je parie qu'il se sent tout faraud, grogna Fennel. A-t-il dit s'il a déjà sauté cette garce?

— Suffit, Lew, répliqua Ken avec impatience.

Il s'adressa à Themba qui acquiesça d'un signe de tête et, après avoir retiré la housse goudronnée

du treuil, il déroula le câble qu'il fit courir sur la partie la plus étroite de la piste. Ken donna le grappin à Fennel.

— Vous savez faire une épissure? Il faut que ce soit solide.

— Je m'en charge.

Détournant les yeux du gouffre qui s'ouvrait sur sa droite, Fennel rejoignit Themba, grappin en main, sac à outils en bandoulière. Il lui fallut un peu plus d'une demi-heure pour s'estimer satisfait. Pendant que Fennel travaillait, Ken, assis derrière le volant, fumait. Très détendu, il savait qu'il courait un risque mais se sentait sûr de pouvoir réussir.

Enfin Fennel se leva :

— Ça ira.

Il avait planté fermement le grappin dans l'une des racines d'un gros arbre et, à l'aide d'une massue, il l'y enfonça profondément.

Il revint à la Landrover.

— Ça ne cédera pas. Le câble ne pétera pas. Tout dépend maintenant du treuil qui pourrait s'arracher de son support.

— Courage, lui dit Ken souriant. Eh bien, essayons. Vous voulez rester derrière moi, Lew? Si l'arrière se met à glisser, redressez-le, ou appelez-moi si vous n'y arrivez pas. Il me faut Themba à l'avant pour surveiller les roues.

— Je vais vous dire une chose, fit Fennel, tout essoufflé. Vous avez drôlement plus d'estomac que moi.

Les deux hommes se regardèrent. Puis Ken mit le moteur en marche, libéra le frein à main et manœuvra le levier qui actionnait le treuil. La bobine se mit à tourner. Il en réduisit aussitôt la vitesse et la Landrover s'ébranla, progressant centimètre par centimètre.

Fennel marchait derrière, les deux mains sur la ridelle du camion, le regard fixé sur Themba qui

s'était accroupi, les yeux rivés aux roues avant, et faisait signe à Ken d'avancer.

Le camion avait déjà parcouru dix mètres quand Themba leva brusquement la main pour l'arrêter.

Ken ramena vivement le levier du treuil au point mort.

— Qu'est-ce qui se passe? grommela Fennel de l'arrière.

Themba s'était approché du grappin et l'examinait.

— Quoi... ce macaque s'imagine peut-être que je l'air mal enfoncé? gronda Fennel. Il est fiché dans l'arbre, et n'en bougera pas!

— Ne vous énervez pas, lui dit Ken, qui tira de sa poche un mouchoir sale pour s'essuyer la figure.

Satisfait, Themba revint au milieu de la piste.

— Encore quatre mètres et vous serez sur le passage étroit, cria-t-il.

Ken remit la bobine en marche.

La Landrover avança encore un peu. Alors l'imprévisible se produisit, trois mètres avant l'étranglement. La route détrempée s'écoula sous le poids du camion. Fennel, sentant glisser l'arrière vers le gouffre, s'élança de toutes ses forces contre la carrosserie en criant à Ken de sauter. Il se sentit lui-même entraîné vers le bord et, frissonnant, lâcha prise et s'en alla rouler du côté du talus couvert d'herbe. Il fut sur ses pieds en un éclair, mais la Landrover avait disparu.

Il lança un coup d'œil affolé sur la route. Au bord du gouffre, Themba regardait vers le bas, en faisant rouler ses grands yeux. Fennel lâcha un juron, lorsqu'il vit que le câble tendu vibrait et, s'armant de courage, s'approcha du bord, pris de vertige et de nausées, et regarda à son tour.

A quatre mètres en contrebas, la Landrover, retenue par le câble, était suspendue dans le vide. Debout sur le dossier de la banquette, Ken s'agrippait au pare-brise. Bien, bien plus bas, déployée comme une carte aérienne, se dessinait la vallée.

Alors qu'il regardait, Fennel s'aperçut que la bobine se séparait lentement de son support.

— Accrochez-vous à la bobine! brailla-t-il. Ken... elle se détache! Accrochez-vous à la bobine!

Ken se fit balancer, enjamba le pare-brise puis s'allongea sur le capot vertical. Il saisit un des étais d'acier soutenant la bobine, se hissa, les mains autour du câble de la bobine. A l'instant même où il trouvait prise, la bobine se sépara du camion et le véhicule alla s'abîmer dans le vide.

Ken se balançait au bout du câble. Themba tenait le filin dans ses grandes mains et s'efforçait d'amener l'homme à lui. Tremblant de la tête aux pieds, Fennel vint au renfort.

De toutes ses forces, Ken prit son élan pour atteindre la paroi de la montagne où ses pieds trouvèrent un appui. Pendant que les deux hommes tiraient, il commença à grimper sur le flanc légèrement incliné, et quelques instants plus tard, il roulait sur la piste.

Il se dressa sur son séant et fit effort pour sourire.

— Maintenant, on est bien obligés de marcher, dit-il.

Comme la Landrover s'enfonçait dans la brousse, Gaye poussa un soupir de soulagement.

— Enfin, grâce à Dieu, nous voilà débarrassés de lui, dit-elle. Il commençait à me taper sérieusement sur les nerfs.

— Sur les miens aussi, dit Garry en allumant une cigarette. Vous voulez encore du café?

Elle secoua la tête.

— Dès qu'il fera plus clair, j'irai me baigner.

Elle traîna un moment dans le camp et s'agenouilla à côté du feu. Garry l'observait: « Elle est bien jolie ainsi, le visage éclairé par les flammes » songea-t-il. Puis il entra sous la tente, dénicha son rasoir électrique sans cordon et se rasa à la lumière de la torche,

tout en pensant aux heures qui s'offraient à eux d'ici le départ. Il avait pleinement conscience de cette solitude qu'ils partageaient, mais il ne voulut pas y songer. Ramassant une serviette, il quitta la tente. Il faisait plus clair à présent. Dans une heure, le soleil se montrerait, mais, poussé par son envie de se tremper dans l'eau froide, Garry était trop impatient pour attendre.

— Je me baignerai le premier, lui cria-t-il. Vous sentez-vous en sécurité ici toute seule?

Elle se mit à rire.

— Oui, à moins qu'un lion ne survienne. L'eau sera froide.

— C'est ce que j'aime.

Elle le regarda partir dans la pénombre et alimenta le feu avec du petit bois que Themba avait rassemblé en un gros tas. Elle aussi pensa aux heures prochaines. Elle s'avoua que Fennel, à sa manière bestiale, avait réveillé chez elle le désir d'un homme. Combien de temps, réfléchit-elle, s'était-il écoulé depuis qu'elle avait eu un amant qui l'avait satisfaite? Elle récapitula mentalement le nombre d'hommes ayant partagé son lit. Elle ne put se souvenir que de deux qui l'avaient réellement contentée. Le premier ressemblait un peu à Garry, en moins grand et plus beau... un Américain en vacances. Elle était à Paris, où elle exerçait son métier de mannequin. Par une chaude soirée de juillet, elle s'était assise à la terrasse du Fouquet's bourrée de monde. Il s'était approché et lui avait demandé s'il pouvait s'installer à sa table. Ils s'étaient regardés, et elle avait su aussitôt qu'elle allait coucher avec lui dans quelques heures, comme il semblait le savoir lui aussi. De nouveau, le deuxième homme, un autre Américain qui ressemblait également un peu à Garry, était sorti de la pénombre d'un bar où elle attendait des amis et l'avait invitée à prendre un verre avec lui. Ils avaient quitté le bar ensemble avant l'arrivée de ses amis. Elle s'avoua

que les hommes du type Garry exerçaient sur elle une attirance physique en allumant en elle une étincelle qui flambait aussi instantanément que celle de deux silex frottés l'un contre l'autre.

Elle n'avait rencontré ces deux hommes qu'une seule fois et ne connaissait que leurs prénoms, mais les quelques heures passées en leur compagnie étaient gravées dans sa mémoire et, à présent que cet abruti de Fennel l'avait réveillée après si longtemps, elle savait qu'au cours de cette journée, Garry allait devenir son amant.

Le soleil se levait et déjà elle sentait sa chaleur. Elle s'écarta du feu et entra sous la tente pour se préparer. Lorsqu'elle fut prête, elle sentit la brûlure du soleil à travers la toile de tente. Elle sortit, en emportant une serviette de bain.

Elle vit Garry venir dans sa direction en short et en bottes, sa serviette sur l'épaule.

Elle lui sourit.

— C'était bon?

— Formidable mais froid. L'eau sera à bonne température à présent.

— A tout à l'heure.

Elle sentit qu'il la regardait comme l'avaient regardée les deux Américains. Puis il détourna les yeux. Elle lui adressa un signe et s'enfuit vers la mare, sa serviette au vent.

Elle avait rarement l'occasion de nager nue, ce qu'elle adorait. Elle se dévêtit et plongea. Comme le soleil donnait en plein sur la mare, l'eau était beaucoup moins fraîche. Elle nagea quelques instants puis fit la planche, ferma les yeux et se laissa flotter.

Deux singes gris à face noire l'observaient du haut d'un arbre. Comme d'un commun accord, ils se laissèrent glisser le long du tronc, se dirigèrent vivement vers l'endroit où elle avait laissé, short, chemise et serviette; ils s'en emparèrent et remontèrent sur l'arbre.

Après avoir examiné les vêtements qu'ils trouvèrent sans intérêt, ils les abandonnèrent sur une haute branche, puis s'en allèrent en se balançant d'arbre en arbre, plus avant dans la forêt.

Au moment où ils s'éloignaient, Gaye ouvrit les yeux et les aperçut. Elle les observa. Ils sont adorables, se dit-elle, mais elle les trouva beaucoup moins charmants lorsque, se hissant hors de l'eau, elle ne vit plus que ses souliers sur la berge.

Levant les yeux, elle aperçut sa serviette suspendue à une branche. Elle hésita, car elle se savait incapable de grimper là-haut. Après un haussement d'épaules, elle remit ses souliers et regagna le camp. Garry, assis à l'ombre de la tente, étudiait la carte aérienne que lui avait donnée Shalik. Il leva les yeux lorsqu'elle sortit des arbres et, ahuri, laissa tomber la carte. L'espace d'un instant, il n'en put croire ses yeux. Sur quoi, il se leva.

Nue comme au jour de sa naissance, Gaye s'approchait de l'air le plus détaché du monde.

— Des singes ont volé mes vêtements... les petits monstres. Ils les ont suspendus en haut d'un arbre, près de la mare. Pourriez-vous aller me les récupérer, Garry? cria-t-elle quand elle fut à mi-chemin de la clairière.

Elle ne chercha pas à cacher sa nudité. Ses bras pendaient librement à ses côtés au rythme de son pas. Elle se comportait exactement comme si elle était habillée.

Bien sûr...

Il s'avança dans sa direction, puis décrivit exprès un large demi-cercle pour éviter de passer auprès d'elle. Elle apprécia son geste.

Ils se croisèrent à distance et elle entra dans la tente. Elle était certaine qu'il ne s'était pas retourné sur elle. Son cœur battait vite. Elle prit dans son sac à dos sa chemise et son short de rechange puis, après une légère hésitation, elle les laissa tomber

à terre et s'allongea sur son sac de couchage. Jambes croisées et mains couvrant ses seins, elle attendit le retour de Garry.

— Bientôt onze heures, dit Garry. Ils vont nous appeler à la radio.

Elle n'avait pas envie de le lâcher, mais comme il s'écartait d'elle, elle dénoua l'étreinte de ses bras. Elle le regarda se lever, puis mettre son short, enfin elle ferma les yeux.

Elle ne s'était pas trompée sur son compte. Son plaisir avait été plus grand qu'avec les deux autres Américains, sans compter qu'elle connaissait son nom de famille. L'insatisfaction qu'elle connaissait depuis un an venait d'être libérée par cet accouplement explosif, et maintenant elle avait l'impression d'être sous l'influence d'une drogue violente. Elle ne voulait pas être dérangée. Qu'on la laisse tranquille; elle avait envie de ne rien faire. Elle sombra dans un demi-sommeil, agréable et reposant, dans la chaleur de la tente.

Elle fut réveillée en sursaut par Garry qui apparut à l'ouverture de la tente en criant son nom à tue-tête.

Elle s'assit à demi et fut immédiatement sur le qui-vive en voyant son air soucieux.

— Qu'est-ce qui se passe?

— Les trois autres sont dans le pétrin. Passe tes vêtements et viens dehors. On crève de chaud, ici.

Au ton dur de Garry, elle comprit qu'elle l'impatientait à rester allongée là, comme un chat auprès du feu.

— La route s'est effondrée et ils ont perdu la Land-rover, lui apprit Garry. Ken a failli être tué.

— Il est blessé?

— Non... commotionné, mais il n'a rien de cassé. Maintenant, ils sont obligés d'aller à pied, et c'est une sacrée trotte.

— Ils y arriveront?

— Ils le pensent. Ils vont me rappeler d'ici deux heures.

— Et l'équipement?

— Il est indemne. Ils avaient déchargé avant de tenter de franchir le plus mauvais passage de la piste.

— Comment vont-ils revenir?

— Il faudra que nous rentrions tous par les airs... C'est le seul moyen. Ça fera du poids en plus, mais c'est faisable.

Elle se détendit et s'adossa contre un arbre.

— Alors, ce n'est vraiment pas si grave... ils seront obligés d'aller à pied, voilà tout.

— Par cette chaleur, ce ne sera pas si joyeux.

— Eh bien, comme ça, ce gros singe de Fennel perdra un peu de ventre. Dis donc, Garry, tu sais plumer et vider une volaille?

— Non... et toi?

— Non. Dans ce cas, pas la peine de tirer une pintade. Nous aurons des haricots au lard pour déjeuner, dit-elle en se levant. Je retourne à l'eau... tu viens?

Il hésita.

— Ils m'inquiètent, les trois autres, Gaye.

— Un bon bain en ma compagnie te changera les idées. On ne peut rien pour eux... alors viens nager.

Elle entra sous la tente pour y chercher les serviettes, après quoi tous deux se dirigèrent vers la mare sous le soleil brûlant.

Fennel regrettait maintenant d'avoir bu tant de bière. La rude piste rocailleuse, le brûlant soleil et le train que menait Ken, tout lui rappelait à chaque instant qu'il était exténué. La courroie de son sac à outils lui mettait l'épaule à vif. La sueur lui ruisseauait du visage et salissait sa chemise. Il soufflait péniblement.

Au jugé, se dit-il, ils n'avaient parcouru que six kilo-

mètres. D'après Ken, trente kilomètres les séparaient de la demeure de Kahlenberg. Encore vingt-quatre kilomètres! Fennel grinça des dents, certain de ne pouvoir tenir le coup sous le poids de sa trousse à outils qui se faisait plus lourde à chaque pas. Sans compter qu'il portait aussi son sac de camping.

Avant de se mettre en route, ils avaient décidé d'abandonner les sacs de couchage et la carabine. Ken s'était chargé du Springfield et de son sac; quant à Themba, il portait les provisions et un jerrycan de cinq litres d'eau.

Fennel avançait péniblement, traînant un pied après l'autre. Il soupirait après l'ombre, mais le soleil était écrasant sur cette piste étroite. Il avait grand besoin de boire un coup et pensait avec regret à la bière qu'ils avaient laissée derrière eux. Il aurait voulu qu'on l'emporte, mais lorsque Ken avait dit qu'il n'y voyait pas d'inconvénient si Fennel voulait s'en charger, il y avait renoncé.

Il fit halte pour essuyer la sueur qui lui tombait dans les yeux et fut piqué au vif en voyant les deux autres, bien loin devant lui, marcher d'un pas allègre tout en bavardant.

Ken se retourna, puis s'arrêta. Themba fit quelques pas de plus, et s'arrêta à son tour.

Fennel sentit monter en lui une flambée de rage. Il les rejoignit en peinant. Un seul coup d'œil à ses traits tirés apprit à Ken qu'il allait leur être à charge. Themba pensa de même et, posant le jerrycan, adressa quelques mots à Fennel qui n'y comprit rien.

— Il dit qu'il portera votre sac à outils si vous vous chargez du jerrycan, traduisit Ken.

Fennel hésita, mais il se rendit compte que son sac était trop lourd pour lui, à présent.

— Qu'est-ce qui lui fait supposer qu'il est capable de le porter? s'enquit-il, posant son chargement à terre avec soulagement.

— Il ne vous le proposerait pas s'il n'en était pas

capable, lui assura Ken alors que Themba passait la courroie du sac sur son épaule.

— Eh bien, fit Fennel après avoir hésité, dites-lui... merci de ma part. C'est d'un poids, cette saloperie!

Il empoigna le jerrycan et les trois hommes poursuivirent leur chemin; les deux premiers ralentissaient le pas pour marcher de pair avec Fennel.

L'ascension qui occupa l'heure suivante fut pour Fennel une épreuve infernale, mais il continua à avancer à pas pesants; il soufflait péniblement, furieux contre lui-même en voyant avec quelle aisance les deux autres subissaient l'épreuve.

— Si on buvait un coup? proposa-t-il, hors d'haleine, en faisant halte.

Mais l'eau tiède ne lui procura aucune satisfaction et, d'ailleurs, Fennel détestait l'eau.

Ken consulta sa montre.

— Dans dix minutes nous appellerons Garry. Ensuite nous nous reposerons.

— Ce gars-là doit avoir un pot du tonnerre, grommela Fennel, soulevant le jerrycan. Il ne sait pas à quoi il a échappé.

Ils poursuivirent, et à treize heures ils quittaient la piste pour s'asseoir à l'ombre de la jungle. Ken contacta Garry et l'informa de la situation.

— Nous devrions parvenir sur les lieux vers dix-huit heures, dit-il, ajoutant que le chemin était dur.

Garry émit de petits grognements compatissants, dit qu'il serait à l'écoute à quinze heures et coupa.

Après un repos d'une demi-heure, ils reprirent la route pendant une heure encore, puis Ken annonça que c'était le moment de manger. Ils abandonnèrent la piste noyée de soleil et s'assirent à l'ombre des arbres. Themba ouvrit des boîtes de pâté et de haricots.

— Ça fait encore combien? demanda Fennel, la bouche pleine.

Ken consulta Themba.

— Six kilomètres environ avant d'atteindre la jungle.

— Demandez-lui s'il veut que je reprenne le sac.

— Il s'en arrange... ne vous inquiétez pas.

Ken transmit à Themba qui sourit et secoua la tête.

— Les Noirs sont habitués à porter les fardeaux des Blancs, dit Ken sans sourciller.

Fennel le dévisagea.

— Ça va, j'ai compris... c'est qu'il est meilleur que moi.

— Parlons d'autre chose, sinon je vais me mettre à chialer.

Fennel sourit aigrement.

— Vous deux, vous êtes peut-être fortiches, question balades dans la jungle, mais attendez un peu de me voir à l'œuvre.

Ken tendit son paquet de cigarettes et chacun en alluma une.

— A votre avis, est-ce qu'il la saute? demanda brusquement Fennel.

Dès qu'il oubliait ses misères, ses pensées ne cessaient de retourner vers Gaye.

— De qui voulez-vous parler? lui demanda Ken d'un air narquois.

Fennel hésita, puis haussa les épaules :

— Non, rien.

Une heure après, ils reprenaient contact avec Garry pour lui rendre compte de la situation. Ils quittèrent alors la piste de montagne et pénétrèrent dans la jungle. Malgré la chaleur et l'humidité, le soulagement d'y trouver une ombre continue les poussa à accélérer le pas.

Themba et Ken marchaient en tête, tandis que Fennel suivait. Une piste étroite à travers les épais sous-bois les força à marcher en file indienne. Au-dessus de leurs têtes, des singes verts se balançaient de branche en branche, tout en les observant.

Une grande martre mâle qui se tenait au milieu de la piste, alors qu'ils contournaient un haut arbuste, fonça dans la brousse, Fennel eut peur.

Comme il leur fallait prendre garde aux arbrisseaux à longues épines, tous trois concentraient leur attention sur le terrain difficile où ils s'étaient engagés. Aucun ne soupçonnait qu'ils étaient épiés. Pourtant, au faite d'une branche d'arbre, était perché un Zoulou gigantesque, portant une peau de léopard pour tout vêtement. Dans sa main droite, il tenait un émetteur-récepteur. Il attendit le passage des trois hommes pour parler dans le micro de l'appareil; son message fut capté par Miah, la secrétaire de Kahlenberg, qui avait été désignée pour maintenir le contact avec les vingt Zoulous postés afin de rendre compte des déplacements d'étrangers sur le domaine.

Depuis leur entrée dans la jungle, les trois hommes avaient été sans cesse suivis par les Zoulous vigilants cachés dans les sous-bois ou dissimulés à la cime des arbres.

Miah nota hâtivement les rapports des Zoulous en sténo, les passa à Ho-Lu qui les transcrivit sur-le-champ à la machine et les communiqua immédiatement à Kahlenberg.

Tout cela amusait Kahlenberg. L'accident dramatique de la Landrover lui avait été rapporté. A présent il savait que les trois hommes se trouvaient effectivement sur ses terres.

Il se tourna vers Tak.

— Le Bantou ne compte pas, lui dit-il. Donnez des ordres pour qu'on se débarrasse de lui si l'occasion s'en présente. Comme il semble faire fonction de guide, il est peu probable que les autres parviennent à trouver leur chemin sans lui.

Tak s'empara d'un émetteur-récepteur et se mit à parler à mi-voix dans le micro.

Pendant ce temps, Ken décrétait un bref instant de repos dans la clairière qu'ils venaient d'atteindre au

milieu de la jungle. Les trois hommes s'assirent à l'ombre et burent quelques gorgées d'eau.

Ken s'entretint avec Themba durant quelques minutes. Themba tendit l'index. Devant eux, s'amorçait une piste étroite qui allait s'enfoncer dans d'épais sous-bois.

— Voici la piste qui mène tout droit chez Kahlenberg, expliqua Ken à Fennel. Impossible de nous tromper. Themba restera ici et nous continuerons. Si nous ratons notre coup, je ne veux pas qu'il soit compromis. Une fois le boulot terminé, nous reviendrons le prendre et il nous guidera pour le retour. D'accord?

— Vous êtes sûr que nous pourrions trouver notre chemin sans lui?

— Il n'y a qu'à suivre la piste. Elle mène tout droit à la maison.

— Eh bien, d'accord, dit Fennel en consultant sa montre. Combien de temps nous faudra-t-il pour arriver à la maison.

— Deux heures environ. Nous allons partir tout de suite. Nous nous serons suffisamment rapprochés de la maison à la tombée du jour.

Fennel se leva en grommelant.

Ken s'entretint encore avec Themba qui sourit, acquiesçant de la tête.

— Nous emporterons quelques vivres avec nous. J'ai une bouteille d'eau. (Ken se tourna vers Fennel :) Vous allez être obligé de porter votre trousse à présent.

— Bien, bien, je suis pas infirme.

Themba mit quelques boîtes de conserve dans le sac de Ken.

— Nous laissons nos autres affaires, poursuivit Ken, qui se chargea du sac à dos, et du fusil. (Il serra la main de Themba à qui il parla en Afrikaan.) Nous serons de retour après-demain. Si nous ne sommes pas là d'ici quatre jours, rentrez chez vous.

Fennel s'approcha de Themba, l'air un peu embarrassé alors qu'il désignait son sac d'outils, puis, souriant d'un air penaud, il tendit la main. Themba, le visage radieux, s'empara de la main offerte.

— Je m'étais trompé sur son compte, dit Fennel qui réglait son pas sur celui de Ken... c'est un brave type.

— Tout le monde fait des erreurs, répondit Ken en observant son compagnon avec un sourire malicieux. Je crois bien que je m'étais trompé sur le vôtre.

Themba les regarda s'éloigner dans la jungle puis les perdit de vue. Il se mit à rassembler du petit bois pour le feu qu'il allumerait à la nuit tombante. Il aimait être seul et se sentait toujours chez lui dans la jungle. Il éprouvait une légère curiosité quant aux raisons qui avaient poussé les deux hommes blancs à partir seuls, mais il conclut que cela ne le regardait pas. Il était bien payé pour faire le guide, et Ken lui avait déjà donné assez d'argent pour s'acheter une petite voiture quand il serait de retour à Durban où il louait un bungalow pour y loger sa femme et son fils. Il ne les voyait pas souvent car il était constamment occupé dans l'une ou l'autre réserve de chasse de la région. Mais tous les deux week-ends il retournait chez lui... ce dont il se faisait toujours une fête à l'avance.

Après avoir fait un beau tas de bois auprès de l'arbre où s'amassait l'équipement, il repartit dans l'épaisse forêt pour chercher quelques branches mortes qui allaient stimuler le feu.

Soudain il s'arrêta pour prêter l'oreille car son attention avait été alertée par un bruissement de feuilles, non loin de lui. Un babouin? se demanda-t-il. Il resta immobile, regardant dans la direction d'où lui était parvenu le bruit.

D'un fourré derrière lui surgit un Zoulou qui portait une peau de léopard sur ses larges épaules.

Le soleil faisait étinceler la large lame de sa sagaie. L'espace d'un instant, il balança le lourd javelot acéré dans son énorme main noire, puis le lança avec une sûreté infallible et une force extraordinaire dans le dos offert de Themba.

Là-haut dans le ciel du soir, six vautours se mirent à planer patiemment en rond.

CHAPITRE VII

— Là, sur ta droite, dit soudain Garry.

Gaye lança un coup d'œil par la glace de l'hélicoptère. Ils survolaient l'épaisse forêt tropicale et, comme Garry virait, la jungle prit brusquement fin; elle découvrit des arpents de pelouses d'un vert somptueux, des allées de ciment et de vastes parterres de fleurs qui auraient fait honneur à un jardin botanique. En bordure des pelouses, elle vit la maison sans étage, bâtie suivant une légère courbe et qui, de cette hauteur, semblait s'allonger sur soixante-dix mètres au moins. Derrière la maison, à deux cents mètres de distance, apparaissaient de nombreux petits bungalows aux toits de chaume et aux murs crépis de blanc; sans doute les logements du personnel.

— C'est immense! s'exclama-t-elle. Drôle de forme pour une maison! Tu te rends compte, le nombre de pas que ça représente pour aller plusieurs fois par jour d'un bout à l'autre de cette baraque?

— Ils ont peut-être des patins à roulettes, dit Garry. C'est évidemment énorme.

Il décrivit un nouveau cercle au-dessus de la maison. Ils aperçurent une piscine, des terrasses, des parasols et des chaises longues.

— On ferait bien de descendre... Nerveuse? Elle secoua la tête en souriant.

— Pas du tout... impatiente seulement. Je me demande si nous pourrions entrer.

— C'est à toi de te débrouiller, dit Garry.

Il repéra le terrain et le hangar. Au cours de la descente, il aperçut trois Zoulous vêtus de toile blanche qui levaient la tête vers l'hélicoptère.

Il atterrit non loin d'eux. Au moment où il faisait glisser la porte de la cabine, il vit arriver le long de la route venant de la maison une Jeep conduite par un Zoulou à côté duquel était assis un Blanc en complet veston gris.

— Voici le comité d'accueil, dit-il en sautant sur la piste.

Gaye lui tendit le Rolleyflex et son étui, puis le rejoignit alors que la Jeep faisait halte.

Tak descendit du véhicule et s'approcha d'eux. Laisant Garry, Gaye s'avança à sa rencontre.

— Gaye Desmond, du magazine « Animal World », fit-elle la main tendue.

Tout en l'étudiant, Tak pensa qu'elle était encore plus jolie que sur sa photo. Il lui serra la main et s'inclina légèrement devant elle.

— Excusez-moi d'atterrir comme ça, reprit Gaye. (Ce grand type lui inspira aussitôt de la méfiance et de l'antipathie.) Je me rends à la Réserve de Wanocho mais, en apercevant cette ravissante maison, je n'ai pu résister à l'envie de venir la voir. Si j'ai eu tort, dites-le moi et je disparaîs sur-le-champ.

— Jamais de la vie, Miss Desmond, protesta Tak d'une voix douce. Nous avons rarement l'occasion d'accueillir une aussi jolie visiteuse. Puisque vous êtes là, j'espère que vous resterez déjeuner.

— Comme c'est aimable à vous! Nous serions enchantés, monsieur... fit-elle en lui adressant un regard interrogateur.

— Guilio Tak.

Elle se tourna vers Garry qui les rejoignit.

— Monsieur Tak, je vous présente Garry Edwards, mon pilote.

Tak s'inclina de nouveau.

— M. Tak a l'amabilité de nous inviter à déjeuner.

Garry échangea une poignée de mains avec Tak qui ne lui fit pas, non plus, très bonne impression.

— La maison est splendide et si isolée! renchérit Gaye. Je ne pouvais pas en croire mes yeux en la découvrant. Vous l'habitez depuis longtemps, Monsieur Tak?

— Je n'en suis pas le propriétaire, Miss Desmond. C'est M. Max Kahlenberg.

Gaye l'observa avec des yeux ronds.

— Vous parlez du millionnaire? Le fameux Max Kahlenberg?

Dans les yeux noirs de Tak brillait une lueur légèrement sarcastique quand il acquiesça :

— En effet.

— Mais j'ai entendu dire que c'est un solitaire, s'étonna Gaye.

L'observant, Garry trouva qu'elle chargeait un peu trop son rôle.

— Nous ferions mieux de nous en aller. Il ne faut pas le déranger.

— Allons donc. M. Kahlenberg n'est pas un solitaire. Je suis sûr qu'il sera enchanté de faire votre connaissance.

— Est-il possible de photographier la maison? Je fais aussi des piges pour « Life ». Ce serait une primeur sensationnelle pour moi.

— Il faudra le demander à M. Kahlenberg. Mais ne restons pas en plein soleil, dit Tak en s'approchant de la Jeep. Je vais vous conduire à la maison.

Gaye et Garry s'assirent sur la banquette arrière et Tak à côté du chauffeur. Le Zoulou fit virer la Jeep et s'engagea rapidement sur la route.

Quelques minutes plus tard, Gaye et Garry étaient introduits dans un hall immense dont les portes-fenêtres

s'ouvraient sur une terrasse couverte de fleurs et la vaste piscine. Ce luxe stupéfia Garry qui n'avait jamais vu rien de comparable, et impressionna même Gaye pourtant habituée à séjourner dans bien des demeures somptueuses.

— Si vous voulez bien m'attendre ici, je vais annoncer votre arrivée à M. Kahlenberg.

Un Zoulou vêtu de toile blanche entra silencieusement.

— Prenez un verre en patientant, je vous prie, leur recommanda Tak avant de sortir.

Le Zoulou se glissa derrière le bar et attendit. Ils demandèrent deux gins tonic et passèrent sur la terrasse.

— La tête de ce type ne me revient pas, chuchota Garry. Il y a en lui un je ne sais quoi qui...

— Oui. Il me donne la chair de poule. A le voir, on dirait qu'il couche dans un cercueil.

— Tu ne trouves pas qu'on est entrés bien facilement? demanda Garry, qui avança un fauteuil en rotin à l'intention de Gaye avant de s'asseoir lui-même.

— C'est mon charme qui opère, assura Gaye en souriant. Les fantômes n'y résistent pas. Il y a des chances pour qu'on nous flanque à la porte dès que Kahlenberg apprendra notre arrivée. Tak doit être son majordome ou son secrétaire, je suppose.

Le Zoulou apporta le gin et deux assiettes d'amuse-gueule qui semblaient délicieux, puis se retira en silence.

— On ne doit pas s'embêter, à vivre ici! soupira Gaye. J'adore cette maison. Ça ne te dirait rien d'en être le propriétaire?

Garry but une gorgée, puis secoua la tête.

— Non. J'aimerais quelque chose d'un peu plus simple. Celle-ci est trop luxueuse.

— Pas du tout! protesta-t-elle en s'emparant d'un biscuit au caviar. Je la trouve splendide.

Ils avaient mangé la plupart des amusc-gueule et vidé leurs verres avant le retour de Tak.

— M. Kahlenberg est heureux de vous accueillir chez lui, Miss Desmond, dit-il. Malheureusement, il est retenu par une série de communications téléphoniques avec l'étranger et par d'autres affaires. Il ne pourra pas vous voir avant ce soir. Vous est-il possible de rester?

— Vous voulez dire... de passer la nuit? demanda Gaye, les yeux levés vers l'homme au visage livide.

— Exactement. C'est ce que vous propose M. Kahlenberg.

— Mais je n'ai pas emporté de vêtements.

— Ça ne pose pas de problème. Nous avons beaucoup de secrétaires ici. L'une d'elles se fera un plaisir de vous prêter quelque chose.

— Comme c'est gentil! Lui avez-vous demandé si je pourrais prendre des photos?

Tak secoua la tête.

— J'ai pensé que ce serait mieux si la requête venait de vous, Miss Desmond.

— Bien, alors nous passerons la nuit. C'est très aimable à M. Kahlenberg.

— Il s'en réjouira, assura Tak en consultant sa montre. Le déjeuner sera servi dans une heure. Vous aimeriez peut-être faire un brin de toilette?

Alors qu'ils se levaient, Tak se tourna vers Garry:

— Vous non plus, Monsieur Edwards, vous n'avez pas emporté de vêtements avec vous?

— Rien que ce que j'ai sur moi.

— On va pouvoir y remédier. (Tak se retourna en entendant Miah qui sortait sur la terrasse.) Voici Miss Miah. Elle va s'occuper de vous deux. Si vous voulez bien m'excuser.

Et avec une petite courbette, il les quitta.

Miah s'avança.

— Si vous voulez bien me suivre.

Elle les mena à travers le hall vers un large cou-

loir interminable. Un engin qui ressemblait à un chariot électrique pour terrain de golf se trouvait à proximité; elle se glissa derrière le volant, invitant les deux autres à prendre les sièges arrière.

— Ce couloir est si long, dit-elle en se retournant pour leur sourire, que nous sommes obligés d'utiliser ce chariot pour épargner nos jambes.

— Je me demandais aussi comment vous vous en tiriez, répondit Gaye. En voyant la maison à vol d'oiseau, j'ai pensé au nombre considérable de pas que ça représentait.

Silencieusement, le chariot les entraîna avec rapidité, en longeant une quantité de portes closes avant de parvenir à l'extrémité.

— Voici l'aile des invités, annonça Miah. (Mettant le chariot à l'arrêt, elle alla à une porte et l'ouvrit.) Donnez-vous la peine d'entrer, je vous prie.

Ils pénétrèrent dans une longue pièce étroite luxueusement meublée qui donnait sur une petite terrasse, également pourvue d'une piscine et d'un bar.

— Vous trouverez ici tout ce qu'il vous faut, dit Miah. Le déjeuner vous sera servi à treize heures sur la terrasse. Voici votre chambre, Miss Desmond. (Elle traversa la pièce et ouvrit une porte.) Je vous enverrai une femme de chambre pour vous aider à vous habiller. J'ai pensé que le plus commode pour vous serait de porter un de mes saris. Ça vous convient?

— A merveille.

Sur le seuil de la pièce, Gaye examina la chambre. C'était une chambre ravissante, décorée de bleu pâle et comportant un lit immense, des placards, une grande coiffeuse où était disposé toute une variété de crèmes, lotions, parfums ainsi qu'un nécessaire à maquillage dans une boîte plate en argent. Allant et venant dans la chambre, Gaye vit sur le mur du fond, face au lit, une glace monumentale qui faisait paraître la pièce deux fois plus grande. La salle de bains pourvue de tout le luxe possible, comprenait également une souf-

flerie d'air chaud pour s'épargner la peine de s'essuyer avec une serviette, ainsi qu'un vibro-masseur. Là aussi il y avait une glace immense sur le mur d'en face.

Pendant que Gaye s'extasiait sur les beautés de la chambre, Garry faisait le tour du salon, procédant à un examen minutieux des portes et des fenêtres.

Miah vint lui montrer sa chambre et sa salle de bains, l'une et l'autre aussi luxueuses que celles de Gaye.

Une grande servante zoulou vint apporter le sari. Gaye lui assura qu'elle n'avait pas besoin de son aide et se débrouillerait seule. Un domestique zoulou apporta à Garry un pantalon blanc, des sandales et une chemise blanche.

— M. Kahlenberg est très simple, assura Miah. Le dîner de ce soir sera servi sur la terrasse principale. Je vous en prie, faites comme chez vous. Si vous désirez vous baigner dans la piscine, il y a un costume de bain dans le vestiaire. Allez faire un tour dans le jardin. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, vous n'avez qu'à décrocher le téléphone.

Avec un sourire et un petit salut, elle quitta la pièce.

Gaye et Garry échangèrent un regard et Garry émit un léger sifflement.

— Eh bien! Question de mener la grande vie...

On frappa à la porte et un Zoulou entra avec leurs sacs à dos. Il les posa à terre et se retira.

Garry alla vivement à son sac et s'assura que l'émetteur-récepteur n'en avait pas été enlevé. Il regarda Gaye.

— Je me demande s'ils ont repéré ça?

— Et même s'ils l'avaient fait, quelle importance?

L'esprit de Gaye était tout occupé par le luxe qui l'entourait.

— C'est absolument merveilleux! s'écria-t-elle, les yeux brillants. Je vais prendre un bain. A tout à l'heure.

Ramassant son sac à dos, elle entra dans sa chambre et ferma la porte.

Elle se déshabilla rapidement. Nue, elle s'attarda un moment pour s'admirer devant la grande glace, puis passa dans la salle de bains et ouvrit les robinets de la baignoire. De nouveau, alors qu'elle attendait que la baignoire fût pleine, elle se regarda dans la glace, prenant des pauses et adressant de joyeux éclats de rire à son image.

Mais elle ne se doutait pas que les deux grandes glaces étaient à double sens: quelqu'un pouvait se placer derrière et la voir comme à travers une simple vitre, alors qu'à en juger par l'apparence, elle s'imaginait que ces glaces étaient des miroirs ordinaires.

Ses affaires oubliées, son bureau laissé en désordre, Kahlenberg, assis dans son fauteuil roulant au fond d'un couloir climatisé, se repaissait les yeux de la beauté sans voile de Gaye.

De la lisière de la jungle, Fennel regarda atterrir l'hélicoptère. Ken et lui avaient trouvé une position élevée sur un gros rocher branlant formé par l'érosion et entouré d'arbres et de broussailles, qui leur offrait néanmoins un excellent point de vue sur la maison, les jardins et la piste d'envol de Kahlenberg.

Fennel porta de puissantes jumelles à ses yeux. Il vit arriver Tak en Jeep et Gaye s'avancer à sa rencontre, puis Garry et elle monter dans la Jeep et rouler jusqu'à la maison. Il les vit entrer et la porte se fermer sur eux.

— A la bonne heure! Les voilà dedans! annonça-t-il, abaissant les jumelles.

— Ça s'est passé sans grandes difficultés, on dirait? demanda Ken, perplexe. D'après ce que je sais de Kahlenberg, il n'accueille pas volontiers les étrangers.

— Shalik nous a dit qu'il raffolait des belles pépées. Faut croire que Shalik savait ce qu'il disait.

— Oui... mais je ne pensais pas que ce serait si facile, s'étonna Ken qui s'empara de l'émetteur-récepteur. Je vais le laisser allumé. Garry peut se manifester d'un moment à l'autre à présent.

Fennel alluma une cigarette et s'allongea sur le rocher, éreinté par sa longue marche, alors qu'il avait dû porter son sac à outils. Il somnola pendant que Ken montait la garde. Au bout d'un petit moment, Fennel se dressa sur son séant, alluma une nouvelle cigarette, bâilla.

— Quand vous aurez touché le pognon, demanda-t-il, qu'est-ce que vous comptez en faire?

— Un copain à moi est en train de monter une affaire d'agence de voyages à Johannesburg, lui dit Ken. Il a besoin de capitaux. Je vais m'associer avec lui.

— Une agence de voyages? Ça vaut vraiment le coup?

— Ça rapporte. Nous comptons créer des circuits de luxe à travers les réserves de chasse. Ce sera mon rayon. Il y a beaucoup d'argent à gagner là-dedans. Les Américains dépensent sans compter pourvu qu'on s'occupe personnellement d'eux. J'ai eu affaire à eux pendant des années. Je sais ce qu'ils veulent, et je compte le leur donner.

Fennel émit un grognement.

— Ça paraît dur, comme boulot. Moi, je ne crois pas au travail. Il n'y a que les caves pour bosser.

— Et vous, qu'allez-vous faire de votre part?

— La dépenser... voilà à quoi ça sert, l'argent. Je ne comprends pas ces abrutis qui mettent leur argent de côté. Qu'est-ce qui se produit? Ils claquent et c'est un autre abruti qui l'empoche.

— C'est peut-être ce qu'ils veulent.

— Ben merde, alors! Il y a toujours de l'argent

à trouver. Quand j'aurai dépensé ce que j'aurai reçu de Shalik, je ferai un autre petit boulot. J'ai des tas de relations. On sait ce que je vau, alors je ne suis jamais à court de boulot.

Ken leva la main pour lui couper la parole. Il avait perçu un crépitement dans l'émetteur-récepteur et il s'approcha l'appareil de l'oreille.

— Ici Ken... Salut, Garry... vous entends clairement... à vous.

Il écouta quelques instants, alors que Fennel l'observait attentivement.

— Compris. Bonne chance. Terminé. (Et il coupa.)

— Eh bien?

— Ils passent la nuit là-bas, lui apprit Ken. Kahlenberg semble content de leur visite. J'avoue que ça m'étonne. Quoi qu'il en soit, ils le verront à vingt et une heure. Garry rappellera à vingt-trois heures et nous demande de rester à l'écoute.

Fennel grommela. Il regarda sa montre. Il était un peu plus de midi.

— Quoi... on va rester douze heures sur ce rocher?

— Sans doute. Inutile de risquer de tomber sur un des gardes. On est en sûreté ici. Mangeons, dit-il, en sortant l'inévitable boîte de haricots.

— Nom de Dieu! Encore des haricots! Il n'y a donc pas autre chose à manger?

— Du pâté... vous en voulez?

— Ce sera toujours mieux, répliqua Fennel qui se mit à ruminer pendant que Ken fouillait le sac à la recherche de la boîte de conserve. Je parie que les deux autres se paient du bon temps.

Sa pensée s'attarda sur Gaye et une flambée de rage violente monta en lui. Termine ce boulot, se dit-il, et puis tu t'occuperas d'elle, et comme il faut.

— Qu'est-ce qui vous prend? demanda Ken, surprenant l'expression de fureur qui se peignait sur les traits de Fennel.

— Rien... alors cette boîte, vous l'ouvrez? C'est pour aujourd'hui ou pour demain?

— J'aimerais savoir si nous ne serons pas dérangés, dit Garry.

Gaye et lui étaient assis sur la terrasse, après un excellent déjeuner servi par des domestiques zoufous.

Gaye, allongée sur un fauteuil de repos, tenait une cigarette entre les doigts. Garry la trouvait ravissante en sari rouge et or. C'était là le genre de costume qui lui allait et qu'il aimait beaucoup.

— Pourquoi? demanda Gaye en le regardant.

— Pour des raisons évidentes, répondit Garry avec un sourire. Je t'emmènerais dans la chambre à coucher.

Elle éclata de rire.

— Dans ce cas, moi aussi j'aimerais savoir si nous ne serons pas dérangés.

— Ça pourrait être gênant si M. Tak s'amenait à ce moment-là.

— En effet. Alors nous ferions mieux de travailler un peu, dit-elle en se redressant pour écraser la cigarette. Tu as pensé par quel moyen introduire Fennel?

— Par ici, dit Garry en désignant le grand salon de la main. Puisque nous y sommes, il n'aura qu'à se donner la peine d'entrer.

— Ça sera aussi facile que ça?

— Je le crois. La nuit, il y a peut-être des rondes de gardiens dans la maison, mais pour l'instant, je n'en vois aucun dans les parages.

— Peut-être que Kahlenberg ne fait pas surveiller la maison parce qu'il est convaincu que personne ne pourrait traverser la jungle.

— Tu veux jeter un coup d'œil au jardin?

— Pas maintenant. Il fait trop chaud.

— Moi, j'y vais, dit Garry en se levant. Toi, fais la sieste.

— Tu as plus de courage que moi. Tu vas te faire rôtir.

— A tout à l'heure.

Et avec un signe de la main, Garry s'engagea en flânant sur le sentier de ciment vert.

Elle le regarda partir, puis ferma les yeux et se mit à penser à lui. Une fois la besogne terminée, ils allaient tous se séparer. Elle se demanda ce qu'il allait faire. Elle aurait aimé passer un long week-end avec lui à Paris, et puis on se serait dit adieu. Elle avait vingt-six ans; Shalik continuerait à se servir d'elle pendant cinq ou six ans encore avant de se mettre en quête d'une femme plus jeune. Elle ne se faisait pas d'illusions sur le compte de Shalik. Au cours de ces cinq années, elle aurait gagné et épargné assez d'argent pour jouir d'une complète indépendance; c'était là ce qu'elle désirait par-dessus tout: être pécuniairement libre pour bien vivre, voyager et éventuellement se marier.

Elle envisagea la possibilité d'épouser Garry, mais jugea que cela ne marcherait pas. S'il l'attirait physiquement, elle savait qu'elle n'était pas amoureuse de lui; de plus il ne partageait pas son goût du luxe qui lui était indispensable. Non... c'est un bon compagnon de lit, voilà tout. Si elle devait se marier, il lui faudrait trouver un homme riche, intelligent, cultivé et aimant le luxe. Elle savait que c'était là pure chimère, car elle avait rencontré bien des hommes dans sa vie, reçu bien des demandes en mariage, mais il y avait toujours un empêchement, ou alors était-ce qu'elle attachait trop de prix à sa liberté?

En tout cas, il est bien agréable de rêver aux chimères quand on est allongée à l'ombre dans un fauteuil confortable et entourée de luxe.

Elle s'assoupit, et ce fut plus d'une heure plus tard que Garry, à son retour, l'éveilla.

— Tu veux boire quelque chose, marmotte? demanda-t-il, en s'approchant du bar.

Elle acquiesça d'un signe de tête, s'étira et s'assit.

— Tu as trouvé quelque chose d'intéressant?

— Oui et non. Il n'y a pas d'accès par l'extrémité de la maison, lui dit Garry qui apporta deux Tom Collins et s'assit auprès d'elle. Le sentier qui y mène est gardé par un Zoulou qui a l'air de sortir tout droit d'un film. Il porte une peau de léopard et des plumes d'autruches et est armé d'un bouclier et d'une sagaie. Il m'a rembarré sans s'embarrasser de formules de politesse.

— Les appartements de Kahlenberg, je suppose.

— Oui. Autre chose: il y a un grand bassin plein d'énormes crocodiles au fond du parc et, perchés sur les arbres d'alentour, une dizaine de vautours bien dodus. Cette partie du parc m'a donné la chair de poule.

Gaye se mit à rire.

— Mais pourquoi?

— C'est le coin idéal pour se débarrasser d'un cadavre, on dirait.

Elle le regarda et, voyant qu'il était sérieux:

— Pourquoi Kahlenberg voudrait-il se débarrasser d'un cadavre? lui demanda-t-elle.

Garry but à petites gorgées, puis secouant légèrement son verre pour faire tinter les glaçons, il haussa les épaules.

— C'est l'atmosphère qui m'y a fait penser, mais il n'y a pas que ça qui m'inquiète, Gaye. La facilité avec laquelle nous avons été invités... Tak a une gueule qui ne me revient pas. Une fois ou deux pendant que tu parlais l'idée m'est venue qu'il se moquait de toi. Particulièrement quand tu lui as demandé si cette maison était à lui. J'ai eu l'impression

qu'il savait que tu savais qu'elle appartenait à Kahlenberg.

— Tu crois qu'il nous soupçonne?

— Je crois qu'il le pourrait.

— A ton avis, il se doute que nous nous intéressons à la bague?

— Je ne sais pas, mais je suis à peu près sûr qu'il pense que nous jouons la comédie.

— Alors, qu'allons-nous faire?

Comme en réponse à cette question, Garry vit Tak qui venait vers eux le long du sentier.

— Le voici, dit-il en se levant.

— Que je ne vous dérange pas, surtout, dit Tak en s'approchant.

Un mince sourire retroussait ses lèvres et ses yeux luisants allèrent de Garry à Gaye.

— Avez-vous apprécié le déjeuner?

— Il était délicieux, merci, dit Gaye, en lui adressant son plus charmant sourire. C'est vraiment ravissant, ici.

— Oui... c'est très agréable... Miss Desmond, vous intéresserait-il de visiter le musée de M. Kahlenberg?

Alors que son cœur s'arrêtait l'espace d'un battement, Gaye ne montra qu'un vague intérêt.

— M. Kahlenberg a un musée?

— C'est un des plus célèbres collectionneurs du monde.

— Je savais ça, mais j'ignorais qu'il avait un musée. Je croyais...

— Il a un musée, et il se demandait si vous aimeriez le visiter?

— Bien sûr. J'en serais ravie.

— Et vous, monsieur Edwards?

Garry resta impassible, mais comme Gaye, il avait tressailli.

— C'est loin? demanda Gaye en se levant.

De nouveau, Garry surprit, dans les yeux sombres

de Tak, une lueur moqueuse, si fugitive qu'elle lui aurait échappé s'il ne l'avait observé de très près.

— Vous êtes dessus, dit Tak.

— Comment... Il est souterrain?

— Exactement.

— Est-ce que je peux apporter mon appareil, monsieur Tak?

Il secoua la tête.

— Je regrette. Voulez-vous me suivre?

Il entra dans le salon et passa dans le couloir. Derrière lui, Garry et Gaye échangèrent un coup d'œil furtif. Ils montèrent tous trois dans le chariot électrique que Tak conduisit le long du couloir interminable.

— C'est ici que M. Kahlenberg a ses appartements, expliqua-t-il en passant devant une série de portes.

Arrêtant le chariot auprès d'un mur apparemment aveugle, il descendit. Garry, qui l'observait attentivement, le vit placer les doigts sous le rebord d'une des grandes fenêtres. Le mur auquel il faisait face glissa pour découvrir une porte à deux battants. Comme ils s'en approchaient, les panneaux s'écartèrent.

— M. Kahlenberg est infirme, expliqua Tak en se tournant vers Gaye. Toutes les portes de ses appartements sont actionnées par commande électronique. Voici l'ascenseur qui va nous descendre au musée.

Tous trois pénétrèrent dans la cabine tendue de satin gris. Il y avait quatre boutons de couleurs différentes sur le tableau de commande. Garry vit Tak appuyer sur le bouton vert. L'ascenseur se mit à descendre doucement et sans bruit. Pendant la manœuvre, Tak appuya sur le bouton rouge, attendit, puis sur le jaune.

— A quoi servent ces boutons, Monsieur Tak? demanda innocemment Gaye.

— Le bouton vert commande l'ascenseur. Le jaune,

c'est pour l'éclairage du musée et le rouge coupe le signal d'alarme, lui dit-il.

— Merci... vous êtes remarquablement équipé.

Les portes glissèrent et ils pénétrèrent dans la fraîcheur d'une cave voûtée.

— Voudriez-vous m'attendre un instant? fit Tak.

Il s'approcha d'une porte peinte en gris. Il s'y attarda une minute ou deux; son corps formant écran dissimulait ses gestes. Garry lança un nouveau coup d'œil à Gaye, leva les sourcils et détourna son regard lorsque Tak leur refit face.

— Le musée contient beaucoup de trésors inappréciables, dit-il. Nous avons pris toutes précautions contre le vol. Cette porte menant au musée est en acier blindé spécial. Il est impossible de la percer. Les murs de chaque côté ont un mètre cinquante d'épaisseur. La serrure est commandée par un interrupteur à temps que l'on place tous les soirs sur 22 h. Et personne ne peut ouvrir la porte avant le lendemain 10 h. Entrez, je vous prie.

Ils le suivirent dans une vaste salle surmontée d'une coupole et éclairée par des lumières diffuses. De nombreux tableaux étaient suspendus aux murs. Gaye reconnut un Rembrandt, plusieurs Picasso et de nombreux chefs-d'œuvre de la Renaissance qu'elle était certaine d'avoir vus aux Offices de Florence, au musée du Vatican et au Louvre.

— Ce ne sont pas les originaux, Monsieur Tak? demanda-t-elle.

— Bien sûr que si, répondit Tak fronçant les sourcils, comme agacé par une pareille question. Je vous ai dit que M. Kahlenberg possède le plus beau musée privé du monde. La salle suivante vous amusera davantage, je crois.

Il les mena à travers la galerie de tableaux vers une autre grande salle où se dressait un Bouddha de quatre mètres en or étincelant.

— Voici une pièce intéressante, reprit Tak. Elle

provient de Bangkok. Pendant la dernière guerre, les Japonais, sachant qu'elle se trouvait dans la ville, s'étaient mis à sa recherche, mais les bonzes ont été plus malins qu'eux. Ils l'ont transportée dans un temple de moindre importance et l'ont recouverte de ciment. Les Japonais ont bien pénétré dans ce temple, mais ils n'ont pas pu reconnaître la statue qu'ils cherchaient.

— Quoi... c'est de l'or massif? demanda Garry, écarquillant les yeux sur le Bouddha qui brillait de mille feux.

— Oui, c'est de l'or massif.

Il leur fit faire le tour de la salle, en s'arrêtant pour donner des explications sur diverses œuvres d'art. Garry qui n'était pas connaisseur en trésors artistiques, n'en fut pas moins impressionné par ce qu'il voyait.

— Mais voilà sûrement un des panneaux des portes du Paradis de Ghiberti, remarqua Gaye, s'arrêtant devant un panneau magnifiquement ouvragé qui était apposé au mur. Quelle splendide copie!

— La copie est à Florence, Miss Desmond. Ceci est l'original, affirma Tak sur un ton acide. Et cette statue de David par le Bernin est aussi originale. La copie est au Bargello de Florence.

Gaye fut si estomaquée par l'effronterie de la remarque, qu'elle se détourna. Ce fut alors qu'elle aperçut la bague de César Borgia dans un petit coffre de verre placé dans une niche éclairée.

— Et ça, qu'est-ce que c'est? demanda-t-elle s'approchant du coffret pour examiner le bijou.

— La bague de César Borgia, répondit Tak. Elle a été exécutée par un orfèvre inconnu à la demande de Borgia. C'est une bague à poison; s'il faut en croire l'anecdote, l'orfèvre en a été la première victime. Afin d'en éprouver l'efficacité et empêcher l'homme de parler, Borgia lui a donné une poignée de main après s'être passé la bague au doigt. Une

aiguille est dissimulée dans le nœud de diamants; elle a piqué la main de la victime. Ingénieux, ne trouvez-vous pas?

— C'était une époque barbare et cruelle, dit Gaye avec une petite grimace. Est-elle toujours dangereuse?

— Oh non! Miss Desmond. Il faudrait d'abord qu'on la remplisse de poison, et je doute que l'aiguille soit encore assez acérée pour piquer.

Plus loin, il leur montra un magnifique pot à onguent en albâtre qu'il leur dit provenir de la tombe de Toutankamon. Ils passèrent encore une demi-heure dans le musée, puis Tak, consultant sa montre, suggéra qu'ils pourraient prendre l'apéritif avant le dîner. Il les mena vers la sortie et referma la porte. Garry le regarda actionner le cadran, brouiller la combinaison, enfin ils regagnèrent le couloir par l'ascenseur. Tak les reconduisit à leurs appartements et, ayant accepté leurs remerciements, les prévint qu'un serviteur les conduirait à la terrasse principale dans une heure et demie; sur quoi il les quitta.

Il était à présent sept heures et demi et ils passèrent tous deux sur la terrasse.

— J'ai besoin de quelque chose de fort et de bien tassé, déclara Gaye en s'asseyant. Un martini vodka avec de la glace.

— J'ai envie de me taper ça aussi.

Garry se mit en devoir de préparer le cocktail. Il remplit deux grands verres, les posa sur la table et s'assit.

— As-tu repéré les caméras-espions dans les deux salles?

— Non... et toi?

— Oui. Fennel nous a dit qu'il y avait six récepteurs et par conséquent six salles dans le musée. Tak ne nous en a montré que deux. Tu sais, Gaye, tout ça me plaît de moins en moins. Je crains que nous ne soyons tombés dans un traquenard.

Gaye parut surprise.

— Sûrement pas! Il ne nous aurait pas montré tout ça s'il se méfiait de nous.

— C'est justement ce qui m'intrigue. Il doit se rendre compte que nous avons deviné que la plupart de ces objets ont été volés. Alors pourquoi nous les a-t-il montrés? Pourquoi nous a-t-il expliqué la marche de l'ascenseur et nous a-t-il parlé de la serrure à temps? Il doit savoir que nous raconterons notre visite après notre départ d'ici, à moins que...

Il s'interrompit, fronça les sourcils, puis secoua la tête.

— A moins que... quoi?

— A moins qu'il ne nous laisse pas sortir.

Gaye se raidit.

— Il ne peut nous garder éternellement, Garry, ne dis pas de bêtises.

Garry buvait à petites gorgées.

— D'accord, mais ça ne me dit rien qui vaille. Si Fennel et Ken n'étaient pas dans les parages, je m'inquièterais. Je vais leur parler. (Il se leva et passa dans sa chambre.)

Gaye attendit. Egalement intriguée, elle se demandait pourquoi Tak les avait emmenés au musée, mais n'était pas inquiète. Elle se dit que Kahlenberg avait une telle confiance en son système de sécurité qu'il ne craignait pas de laisser visiter son musée à des étrangers.

Garry revint au bout d'une vingtaine de minutes.

— Fennel trouve aussi que c'est suspect. Themba est resté en arrière pour garder l'équipement. Fennel viendra seul; Ken montera la garde. Si Kahlenberg déclenche la bagarre, Ken pourra toujours intervenir pour nous secourir. Quand on aura mis la main sur la bague, on alertera Ken, on se retrouvera tous sur la piste et on décollera.

— Crois-tu que Kahlenberg déclenche la bagarre?

— Je te le dirai quand je l'aurai vu, répondit Garry. Tu veux encore un verre?

A neuf heures, un serviteur zoulou vint les chercher pour les conduire à la terrasse principale.

Assis dans son fauteuil roulant, Kahlenberg les attendait. Il les accueillit aimablement et leur fit signe de s'asseoir près de lui.

— Tak me dit que vous travaillez à « Animal World », Miss Desmond, fit-il quand Gaye l'eut remercié de son accueil. Y êtes-vous depuis longtemps?

— Non... six mois seulement.

— C'est un magazine que je prends régulièrement. Je m'intéresse aux animaux. Pourquoi n'indiquent-ils pas la référence sous vos photos, Miss Desmond?

Garry fut soulagé de constater que Gaye était calme et semblait très à l'aise. Elle eut un rire un peu désabusé.

— Je fais partie du menu fretin, monsieur Kahlenberg. Je me charge du travail courant. J'espérais que vous m'autoriseriez à photographier cette ravissante maison. Ça me donnerait droit à la référence.

Il l'observa.

— Alors j'ai bien peur qu'il vous faille l'attendre encore un peu. La photographie est interdite ici.

Avec un sourire, elle soutint le regard de ses yeux gris.

— Même pour moi? Je promets que je serai très discrète et ne photographierai que la maison et le jardin.

— Je regrette.

Puis changeant de sujet, il lui demanda si elle trouvait son musée intéressant.

— Il est magnifique. Je vous félicite.

Trois Zoulous apparurent silencieusement sur la terrasse et allèrent se poster devant une table superbement dressée. Au même instant, Hindenburg, qui

venait d'achever son dîner, traversa lentement la terrasse en direction de Kahlenberg.

— Quelle belle bête! s'exclama Gaye. Puis-je le caresser?

— Ce serait imprudent, dit Kahlenberg, frottant l'oreille du guépard. Mon favori est d'humeur assez inattendue vis-à-vis des étrangers... même des belles étrangères, Miss Desmond. (Il mit son fauteuil en mouvement et s'approcha de la table.) Bon, dinons, si vous voulez bien.

Quand ils furent assis, Kahlenberg se tourna vers Garry.

— Et vous, Monsieur Edwards, il y a-t-il longtemps que vous êtes pilote de profession?

Garry secoua la tête.

— Ce sont mes débuts, dit-il tranquillement. Miss Desmond est ma première cliente. Naturellement j'ai piloté beaucoup de ventilos aux Etats-Unis, mais j'aime le changement, alors je suis venu m'établir à Durban.

— Je vois.

On servit des melons glacés.

— Vous êtes en quête de gros gibier, Miss Desmond?

— Oui. Nous étions en route pour la Réserve de Wannock quand j'ai aperçu votre merveilleuse maison et j'ai voulu la voir de plus près. J'espère que vous ne me trouvez pas indiscrette.

— Pas du tout. Si je ne voulais pas de vous ici, je vous aurais renvoyés. Non, c'est un plaisir de recevoir des hôtes aussi inattendus.

— Vous êtes évidemment en plein pays perdu... ne vous y sentez-vous pas trop isolé? lui demanda-t-elle.

— Quand on est aussi occupé que je le suis, on n'a pas le temps de se sentir isolé. Je suis surpris d'apprendre que vous êtes photographe, dit Kahlenberg en la regardant dans les yeux. A votre démarche et

votre physique, je vous aurais prise pour un mannequin.

— Je l'ai été, mais je trouve la photographie plus intéressante.

— Moi aussi je m'intéresse à la photo, enfin... en amateur. Je suppose que vous travaillez uniquement en couleur?

Gaye, qui n'avait que de très vagues connaissances en matière de photographie, sentit qu'ils s'aventuraient sur un terrain dangereux.

— Oui, je travaille en couleur.

— Dites-moi, Miss Desmond... commença Kahlenberg au moment où passant à la seconde entrée, on leur servit la truite au bleu.

Gaye manifesta aussitôt sa passion pour ce poisson, espérant ainsi lui faire changer de sujet.

— C'est mon poisson préféré, lui dit-elle.

— Comme c'est heureux, mais je...

Garry qui lui aussi avait vu le feu rouge, tenta de diriger la conversation sur une autre voie.

— Monsieur Kahlenberg, en faisant un tour dans vos merveilleux jardins, je suis tombé sur un Zoulou en grande tenue de guerre... enfin, je crois que c'était la tenue de guerre d'après les films que j'ai vus... un spécimen magnifique.

— Oui. J'emploie plus d'une centaine de ces hommes, dit Kahlenberg. Ça me plaît de les voir en costumes traditionnels. De grands chasseurs de fauves... et d'hommes. Ce sont les gardiens de mon domaine. Personne n'approche de ces lieux sans être repéré et renvoyé. Ils patrouillent dans la jungle en se relayant jour et nuit.

— Mais pas dans les jardins? demanda Garry de l'air le plus indifférent qu'il put tout en enlevant l'arête de sa truite.

Il y eut un si long silence qu'il leva la tête pour rencontrer le regard de Kahlenberg braqué sur lui. Le mépris amusé qu'il lut dans ses yeux incita

Garry à baisser vivement les siens sur sa truite.

— Non, monsieur Edwards, ils ne patrouillent pas dans les jardins pendant la nuit, mais quelques-uns montent la garde le jour quand des étrangers séjournent ici.

— Eh bien, ils sont vraiment impressionnants, dit Garry, en posant son couvert à poisson. Cette truite était excellente.

— Oui.

Kahlenberg avança distraitemment la main et caressa la fourrure d'Hindenburg. Le guépard se mit à ronronner.

— Quel ronronnement merveilleux! s'exclama Gaye. L'avez-vous depuis longtemps?

— Un peu plus de trois ans. Nous sommes inséparables, dit Kahlenberg en regardant Garry. C'est un étonnant chien de garde, mais je suppose qu'il faudrait dire chat de garde. J'en ai eu une excellente preuve voici quelques mois. Un de mes serviteurs est devenu fou et a voulu m'attaquer. Il est entré dans mon bureau un couteau à la main, mais avant qu'il ait pu m'approcher, Hindenburg l'avait littéralement mis en pièces. Le guépard est l'animal le plus rapide du monde. Vous le saviez, monsieur Edwards?

Garry regarda le guépard et secoua la tête.

— Il en est capable, me semble-t-il.

— Il l'est, en effet.

Un des serviteurs présenta le plat de résistance, un poulet rissolé à la casserole, désossé et farci de dés de langouste baignant dans une sauce à la crème colorée par le corail du crustacé.

— Ah! voilà un plat qui sort de l'ordinaire! déclara Kahlenberg. Un des grands chefs parisiens m'en a donné la recette. Je crois que vous l'apprécierez.

Pendant que le domestique découpait le poulet, Kahlenberg bavardait agréablement. Mais Gaye et Garry sentaient bien qu'il avait l'esprit préoccupé et ne leur accordait pas toute son attention.

Le poulet était succulent comme l'avait prédit Kahlenberg, et ses deux invités lui en firent éloge.

Malgré la qualité de la chair, Gaye fut soulagée quand le repas fut terminé. Elle trouvait qu'elle devait se donner bien du mal pour soutenir l'intérêt de Kahlenberg. Elle avait l'habitude de fréquenter des gens difficiles, mais elle estima en son for intérieur qu'il était l'hôte le moins accommodant qu'elle eût jamais rencontré. Kahlenberg était poli, mais distant, et elle savait qu'elle ne retenait son attention qu'à demi. Elle continua pourtant à entretenir la conversation, en évitant les sujets dangereux; elle lui posait des questions sur lui-même, parlait avec lui de New York, de Paris et de Londres, alors que Garry, admirant sa persévérance, gardait pratiquement le silence.

Pendant qu'ils prenaient le café, Tak parut sur la terrasse. Il s'approcha de Kahlenberg.

— Excusez-moi, monsieur, M. Vorster est au téléphone.

— Ah! oui, j'avais oublié. Dites-lui que je le rappellerai dans cinq minutes.

Après s'être incliné, Tak s'éloigna.

— Il faut que vous m'excusiez, Miss Desmond, je regrette de vous laisser à présent. J'ai du travail à faire. Je doute que nous nous revoyions avant votre départ. Je suis désolé pour les photos. J'espère que vous avez apprécié le dîner.

Ils se levèrent et tous deux le remercièrent de son hospitalité. Il les regarda d'un drôle d'air, inclina la tête, puis mis son fauteuil en mouvement et quitta la terrasse suivi par Hindenburg.

Une fois dans son bureau, il y trouva Tak qui l'attendait.

— Merci Tak, ces deux-là commençaient à m'ennuyer. Jolie femme, assurément, mais futile, dit-il en manœuvrant son fauteuil pour s'installer derrière son bureau. Ils sont surveillés?

— Oui, monsieur.

— Bien. Et les trois autres?

— Le guide a été supprimé. Fennel et Jones sont sur le roc branlant; ils observent avec des jumelles. Ils se sont mis en rapport avec Edwards par radio. Leur conversation a été interceptée. Fennel viendra seul, laissant Jones où il est. Edwards croit que nous le soupçonnons et prend des précautions.

— Très sage de sa part. Parfait Tak, vous pouvez regagner votre bungalow. J'ai du travail à faire, mais je compte me coucher à mon heure habituelle. Le reste du personnel peut disposer.

Tak hésita :

— Est-ce prudent, monsieur?

— Les gardiens seront ici, ainsi qu'Hindenburg. Oui, c'est parfait. Il vaut mieux que vous n'ayez rien à voir dans cette petite affaire, dit Kahlenberg en posant sur Tak un regard pensif. Bonne nuit.

— Bonne nuit, monsieur. (Et Tak se retira.)

Kahlenberg entreprit la lecture d'une foule de documents, arrivés par le courrier de l'après-midi.

Un peu après dix heures, on frappa discrètement à la porte.

— Entrez, dit-il, les sourcils froncés.

Kemosa apparut.

— Qu'est-ce que c'est?

— Zwide, un des jardiniers, est mort, maître.

— Mort? Que s'est-il passé? demanda-t-il l'air étonné.

— Je ne sais pas, maître. Il s'est plaint de migraine et de douleurs dans les muscles. Comme il se plaint toujours, personne ne s'est inquiété. Plus tard, il a dit qu'il avait le feu à la gorge. Quelques minutes après, il est tombé et il est mort.

— Extraordinaire. Eh bien, enterre-le, Kemosa. Je crois que sa femme sera contente. Ce n'est pas une perte.

Kemosa observa son maître et s'inclina.

— J'y veillerai, maître. (Il sortit, en refermant doucement la porte derrière lui.)

Kahlenberg s'appuya à son dossier. Un petit sourire qui lui donnait un air diabolique lui éclaira le visage.

Ainsi la bague de Borgia était mortelle.

CHAPITRE VIII

A leur entrée dans leurs appartements, Gaye et Garry trouvèrent toutes les fenêtres et les portes de la terrasse fermées et le climatiseur branché.

Garry alla immédiatement aux portes et tenta de les ouvrir, mais elles étaient solidement verrouillées; la clé en avait été retirée. Lorsqu'il s'attaqua à une des fenêtres, il n'eut pas plus de succès.

— Bouclés pour la nuit, dit-il en se grattant la tête. Comment diable Fennel va-t-il faire pour entrer?

— Je pensais bien que tu étais trop optimiste. Pouvaient-ils croire qu'ils laissent tout ouvert pendant la nuit? dit Gaye, en s'asseyant sur le bras d'une chaise-longue. Qu'est-ce que tu comptes faire?

— Alerter Fennel. L'effraction, c'est sa partie. Peut-être viendra-t-il à bout de cette serrure.

Garry consulta sa montre. Il était 22 h. Il s'assit et se tourna vers Gaye.

— Qu'est-ce que tu penses de Kahlenberg?

Gaye fit la grimace.

— Il ne m'a pas plu. Je crois que je l'ai rasé, et un homme qui me trouve rasante ne peut compter que je l'aie à la bonne, dit-elle en riant. Et toi, qu'est-ce que tu en penses?

— Il est dangereux, fit tranquillement Garry. J'irai même plus loin. J'ai eu l'impression, alors que je

l'observais, qu'il était un peu dérangé. On ne m'ôtera pas de l'idée que nous sommes venus nous fourrer dans un traquenard. Mais puisque nous y sommes, nous serions idiots de ne pas chercher à faucher la bague. Je me demande s'il racontait des bobards en disant que les jardins n'étaient pas surveillés la nuit. Il faut que je prévienne Fennel de faire gaffe.

— Tu crois qu'il est dérangé... Qu'est-ce que tu veux dire?

— Un truc bizarre dans le regard... Je ne dis pas qu'il est fou, mais déséquilibré.

— Tu te fais des idées, j'en suis sûre, Garry. Je n'arrive pas à croire qu'il nous aurait laissés visiter son musée s'il nous soupçonnait sérieusement. Je le crois aigri à cause de son infirmité, et s'il s'est montré distant, c'est probablement pour ça... après tout, il souffre peut-être.

— Tu as peut-être raison. (Garry haussa les épaules.) Mais, à mon avis, tout ça me semble trop facile à mettre en œuvre.

— Tu vas t'occuper de l'ascenseur?

— Bien entendu. S'il ne fonctionne pas, je ne vois pas comment nous pourrions accéder au musée. Je vais patienter une demi-heure, après quoi j'irai voir.

Il se leva, alla à la porte et l'ouvrit. Il parcourut des yeux le couloir désert. Il était éclairé et, tout au bout, il en aperçut l'extrémité qui se terminait par une porte à deux battants.

— Personne dans les parages, dit-il en rentrant dans le salon dont il ferma la porte. Ça pourrait mal tourner. Si jamais Tak ou un domestique s'avise de sortir de l'une de ces pièces au moment où je me trouve dans le couloir, je suis refait. Une mouche ne pourrait s'y cacher.

— Tu pourrais toujours raconter que tu es somnambule.

Garry lui lança un coup d'œil réprobateur.

— Comprends, c'est sérieux. Tu ne sembles pas te

douter que si on nous surprend, nous risquons de nous trouver dans une sale situation.

— Il sera toujours temps de nous en soucier si ça se produit.

Garry se dérida brusquement.

— Tu as sans doute raison. Viens ici, que je t'embrasse.

Elle secoua la tête :

— Pas maintenant... nous travaillons.

Après une légère hésitation, il alluma une cigarette et se laissa tomber dans un fauteuil.

— Si on s'en sort, que comptes-tu faire de cet argent, Gaye? lui demanda-t-il.

— Le mettre de côté. J'épargne tout ce que je gagne et je le place dans une banque suisse à 6 %. Bientôt j'aurai un beau petit revenu et Shalik pourra se chercher une autre esclave.

— Tu ne l'aimes pas?

— Qui l'aimerait? Il est utile, mais rien de plus. Et toi, qu'est-ce que tu vas faire de ta part?

— Suivre des cours d'électronique, répondit Garry sans hésiter. J'ai toujours désiré apprendre mais, jusqu'à présent, l'occasion ne s'en est jamais présentée. Avec l'argent de Shalik, j'étudierai, et puis je me trouverai un emploi qui paie bien. Il y a beaucoup de possibilités dans le domaine de l'électronique.

— Tu m'étonnes... Tu n'as pourtant pas l'air d'un bûcheur. Tu as l'intention de te marier?

— Oui, mais pas avant d'être diplômé. A ce moment-là, oui.

— La fille, tu l'as déjà sous la main?

Il lui sourit.

— Oui, je crois.

— Qui est-ce?

— Tu ne la connais pas... une fille, voilà tout. On s'entend bien.

— J'aurais cru que tu allais dire que c'était moi. Il éclata de rire.

— De toute façon, tu aurais dit non.

— Pourquoi en es-tu si sûr?

— C'est ce que tu aurais dit, non?

Gaye lui sourit.

— Si. Je n'aimerais pas épouser un ingénieur électronicien. Je me marierai avec un homme riche qui voit grand et qui vit largement.

— Je sais. C'est pourquoi je choisis Toni.

— C'est son nom?

Garry hocha la tête.

— Je te souhaite bonne chance, Garry. J'espère que tu seras très heureux avec elle.

— Merci. J'espère aussi que toi aussi tu seras heureuse, mais n'accorde pas trop d'importance à l'argent.

Gaye parut songeuse.

— La vie n'est pas drôle quand on en manque.

— Oui. (Il écrasa sa cigarette et leva les yeux vers le plafond.) Il en faut suffisamment, bien sûr, mais tout ceci... (Il désigna la pièce luxueusement meublée d'un large geste de la main.) Ça n'est pas nécessaire.

— Pour moi, si.

— C'est en quoi nos goûts diffèrent. (Il consulta sa montre.) Je crois que je vais aller jeter un coup d'œil à l'ascenseur.

Gaye se leva.

— Je t'accompagne. Si on tombe sur quelqu'un, on dira que nous avions envie de nous promener dans le jardin, et comme il n'y avait pas moyen de passer par la terrasse, nous avons voulu sortir par la porte principale.

— Un peu mince... mais il faudra bien s'en accommoder. Allons-y.

Une fois dans le long couloir, ils s'arrêtèrent pour prêter l'oreille et, n'entendant rien, gagnèrent rapidement l'ascenseur invisible. Garry s'approcha du rebord de la fenêtre et tâta par-dessous. Ses doigts trouvèrent

un bouton sur lequel il appuya. Le mur s'écarta. Ils échangèrent un regard. Il lui fit signe de rester où elle était et s'approcha des portes de l'ascenseur qui s'ouvrirent avec un soupir étouffé. Il pénétra dans la cabine, appuya d'abord sur le bouton rouge, qui, aux dires de Tak, coupait le signal d'alarme, puis sur le vert. Les portes se fermèrent et la cabine descendit. Lorsqu'elle atteignit le niveau du sous-sol, Garry appuya encore sur le bouton vert et elle remonta. Il referma le mur mobile.

Prenant Gaye par la main, il longea silencieusement le couloir jusqu'à leurs appartements.

— Eh bien il marche, dit-il en fermant la porte. Maintenant le tout est de savoir si Fennel pourra entrer et, bien sûr, s'il parviendra à ouvrir la porte du musée.

Après une attente d'un quart d'heure, Garry s'empara de l'émetteur-récepteur.

Fennel répondit aussitôt.

Garry fit le point et apprit à Fennel que l'ascenseur fonctionnait. Fennel signala qu'il y avait toujours de la lumière aux fenêtres des deux extrémités de la maison.

— La lumière à droite est la mienne, dit Garry. L'autre provient des appartements de Kahlenberg.

— La lumière de l'aile gauche vient de s'éteindre, l'informa Fennel. La seule visible à présent est de votre côté.

— Kahlenberg m'a dit que le parc n'était pas surveillé, Lew, mais je me méfie de lui. Prenez votre temps et ne négligez aucune précaution. Des gardiens zolous pourraient se trouver aux alentours.

— Je ferai gaffe. Je vais partir tout de suite. Il me faudra une bonne demi-heure pour arriver jusqu'à vous. Ken restera ici jusqu'à ce que nous lui fassions signe.

— Compris... terminé. (Garry coupa.) Il se met en

route, reprit-il en se tournant vers Gaye. Toutes les autres lumières sont éteintes.

Il s'approcha des lampes de chevet qu'il alluma, puis il éteignit celles du plafond et alla à la fenêtre pour scruter la nuit. La lune était quasiment cachée par les nuages mais au bout de quelques instants, ses yeux s'accoutumèrent à l'obscurité et il distingua le mobilier de la terrasse et plus loin, les massifs de fleurs.

— On va peut-être décoller pour Mainville d'ici deux heures, dit Gaye. Je vais me changer.

Elle passa dans la chambre à coucher, retira le sari et remit sa chemise et son short. Quand elle revint au salon, elle vit que Garry s'était changé lui aussi. Ils s'assirent sur le canapé, et guettèrent par la fenêtre l'arrivée de Fennel.

Les minutes s'écoulaient lentement. Tous deux avaient les nerfs tendus par l'attente. Après un moment qui leur parut un siècle, Garry posa la main sur le bras de Gaye.

— Le voici.

Il se leva et alla à la fenêtre. Fennel sortit de l'ombre, s'arrêta devant la fenêtre et lui adressa un signe de tête. Il posa son sac à outils à terre et s'approcha de la porte de la terrasse. A l'aide d'une torche de la taille d'un crayon, il examina la serrure. Regardant Garry, il leva le pouce, puis s'empara de sa trousse à outils.

Au bout de quelques minutes, la porte de la terrasse s'ouvrit à deux battants. Fennel pénétra dans le salon. Feignant d'ignorer la présence de Gaye, il se tourna vers Garry :

— Vous vous êtes payé du bon temps, hein? fit-il en parcourant la pièce des yeux. Ken et moi on s'est tapé le sale boulot.

— Pas de veine, répliqua Garry, en souriant. Qu'importe, vous vous en remettrez.

Fennel lui lança un regard mauvais et se détourna.

Voyant de quelle humeur il était, Gaye l'observa, mais resta silencieuse.

— Où est l'ascenseur? s'enquit Fennel. Ça risque de me prendre trois ou quatre heures.

— Il vaut mieux que tu restes ici si ça doit durer aussi longtemps, dit Garry en s'adressant à Gaye.

Elle acquiesça d'un signe de tête.

— Bien.

— Et les caméras-espions? s'enquit Fennel.

— Il y en a trois dans le musée, mais j'ignore l'emplacement du poste récepteur ou si on l'utilise la nuit pour surveiller.

La face de Fennel s'empourpra de rage.

— C'était pourtant votre boulot! gronda-t-il.

Garry alla à la porte, l'ouvrit et fit signe à Fennel.

— Tenez, regardez... il y a environ trente-cinq portes le long de ce couloir. Le poste peut se trouver derrière n'importe laquelle. Impossible de les ouvrir toutes pour savoir. Vous n'avez aperçu aucun Zoulou en traversant les jardins?

— Non. Mais quel rapport?

— S'ils ne surveillent pas le parc, il y a des chances pour qu'ils ne se tiennent pas aux aguets devant le récepteur de TV pendant la nuit.

— S'ils le font, on est foutus.

— Vous l'avez dit. Vous voyez un moyen de le repérer?

Fennel réfléchit, haussa les épaules.

— Il peut se trouver n'importe où... il pourrait être dans une des cabanes éloignées de la maison. C'est un risque à courir.

— On prend le risque, ou on repart sans la bague.

— Vous voulez le prendre? demanda Fennel.

— Bien sûr, si vous le voulez aussi.

— Alors, allons-y.

Ils longèrent silencieusement le couloir, en laissant Gaye. Quelques minutes plus tard, ils descendaient dans la cabine de l'ascenseur. Lorsqu'ils parvinrent

à la cave voûtée, Garry désigna du doigt l'objectif de TV logé dans le plafond.

— Le voilà.

Fennel alla se placer sous l'objectif, l'examina, puis poussa un profond soupir.

— Il ne marche pas.

— Vous êtes sûr?

— Oui.

Garry essuya ses mains moites sur le fond de son short.

— Voilà la porte du musée. Je peux vous aider?

Fennel s'approcha de la porte pour examiner le cadran et la serrure.

— Non... laissez-moi faire. Ça prendra du temps, mais j'y arriverai.

Il ouvrit sa trousse et disposa un choix d'outils sur le sol. Garry s'assit dans un fauteuil de cuir à haut dossier, alluma une cigarette et s'efforça de contenir son impatience.

Fennel travaillait avec précaution, en sifflotant entre ses dents, le dos tourné vers Garry qui, lassé, au bout d'un moment, de le regarder, se leva et se mit à faire les cent pas. Il fumait cigarette sur cigarette et ne cessait de consulter sa montre. Au bout d'une heure, il interrompit son va-et-vient pour demander :

— Comment ça se présente-t-il?

— J'ai neutralisé l'interrupteur à temps, dit Fennel, qui s'assit sur les talons, en s'essuyant le front du bras. On a déjà fait le plus gros. Maintenant, faut que je m'attaque à la serrure.

Garry se rassit et patienta.

Une nouvelle heure s'écoula, puis Fennel émit un petit grognement.

— Ça y est! s'exclama-t-il.

Garry le rejoignit devant la porte.

— Vous y êtes arrivé plus vite que vous l'auriez cru.

— Question de chance. Il m'est déjà arrivé de peiner cinq heures sur une de ces foutues serrures. (Il se leva et attira la porte à lui.) Savez-vous où est la bague?

— Je vais vous y conduire.

Fennel remballa ses outils en hâte et les deux hommes pénétrèrent ensemble dans la galerie de tableaux. Ouvrant la marche, Garry passa dans la seconde salle et se dirigea vers la niche éclairée. Soudain, il s'immobilisa, frappé de stupeur. Le piédestal était bien là, mais le coffret de verre et la bague avaient disparu.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda Fennel.

— Elle n'est plus là! s'écria Garry, se passant la langue sur ses lèvres sèches. C'est là qu'elle était... elle a disparu! Je pensais...

Il s'arrêta net en voyant que Fennel, les traits contractés, avait les yeux braqués sur la large arcade par laquelle ils étaient passés.

Postés sous la voûte, quatre Zoulous gigantesques vêtus de peaux de léopards, un javelot acéré à large lame dans la main, fixaient de leurs sombres yeux cruels, féroces, les deux hommes atterrés.

— Vous allez nous suivre, ordonna l'un d'eux dans son anglais guttural.

— Il a tout du vrai flic, fit Garry en s'avançant vers les Zoulous.

Après une hésitation, Fennel comprit qu'ils n'avaient pas une chance sur mille de tenir tête à ces quatre géants. Jurant entre ses dents, il ramassa son sac à outils et emboîta le pas à Garry.

Alors que les minutes s'écoulaient avec une lenteur éprouvante, Gaye se sentait de plus en plus inquiète et mal à l'aise. Elle faisait les cent pas dans le luxueux salon, en se demandant comment Fennel se tirait d'affaire. Il y avait maintenant près de deux heures

qu'ils étaient partis. Elle se répétait sans cesse que Fennel avait déclaré que son travail lui prendrait peut-être quatre heures. Elle regrettait de ne pas les avoir accompagnés. Cette longue attente lui mettait les nerfs à vif.

Alors, elle entendit un coup léger frappé à la porte. Pensant que c'était Garry, elle traversa en hâte le salon pour aller ouvrir. Devant elle, un Zoulou la dominait de toute sa taille. Les lampes du plafond jouaient sur sa peau noire et faisaient étinceler la lame de sa sagaie.

Elle étouffa un cri et recula précipitamment, portant la main devant sa bouche. Le Zoulou lui lança un regard de ses yeux brillants comme des pierres humides.

— Vous allez me suivre, gronda-t-il en s'écartant d'un pas.

— Qu'est-ce que vous voulez? demanda Gaye d'une voix altérée par l'effroi.

— Le maître vous demande... Venez!

Elle hésita. Garry avait donc vu juste, au bout du compte, se dit-elle, ils étaient venus se fourrer dans un traquenard. A présent, elle se remettait de son émotion. Il n'y avait rien d'autre à faire qu'à obéir, et la tête haute, elle sortit dans le couloir.

Le Zoulou désigna de sa sagaie la porte à deux battants, tout au fond du couloir. Elle savait qu'il était inutile de tenter de s'échapper, aussi s'engagea-t-elle dans le long corridor, suivie par le Zoulou.

Lorsqu'elle l'atteignit enfin, les battants tournèrent automatiquement sur leurs gonds. Sans un regard pour le Zoulou, elle entra dans le cabinet de travail de Kahlenberg, le cœur battant à grands coups et la gorge sèche.

A l'extrémité de la vaste pièce, Kahlenberg était assis à son bureau, une cigarette entre les doigts, Hindenburg à son côté.

— Ah! Miss Desmond, dit-il, en levant les yeux. Venez près de moi, je vous prie. Je suis en train de regarder quelque chose de très intéressant.

Alors qu'elle contournait le bureau, elle vit que le petit téléviseur était allumé. Kahlenberg lui indiqua un siège, à l'écart d'Hindenburg qui ne l'avait pas quittée des yeux depuis qu'elle était entrée dans la pièce.

— Asseyez-vous et regardez.

Elle s'assit, croisant les mains sur ses genoux, et regarda l'écran éclairé. Le cœur lui manqua quand elle vit Fennel agenouillé devant la porte menant au musée.

— Il est en train de forcer ma belle serrure, ma parole, fit Kahlenberg. Les fabricants m'avaient pourtant assuré que personne n'en serait capable.

Fennel se rassit soudain sur ses talons.

— Ça y est! s'exclama-t-il.

Sa voix, légèrement étouffée, leur parvint distinctement à travers le haut-parleur.

A ce moment, Garry apparut sur l'écran.

— Votre ami est doué, dit Kahlenberg, les yeux brillant de colère malgré la douceur de son ton. Je ne croyais pas qu'il y arriverait mais, comme vous voyez, c'est fait.

Gaye garda le silence.

— Habituellement, nous immobilisons l'ascenseur, poursuivit Kahlenberg, en s'appuyant à son dossier, les yeux toujours fixés sur l'écran. Mais ça m'intéressait de voir si cet expert réussirait son effraction. Il faudra que j'aie un entretien sérieux avec les fabricants. Ça ne va plus du tout.

Ils virent Fennel et Garry pénétrer dans le musée. Kahlenberg, avançant la main, appuya sur un bouton de l'appareil pour changer d'angle de prise de vue.

— Comme je ne voulais pas alarmer vos amis, je n'ai pas allumé ce poste avant qu'ils aient la certitude qu'il ne fonctionnait pas, reprit Kahlenberg. A

présent je crains bien qu'ils n'aillent au-devant d'une déception et d'une grosse surprise.

L'image montra les deux hommes les yeux fixés sur le piédestal dressé au milieu de la niche éclairée.

Gaye entendit Fennel qui disait « Qu'est-ce qu'il y a? »

Inclinant le buste, Kahlenberg éteignit l'appareil.

— Ils seront ici dans quelques minutes, Miss Desmond. (S'emparant d'une boîte à cigarettes en or, il la lui présenta :) Une cigarette?

— Merci.

Gaye en prit une et la présenta à la flamme du briquet.

— A propos, comment va M. Shalik?

S'il avait cru la surprendre, il en fut pour ses frais. Elle conserva un visage impassible en répondant :

— La dernière fois que je l'ai vu, il allait très bien.

— Il continue à échafauder ses minables petites filouteries?

— Je n'en sais absolument rien. Il semble toujours très occupé, mais je n'ai aucune idée de ce qu'il fait au juste.

— Il est temps qu'on y mette un terme. (L'éclair qu'elle surprit dans les yeux de Kahlenberg lui rappela que Garry le croyait déséquilibré.) Il commence à être embêtant.

— Vous croyez? Personnellement, je ne le crois pas plus embêtant que d'autres, dit froidement Gaye. Après tout, Monsieur Kahlenberg, vous êtes bien de la même trempe.

Kahlenberg plissa légèrement les paupières.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça, Miss Desmond?

— M. Tak m'assure que toutes les pièces de votre musée sont authentiques. Je m'imagine mal les édiles de Florence vous vendant le panneau de Ghiberti ou le David du Bernin. Je sais que vous avez volé la bague de Borgia. Vous êtes certainement aussi embê-

tant pour les conservateurs de musées que M. Shalik l'est pour vous.

Kahlenberg sourit.

— Oui, j'avoue que tout ce qui se trouve dans mon musée a été volé. J'apprécie les belles choses. J'ai besoin de beauté. Comme je suis trop occupé pour visiter l'Europe, je préfère avoir la beauté chez moi où je peux la contempler quand je m'y sens disposé. Mais Shalik ne compte que pour l'argent, pas pour la beauté. Il vit pour l'argent comme je vis pour la beauté. J'ai l'intention de mettre fin à ses agissements.

— Il a sans doute besoin d'argent, dit Gaye. Vous en avez plus qu'il ne vous en faut. Vous seriez peut-être comme M. Shalik si vous n'aviez pas d'argent.

Kahlenberg écrasa sa cigarette. Gaye sentait qu'il ne conservait son sang-froid qu'au prix d'un effort.

— Vous êtes une femme pleine de fougue, Miss Desmond. Je suis sûr que M. Shalik serait flatté de vous entendre prendre sa défense.

— Je ne le défends pas. Je dis tout bonnement que je ne vois pas de différence entre vous et lui, déclara tranquillement Gaye.

A ce moment, la porte à deux battants s'ouvrit à toute volée, livrant passage à Garry et Fennel.

Les quatre Zoulous restèrent sur le seuil, les yeux tournés vers Kahlenberg qui les renvoya d'un signe de la main. Ils reculèrent et la porte se referma.

— Avancez, messieurs, et asseyez-vous, dit Kahlenberg en leur indiquant des sièges face à son bureau. Comme vous voyez, Miss Desmond me tient déjà compagnie.

Garry se dirigea vers un fauteuil et s'y laissa tomber, mais Fennel resta debout, foudroyant Kahlenberg du regard.

— Asseyez-vous, je vous prie, Monsieur Fennel, dit Kahlenberg d'un ton paisible. Permettez-moi de vous féliciter. Je croyais qu'il était impossible d'ouvrir la

porte de mon musée, et pourtant vous y êtes parvenu. C'est un exploit.

— Pour la pommade, pas la peine de vous fatiguer! gronda Fennel. On est venus pour la bague et on ne l'a pas, alors on va foutre le camp d'ici et ce n'est pas vous qui nous en empêcherez!

— Vous partirez, sans aucun doute, dit Kahlenberg, mais nous avons d'abord une question à discuter.

— Je ne discute pas avec vous! glapit Fennel, livide de rage et de déception. Venez... lança-t-il à Gaye et Garry, il n'osera pas nous arrêter.

Il se dirigea vers la porte, saisit la poignée. Mais la porte était fermée à clé. Il pivota sur ses talons pour lancer un regard incendiaire à Kahlenberg.

— Ouvrez cette porte ou je vous brise le cou!

Kahlenberg arqua les sourcils.

— Ça pourrait vous coûter cher, Monsieur Fennel, dit-il.

Il fit doucement claquer sa langue contre ses dents. Immédiatement Hindenburg se dressa sur ses pattes et s'avança lentement, les yeux sur Fennel, babines retroussées, en émettant un grondement féroce qui fit reculer Fennel.

— Je vous assure que mon favori vous mettra en pièces si je lui adresse encore un signe, poursuivit Kahlenberg. Asseyez-vous!

A la vue du guépard, Fennel prit rapidement place à côté de Garry.

— Merci, dit Kahlenberg avant de poursuivre. Je ne veux pas que l'effort que vous avez fourni tous trois ait été fait en pure perte. Ainsi que Miss Desmond me l'a judicieusement fait remarquer, la bague n'est pas mon bien. Puisque vous avez tous fait preuve d'une telle initiative en poussant aussi loin les choses, j'ai décidé de vous donner la bague à certaines conditions.

Il ouvrit le tiroir de son bureau et en retira le

coffret de verre contenant le bijou pour l'exposer à la vue de tous trois.

Fennel regarda la bague, puis reporta les yeux sur Garry.

— C'est bien ça?

Quand Garry eut acquiescé de la tête, Fennel se tourna vers Kahlenberg :

— Que voulez-vous dire... des conditions?

Kahlenberg s'adressa à Gaye.

— Miss Desmond, malgré tout le luxe qui m'en-toure, malgré mes nombreuses occupations, il m'arrive parfois de ne plus pouvoir me supporter. Comme vous voyez, je suis infirme, enchaîné à ce fauteuil. Une de mes ambitions de jeunesse, était d'être chasseur. Rien n'aurait pu me procurer plus de satisfaction que de partir en safari. Mais à cause de mon infirmité, c'était impossible et j'avoue en avoir conservé un certain sentiment de frustration. Pour un homme de mon pouvoir et de ma fortune, toute forme de frustration est intolérable.

— Qu'est-ce que vous racontez? l'interrompt impatientement Fennel. Quelles sont ces conditions dont vous parliez?

Kahlenberg feignit de ne pas l'avoir entendu.

— Voici la bague de Borgia, dit-il en s'emparant du coffret de verre qu'il tendit à Gaye. Je crois savoir que chacun de vous touchera neuf mille dollars à la remise de la bague à Shalik. Voyez-vous, poursuivit-il avec un triste sourire, je dispose d'un excellent réseau d'espionnage. Neuf mille dollars, c'est une somme importante qui doit évidemment vous servir de stimulant pour rapporter la bague à Shalik.

— Quoi... vous nous donnez la bague? demanda Fennel.

— Miss Desmond la détient déjà. A présent je vous offre un nouveau stimulant — beaucoup plus puissant — pour rapporter la bague à Shalik. Mais, il

vous faudra encore faire sortir la bague de mon domaine.

— C'est donc ça, dit Fennel, en plissant les yeux. Vos sauvages vont nous arrêter... c'est ça?

— Oui, s'ils le peuvent. Je vais organiser une chasse. Vous trois, ainsi que M. Jones qui vous attend, serez le gibier, et mes Zoulous seront les chasseurs. Il faut comme moi que vous considériez ça comme un jeu passionnant. Vous aurez une chance équitable d'échapper aux chasseurs parce que je vais vous accorder une avance de trois heures. Vous partirez à quatre heures, quand il fera assez clair pour vous permettre d'aller bon train; vous en aurez besoin. A sept heures, mes Zoulous se mettront à votre poursuite. Pour vous, ce sera une question de célérité et d'ingéniosité si vous voulez échapper à leurs recherches.

— Vous parlez sérieusement? lui demanda Garry.

— Tout ce qu'il y a de plus sérieusement, comme vous le découvrirez si vous avez le malheur de vous faire capturer.

— Supposez que nous le soyons, que se passera-t-il? Kahlenberg inclina la tête.

— Une question sensée, Monsieur Edwards. Si vous êtes pris, vous mourrez de façon atroce. Mes hommes sont extrêmement primitifs. Du temps de Shaka, ce fameux chef Zoulou, quand il capturait des ennemis, il les faisait empaler. Cela se pratique en enfonçant une dague aiguisée dans le gros intestin de la victime et en la laissant mourir dans d'affreuses souffrances.

Les traits de Garry se durcirent :

— Et c'est le sort que nous feraiend subir vos sauvages s'ils nous attrapaient?

— Exactement.

Il y eut un long silence, enfin rompu par Garry.

— Ainsi vous organisez cette chasse pour assouvir vos penchants sadiques. C'est bien ça?

Le visage de Kahlenberg s'altéra. L'homme courtois qui s'exprimait avec modération se mua soudain en un fou cruel.

— Je vais vous apprendre à violer mon domaine. (Il inclina le buste et fusilla Garry du regard.) Vous avez osé vous amener ici pour me raconter votre boniment, maintenant vous allez payer ça!

Il se domina et se rappuya à son dossier, la bouche tordue; il resta immobile jusqu'à ce que sa rage se fût apaisée.

— Il faut que je me débarrasse de vous tous puisque vous avez vu mon musée. Il est indispensable de ne pas vous laisser échapper et de vous empêcher de parler.

— Alors, objecta Garry, légèrement effrayé de constater qu'il avait raison de croire que Kahlenberg était un déséquilibré, pourquoi nous donner la bague? Pourquoi ne pas appeler vos hommes pour nous tuer tout de suite?

— La chasse m'amusera. Vous avez la bague parce que si vraiment vous arriviez à vous échapper, vous auriez mérité de la garder... mais je vous préviens, il est peu probable que vous y parveniez.

— Et si nous vous donnions notre parole de ne pas parler et que nous vous laissions la bague? demanda Garry. Nous autoriseriez-vous à fuir en hélicoptère?

— Non, et au cas où vous espéreriez faire usage de votre appareil, sachez qu'il est sous bonne garde. Dix de mes Zoulous l'encadrent et demain à la première heure, un de mes pilotes le ramènera à la société qui vous l'a loué.

Comme il appuyait sur un bouton encadré dans son bureau, un panneau s'écarta dans le mur d'en face pour laisser apparaître une carte en relief du domaine et de la maison.

— Je vais vous accorder une chance équitable; je serais déçu si la chasse devait se terminer au bout de quelques heures. J'aimerais qu'elle dure plusieurs

jours. Alors regardez la carte et étudiez-la. Vous verrez que le passage vers l'est est bloqué par une chaîne de montagnes. A moins que vous soyez tous alpinistes chevronnés, je ne vous conseillerais pas de prendre cette direction. Je vous signale que mes Zoulous escaladent sans difficultés les flancs de ces dangereux sommets; ils auraient vite fait de vous rattraper. Je ne recommanderais pas non plus la sortie du sud. Comme vous pouvez le voir d'après la carte, il y a là une rivière, mais ce que la carte ne signale pas, c'est que les abords de cette rivière sont marécageux et infestés de crocodiles et de serpents parmi les plus redoutables du Natal. Le passage vers le nord est en ligne droite. C'est par là que vous êtes venus. Toutefois, vingt de mes Zoulous gardent continuellement cette voie d'accès. Vous ne les avez pas vus en arrivant, Monsieur Fennel, mais eux vous ont vus, vous et M. Jones; ils m'ont continuellement tenu au courant de votre avance. C'est pourquoi je vous conseillerais de ne pas passer par là, car s'ils vous ont laissé entrer sur mes instructions, vous pouvez être sûrs qu'ils ne vous laisseront pas partir. Il ne vous reste plus que l'ouest. Vous n'y trouverez pas d'eau, mais il y a une bonne piste à travers la jungle qui aboutit à la route principale de Mainville. Ça fait environ cent vingt kilomètres, il vous faudra hâter le pas. Un Zoulou peut facilement soutenir l'allure d'un cheval rapide, mais vous disposez d'une avance de trois heures. (Kahlenberg consulta sa montre.) Il est plus que l'heure d'aller se coucher. Retournez aux appartements des invités, je vous prie, et prenez un peu de repos. A quatre heures, vous serez libérés. Encore une fois, je vous conseille d'avancer aussi vite que possible.

Il appuya sur un bouton de son bureau et la porte s'ouvrit. Les quatre Zoulous en faction entrèrent.

— Suivez ces hommes, je vous prie, reprit Kahlenberg. Il y a un vieux dicton africain dont vous ferez

tous bien de vous souvenir : le vautour est un oiseau patient. Personnellement, je préférerais un vautour à un de mes Zoulous. Bonne nuit.

— C'est un cas pathologique, dit Garry, lorsqu'ils furent de retour dans l'aile réservée aux invités. J'en ai eu l'impression dès que je l'ai vu. Croyez-vous qu'il bluffe à propos des Zoulous?

— Non, dit Gaye, en réprimant un frisson. C'est un sadique. Son expression quand il laisse tomber le masque! Partons séance tenante, Garry. Ils croient la porte de la terrasse fermée. Nous pourrions gagner sept heures si nous nous mettons tout de suite en route.

Garry alla à la porte de la terrasse et l'ouvrit. Il s'immobilisa, puis recula et referma la porte.

— Ils sont déjà dehors... en faction.

Gaye le rejoignit et risqua un coup d'œil à travers la vitre de la porte-fenêtre. Elle distingua des Zoulous accroupis en demi-cercle qui lui faisaient face. Leurs javelots scintillaient au clair de lune, leurs plumes d'autruche frémissaient à la brise légère. Avec un sentiment d'effroi elle s'écarta et s'assit.

— Qu'est-ce que nous allons faire, Garry?

— Tu es douée pour l'escalade? lui demanda Garry, qui vint s'asseoir à ses côtés.

— Je ne crois pas... je ne m'y suis jamais risquée.

— Pour la montagne, pas question, intervint Fennel, s'essuyant le visage du revers du bras. J'ai le vertige.

— Il faudra consulter Ken. On prendra par le nord pour rejoindre Themba. Sans lui nous n'en sortirons jamais.

— Très juste, approuva Fennel. Ken assure que le gars a une boussole dans la tête. Il nous sortira de là.

— Buons un coup. (Garry se leva et alla au bar.) Qu'est-ce que tu veux prendre, Gaye?

— Rien à cette heure-ci.

— Lew?

— Du scotch.

— Ken a emporté le Springfield avec lui? s'enquit Garry tout en servant.

— Non. Nous l'avons laissé à Themba.

— On pourrait en avoir besoin.

— Oui. Nous prendrons Ken au passage avant de continuer tout droit là où nous avons laissé Themba. Il a la carabine, une réserve d'eau et presque tous les vivres. S'il faut qu'on se tape tout ce chemin à pied, ça pourrait nous prendre deux ou trois jours.

Garry vit Gaye en train d'examiner la bague à travers le verre du coffret. Il s'approcha d'elle et y jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de la jeune femme.

— Sors-la et mets-la à ton doigt, dit-il. Inutile de s'encombrer de cette boîte qui peut se casser. La bague ne risque rien si tu la portes à ton doigt.

— S'il faut que quelqu'un la mette, ce sera moi, déclara Fennel en posant son verre.

— C'est elle qui la mettra, répliqua tranquillement Garry. J'ai confiance en elle, mais je ne peux pas en dire autant de vous.

Fennel lui lança un œil noir, mais le regard de Garry le fit hésiter. Il s'assit finalement de mauvaise grâce, prit son verre qu'il vida.

Parfait, espèce de salopard, se dit-il. Je te réglerai ton compte en même temps que celui de la fille.

Gaye retira la bague du coffret.

— Les diamants sont ravissants, mais la bague n'est pas très belle, n'est-ce pas? (Elle la passa au troisième doigt de la main droite, mais elle était beaucoup trop large.) Bien sûr, j'oubliais... c'est une bague d'homme. (Elle se la glissa au pouce.) Bon. C'est un peu bizarre, mais elle tiendra.

Garry consulta sa montre. Il était deux heures.

— Va t'étendre, Gaye. Moi, je vais dans ma chambre. Il faut récupérer, on en aura besoin. Nous ne savons pas quand nous pourrions nous reposer.

Il la regarda entrer dans sa chambre, puis passa dans la sienne sans s'inquiéter de Fennel.

Fennel s'allongea sur le canapé. Il savait qu'il ne dormirait pas. Tout son désir, sa déception lui revinrent à l'esprit quand il songea à Gaye.

Même s'il lui fallait la suivre jusqu'en Angleterre, se dit-il, il se vengerait d'elle. Il avait espéré trouver l'occasion de lui régler son compte sur le chemin du retour vers Mainville, mais ils allaient devoir marcher sans désespérer s'ils voulaient semer les Zoulous. Fennel s'agita fébrilement. La pensée d'être pourchassé par une bande d'indigènes lui desséchait la gorge.

Un peu avant quatre heures, Gaye fut réveillée par un roulement de tambour. Elle se dressa, balança les jambes pour sortir de son lit et tendit l'oreille.

Elle percevait le battement rythmé du tambour tout proche, pareil à un pouls. D'un geste vif, elle consulta sa montre : c'était l'heure à deux minutes près. Elle ramassa vivement son sac à dos et passa dans le salon.

Garry et Fennel se trouvaient auprès de la porte de la terrasse.

Un Zoulou gigantesque traversa la terrasse et leur adressa un signe. C'était un magnifique spécimen d'homme paré de peau de léopard et de plumes d'autruche.

— Allons-y, dit Garry, ouvrant la porte-fenêtre.

Le tambour battait très fort à présent. Une rangée d'une trentaine de Zoulous formaient un mur de corps noirs et luisants, recouverts de peaux de léopard. Les coiffures de plumes d'autruche s'agitaient sur leurs têtes alors qu'ils marquaient le pas au rythme du tambour. Armés de longs boucliers étroits en cuir de buffle, ils tenaient six javelots dans la

main gauche; ils se courbaient, se redressaient, tout en frappant le sol du pied. C'était un spectacle terrifiant.

D'un geste féroce, un Zoulou, détaché du groupe, les désigna tous trois de sa sagaie, qu'il retourna ensuite vers la jungle lointaine.

Les deux hommes jetèrent leurs sacs sur l'épaule et, encadrant Gaye, sortirent sur la terrasse.

A leur vue, les hommes trépignants poussèrent un long et terrible rugissement qui fit battre le cœur de Gaye à coups précipités. Le tambour résonna plus fort.

Ils traversèrent rapidement la pelouse, en regardant devant eux, sans un coup d'œil aux Zoulous. Ils poursuivirent leur chemin, et en quelques minutes ils étaient dans la jungle.

Fennel tendit l'index :

— Vous voyez ce roc là-haut? C'est là qu'il est... Ken! brailla-t-il en mettant la main en porte-voix autour de sa bouche, descendez, en vitesse!

Puis il prit sa torche, l'alluma et se mit à la balancer. Sur le rocher, une lumière répondit au signal et ils entendirent crier Ken :

— J'arrive. Gardez votre torche allumée.

Cinq minutes après, il les rejoignait.

— Vous l'avez? Je croyais que vous iriez à la piste d'envol.

— Oui, on l'a! dit Fennel. Il faut que nous rejoignons Themba au plus vite. On ne peut pas prendre l'hélico. Venez, je vous expliquerai en chemin.

Ken le scruta du regard.

— Des ennuis?

— Plutôt... amenez-vous!

Ken se mit en route avec Fennel; il parlait tout en marchant à son côté. Garry et Gaye restèrent ensemble.

Lorsque Ken eut compris la situation, il pressa le pas :

— Vous croyez vraiment qu'ils vont nous poursuivre?

— Sûr et certain. Je me sentirai plus tranquille quand j'aurai la carabine, dit Fennel. S'ils nous rattrapent, nous pouvons leur tendre une embuscade, mais sans la carabine nous sommes dans un fichu pétrin.

Alors qu'ils se hâtaient le long de la piste, Garry réfléchissait au meilleur moyen d'échapper aux Zoulous. S'ils prenaient la sortie de l'ouest, relativement praticable, selon Kahlenberg, cela finirait par une course entre eux et les Zoulous qui pouvaient soutenir l'allure d'un cheval au galop. Le passage par l'est était à éliminer, car aucun n'avait la moindre expérience de l'escalade alors qu'à en croire Kahlenberg, les Zoulous y étaient passés maîtres. La sortie du nord était trop dangereuse. Garry ne doutait pas que Kahlenberg avait dit la vérité en affirmant qu'il y avait déjà posté des hommes. Restait le passage vers le sud... des marécages et des crocodiles, mais peut-être la dernière solution à laquelle songeraient les Zoulous.

En une quarantaine de minutes, ils atteignirent la clairière où ils avaient laissé Themba. Vingt minutes de moins qu'il n'avait fallu à Ken et Fennel pour atteindre le roc branlant. Ils étaient tous un peu essoufflés et nerveux.

— C'est cet arbre là-bas, dit Ken en tendant l'index.

— Vous croyez? Il n'y est pas, dit Fennel qui scrutait la clairière à travers la pénombre de l'aube naissante.

— Themba! cria Ken. Themba!

Le silence qui les accueillit leur fit passer un frisson dans le dos. Ken se mit à courir. Les autres le suivirent.

Arrivé à l'arbre, Ken s'immobilisa. Il était sûr que c'était celui où ils avaient laissé Themba. Il reconnut même le buisson épineux qu'il avait remarqué au moment de partir avec Fennel; il y avait égale-

ment un tas de bois à brûler non loin de l'arbre sous lequel ils avaient laissé leur bidon d'eau, le sac de provisions et le Springfield. Tout avait disparu.

— Le fumier, il s'est taillé avec nos affaires! gronda Fennel.

— Il ne ferait jamais une chose pareille. Il lui est arrivé quelque chose.

Ce fut Garry qui repéra la tombe à distance sur sa droite.

— Qu'est-ce que c'est?

Voyant le monticule de terre fraîchement retournée, ils s'en approchèrent en groupe.

Afin qu'il n'y eût pas d'erreur sur l'identité de celui qui y était enterré, le chapeau de brousse de Themba avait été placé sur le tertre.

Ken fut le premier à comprendre ce qui s'était passé.

— Ils l'ont tué et ont emporté les vivres, l'eau et la carabine, dit-il d'une voix altérée.

Pendant un long moment tous restèrent immobiles, les yeux fixés sur la tombe.

— Eh bien, fit Garry en se ressaisissant, nous savons maintenant à quoi nous attendre. Il faut continuer. Ecoutez, Ken, Fennel vous a parlé de quatre sorties. J'opte pour le sud. Ils s'attendent à ce que nous nous dirigions vers l'ouest. Avec de la chance, en poussant au sud à travers les marécages, ils n'arriveront peut-être pas à nous dépister. Qu'en pensez-vous?

— Tout cela dépend de la nature du terrain. Les marécages sont parfois pires que l'enfer, et c'est une région où les crocodiles pullulent.

— Je crois pourtant que c'est ce qui nous offre le plus de garantie. Vous avez une boussole?

Ken tira une petite boussole de sa poche.

— Je suis navigateur breveté, poursuivit Garry. Voulez-vous que j'indique le chemin ou préférez-vous vous en charger?

— Faites-le. Je m'étais toujours fié à Themba.

— Alors nous irons vers le sud. (Garry chercha à caler la boussole et trouva un appui.) Allons-y.

Il s'engagea sur une piste avec Gaye sur ses talons. Fennel et Ken suivaient derrière.

Personne ne disait mot. Bouleversés par la mort de Themba, ils avaient vivement ressenti le danger qui les menaçait.

Ils avançaient à vive allure. Quatre heures cinquante. Dans un peu plus de deux heures, les Zoulous se mettraient à leur poursuite.

Ils marchaient depuis dix minutes lorsque Garry s'arrêta pour consulter la boussole.

— Cette piste dévie légèrement vers l'ouest, dit-il au moment où les autres le rejoignaient. Il va falloir la quitter pour couper à travers la jungle.

Ils observèrent les hautes herbes enchevêtrées, les arbrisseaux épineux et les arbres.

— Ça va drôlement nous ralentir, se plaignit Fennel.

— On n'y peut rien. Il faut piquer au sud, et le sud, c'est dans cette direction.

— Sans vouloir vous effrayer, intervint tranquillement Ken, je vous préviens que c'est une terre à serpents. Ouvrez l'œil.

Gaye s'accrocha au bras de Garry.

— Ne crains rien, lui dit-il, se forçant à sourire. Je veille sur toi. Allons-y.

Ils s'engagèrent péniblement à travers l'herbe épaisse, emmée, en zigzaguant entre les arbres, où des singes jacassaient.

Garry ne cessait de consulter la boussole. Pendant que Kahlenberg parlait, cette nuit, il avait étudié la carte murale. Il avait compris que la rivière pouvait leur apporter le salut, car il s'était souvenu de l'avoir aperçue au loin, en survolant le domaine, ainsi qu'une petite localité au sud. La rivière était maintenant

pour eux d'une importance vitale puisqu'ils n'avaient pas de réserve d'eau.

Mais il se rendait également compte que leur allure s'était ralentie depuis qu'ils avaient pénétré dans la jungle; les Zoulous auraient sans doute bien moins de mal à traverser un terrain de cette nature.

Après trois kilomètres environ, ils débouchèrent sur une autre piste qui menait vers le sud.

— Comment vous en tirez-vous? demanda Garry, qui, pressant le pas, saisit la main de Gaye pour l'entraîner à sa suite.

— Bien, mais j'aimerais savoir quelle distance il nous reste à parcourir.

— Je crois que ce n'est pas très loin. Une vingtaine de kilomètres avant d'avoir quitté le domaine. J'ai étudié la carte murale. Cette sortie est la plus rapide pour en atteindre les limites.

Marchant lourdement à leur suite, Fennel croulait sous le poids de son sac à outils.

— Donnez. Je vais le porter un moment, lui dit Ken, voyant que Fennel se fatiguait.

Fennel fit halte et regarda le sac avec irritation.

— Non, pas question! J'en ai assez de cette saloperie. On n'arrivera jamais nulle part si on est obligés de se le coltiner. Bon, il m'a coûté de l'argent, mais si on se tire de là, je pourrai m'en acheter un nouveau, et si on se fait poïsser, je n'en aurai plus besoin. Alors, j'en ai rien à foutre!

Il souleva le sac à outils qu'il lança au loin dans la jungle.

— Je l'aurais porté, dit Ken.

— Je sais, merci. Je suis content d'en être débarrassé.

Ils allongèrent le pas et rattrapèrent bientôt les deux autres. Puis la piste alla brusquement se perdre dans une grande flaque de vase.

— C'est ici que commencent les marécages, annonça

Ken. Après les pluies que nous avons eues, ça va être coton.

Ils quittèrent la piste pour gagner la jungle. Le sol s'enfonçait à chacun de leurs pas, mais ils poursuivirent leur route. Plus loin, le terrain se mit à gicler sous leur poids, la marche devint plus pénible.

A présent le soleil était levé et ils baignaient dans une chaleur humide. Garry ne cessait de consulter la boussole. Quand le sol était par trop détrempé, il leur fallait trouver un passage pour le contourner et refaire ensuite le point à l'aide de la boussole. L'odeur d'humus pourrissant, la chaleur moite augmentait régulièrement à mesure que le soleil montait au-dessus des arbres, le terrain tourbeux, glissant, tout cela ralentissait la marche et la rendait pénible.

Ils avançaient toujours, les yeux rivés au sol pour éviter les serpents.

— Ils sont en route, annonça soudain Ken.

Garry regarda sa montre. Il était sept heures exactement. Ils pressèrent tous le pas, pris d'une légère panique, mais ils ne maintinrent pas longtemps l'allure : la marche était trop éreintante.

— Je sens l'odeur de l'eau, dit tout à coup Ken. La rivière n'est pas loin.

Dix minutes après, ils quittaient l'ombre de la forêt pour aboutir sur une large berge glissante dévalant vers un cours d'eau brunâtre qui n'avait pas plus de vingt mètres de large.

— Voilà notre direction si nous pouvons traverser, dit Garry. Vous croyez que c'est profond?

— Possible, dit Ken qui le rejoignit pour examiner le cours d'eau. Ce ne sera rien à traverser... à part la corvée d'avoir à se tremper dans cette eau infecte. Je vais m'en assurer.

Il retira ses bottes et sa chemise, pataugea dans la vase puis, saisissant une branche d'arbre, se plongea dans l'eau stagnante, et tâta le fond du pied.

— C'est profond. On va être obligés de nager.

Il se laissa aller et, d'une vigoureuse brasse indienne, s'élança dans le courant en direction de l'autre rive.

Ce fut si subit qu'aucun des trois autres, qui le regardaient, n'en crut ses yeux. Avec une ruée soudaine dans les herbes touffues de la rive opposée, une forme qui ressemblait à un tronc d'arbre vert et brun se projeta dans l'eau auprès de Ken. Un sinistre museau squameux apparut l'espace d'un éclair. Ken hurla et leva les bras.

Puis, le crocodile et lui disparurent sous l'eau qui se mit à bouillonner et forma rapidement un tourbillon d'écume brune et nauséabonde, teintée de rouge.

CHAPITRE IX

A midi la pluie se mit à tomber. Pendant deux heures, des nuages noirs, gonflés d'eau s'étaient lentement amassés, assombrissant le ciel et masquant le soleil brûlant. La chaleur, près de la rivière paisible, s'était faite de plus en plus accablante. Puis, brusquement la pluie arriva, comme si le ciel s'était ouvert, déversant un déluge d'eau tiède qui les trempa tous trois jusqu'aux os en quelques secondes. L'averse fut si violente qu'ils furent aveuglés par l'eau qui les frappait de plein fouet et enveloppés d'épaisses buées.

Garry, prenant Gaye par la main, courut dans la jungle et se réfugia sous le couvert d'un énorme baobab dont l'épais feuillage leur offrit un abri ruisse-lant.

Fennel les rejoignit, en râlant. Ils s'accroupirent, dos appuyé à l'arbre, et contemplèrent en silence la rivière à présent déchaînée.

Personne n'avait parlé depuis deux heures. Le choc causé par l'horrible fin de Ken les avait réduits à un silence apathique. S'ils ne le connaissaient pas de longue date, ils avaient néanmoins tous éprouvé pour lui de la sympathie. Ce qui les bouleversait par-dessus tout, c'était la rapidité et les circonstances de sa mort.

Gaye était persuadée que cette scène horrible était à jamais gravée dans sa mémoire. L'expression terri-

fiée de Ken, son cri d'épouvante quand les dents du crocodile lui avaient broyé la jambe, et la vision fugitive du sinistre museau squameux allaient hanter ses futurs cauchemars.

Garry, lui aussi très secoué, avait pourtant beaucoup plus de ressort moral que Gaye ou que Fennel. Quand il avait vu disparaître Ken dont le sang teintait l'eau écumante, il avait compris qu'il était impuissant à le secourir. Son devoir envers les autres et lui-même lui commandait de poursuivre la route, car ils ne pouvaient risquer de perdre un instant; il se rappelait que Kahlenberg les avait menacés de les faire empa-ler s'ils tombaient aux mains de leurs poursuivants. Et il avait assez d'imagination pour se rendre compte qu'une telle mort serait beaucoup plus horrible encore que celle de Ken. Prenant la main de Gaye sans prendre garde à ses sanglots convulsifs, il l'arracha aux lieux du drame pour l'amener dans la jungle. Il continua à avancer jusqu'au moment où, enfin calmée, elle cessa de pleurer et poursuivit son chemin avec lui, en marchant comme un automate.

Des trois, c'était peut-être Fennel le plus affecté. Il en était arrivé à admirer Ken. L'épisode de la Land-rover sur la piste étroite l'avait fortement impressionné car il savait qu'il n'aurait pas eu le cran d'en faire autant. Le flegme de Ken, alors qu'il était suspendu au bout du câble, avait complètement dissipé l'hostilité de Fennel. Depuis la mort de Ken il était d'une humeur sombre, massacrate. Pourquoi ce salopard d'Edwards n'était-il pas entré le premier dans la rivière? Lui et sa putain n'arrivaient pas à la cheville de Ken. Il les regarda du coin de son petit œil luisant. Garry avait passé son bras autour de la taille de Gaye; Fennel sentit un flot de sang lui monter furieusement à la tête. Qu'importe, je leur réglerai leur compte, se dit-il. On ne me rembarre pas comme l'a fait cette garce; elle me le payera.

Garry causait tranquillement avec Gaye.

— Cette pluie est une bénédiction. Elle effacera nos traces. C'était surtout ça que je souhaitais. Ils ne pourront nous suivre à la trace après cet orage.

Gaye lui étreignit la main, encore trop bouleversée pour parler.

Au bout d'une dizaine de minutes, la pluie tomba moins fort.

— Il faut continuer, dit Garry en se levant. Nous devons traverser la rivière. (Il se tourna vers Fennel.) Croyez-vous que nous pourrions construire un radeau?

— J'ai balancé mon foutu sac à outils. Comment diable construire un radeau sans outils?

Garry s'approcha du bord de la rivière. La berge d'en face foisonnait de hautes herbes et d'arbrisseaux. D'autres crocodiles ne se dissimulaient-ils pas sur la rive pour les guetter? Après ce qui était arrivé à Ken, il estima que le risque était trop grand pour tenter une traversée. Il décida de poursuivre le long de la rivière dans l'espoir de parvenir à une clairière où les crocodiles ne pourraient se cacher.

— Avant de continuer, nous allons manger, dit-il en ouvrant le sac à dos de Ken dont il retira une boîte de bœuf en daube. Nous partagerons en trois.

— Je n'ai pas faim... je n'en veux pas, dit distraitement Gaye.

— Il faut manger! lui enjoignit vivement Garry. Allons!

— Non... fiche-moi la paix.

Garry la regarda attentivement. Ses traits pâles et tirés, ses yeux qui s'étaient creusés, commençaient à l'inquiéter.

— Tu ne te sens pas bien?

— J'ai mal à la tête. L'idée de manger me soulève le cœur... laisse-moi tranquille.

Garry ouvrit la boîte et en partagea le contenu avec Fennel. De temps à autre, il lançait un coup

d'œil à Gaye qui s'était appuyée au tronc d'arbre, les yeux fermés.

Etait-ce le choc? se demanda-t-il. Où était-elle malade? Il frémit à cette pensée. Tomber malade serait un désastre.

Le repas terminé, les deux hommes se levèrent. Garry s'approcha de Gaye et lui toucha légèrement l'épaule. Elle ouvrit les yeux, et de nouveau il ressentit une vive inquiétude en voyant le regard morne, accablé de la jeune femme.

Elle se leva péniblement.

— Tu n'es pas malade, Gaye? lui demanda-t-il.

— Non.

— Allez, venez! glapit Fennel. Si vous voulez vous attarder, moi j'ai l'intention d'avancer!

Garry marchait à côté de Gaye, l'air absent, elle avançait d'un pas traînant. Il lui prit le bras.

— Pas la peine de faire tant d'histoires! dit-elle en cherchant à se dégager. Ça va bien, j'ai seulement une affreuse migraine.

Sans la lâcher, il continua, mais ils avaient perdu l'allure qu'ils avaient soutenue durant la matinée.

— Avancez donc, nom de Dieu! glapit soudain Fennel. Pourquoi diable flânez-vous comme ça, tous les deux?

Gaye fit un effort pour hâter le pas. Ils allaient toujours, mais au bout de deux kilomètres, elle ralentit de nouveau et Garry comprit qu'il fallait la pousser. Il était sérieusement inquiet, à présent. Telle une somnambule, elle traînait un pied, puis l'autre.

— Tu te sens patraque, n'est-ce pas? dit-il enfin. Qu'est-ce qu'il y a?

— J'ai l'impression que ma tête va éclater... c'est le soleil, sans doute.

— Reposons-nous un moment.

— Non... Ça ira. Ne te fais pas de bile.

Trois nouveaux kilomètres les menèrent à un endroit que Garry espérait trouver. La jungle se déga-

geait de chaque côté de la rivière et des plages boueuses et dénudées s'étendirent devant eux.

— C'est ici que nous allons traverser, dit Garry en examinant la rivière dont le cours était rapide. Tu crois que tu pourras y arriver, Gaye?

— Oui, si tu restes près de moi.

Fennel s'approcha du bord et observa le cours d'eau avec méfiance.

— Vous passez le premier? demanda-t-il à Garry.

— Ne vous affolez pas... c'est sans danger et ce n'est pas large, répondit sèchement Garry. (Il mena Gaye vers un coin d'ombre.) Assieds-toi. Je voudrais trouver une branche d'arbre pour transporter nos affaires à sec.

Elle se laissa tomber sur le sol pendant que Garry pénétrait dans la jungle. Fennel la regarda, pensant que toute séduction l'avait abandonnée.

— Qu'est-ce que vous avez? demanda-t-il, debout auprès d'elle.

Elle se prit la tête dans les mains.

— Laissez-moi tranquille.

— Vous êtes malade?

— J'ai la migraine... Laissez-moi tranquille.

Le soleil qui jouait sur les diamants de la bague les fit étinceler. Fennel lorgna le bijou.

— Vous feriez mieux de me confier cette bague. Je ne tiens pas à ce qu'elle se perde. Allez, donnez-la moi!

— Non!

Garry sortit de la jungle en traînant une longue branche couverte de feuillage.

Fennel marmonna entre ses dents et s'écarta de Gaye.

En un rien de temps, Garry attacha à la branche les sacs et leurs bottes.

— Allons-y, dit-il à Gaye. Accroche-toi à la branche. Je la pousserai devant moi.

Peu rassuré, Fennel les regarda entrer dans l'eau.

Il parcourut des yeux la rive opposée, craignant l'apparition d'un crocodile, mais ne vit rien. Ils atteignirent l'autre rive en quelques minutes. Fennel plissa des yeux lorsqu'il vit que Gaye s'était écroulée sur la berge boueuse et gisait face contre terre. Il entra dans l'eau et nagea rapidement, le cœur battant d'effroi, vers l'autre bord.

Garry avait retourné Gaye sur le dos; agenouillé auprès d'elle, il scrutait d'un air anxieux son visage pâle. Elle semblait avoir perdu connaissance. Trempé des pieds à la tête, Fennel s'approcha.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-il rudement.

— Elle est malade.

Garry souleva la jeune femme inanimée et l'emporta à travers la plage boueuse à l'ombre d'un arbre. Il la déposa sur un tapis de feuilles mortes.

— Allez chercher les sacs à dos et les bottes, reprit-il.

Fennel s'exécuta, se chaussa et revint vers Garry qui observait Gaye avec angoisse.

— A mon avis, elle a dû se faire piquer par une bestiole, dit Fennel d'un ton indifférent. Eh bien venez Edwards, partons. Ces salopards de noirs sont peut-être sur nos talons.

— Tâchez de trouver deux branches droites dans les parages. Nous pourrions faire un brancard avec nos chemises.

— Non, mais vous perdez la tête? Vous vous imaginez que je vais vous aider à porter cette garce à travers cette jungle et par une chaleur pareille alors que les noirs nous courent après? Portez-la si vous voulez, mais ne comptez pas sur moi.

Garry leva les yeux sur lui, les traits soudain durcis.

— Quoi, on la laisserait ici?

— Pourquoi pas? Qu'est-ce qu'elle est pour nous? Vous perdez du temps. Laissez-la et venez.

Garry se leva.

— Partez. Moi, je reste avec elle. Allez... filez!

Fennel se passa la langue sur les lèvres, en regardant fixement Garry.

— Il me faut la boussole et la bague, dit-il sans élever la voix.

— Vous n'aurez ni l'une ni l'autre! Filez!

Pour un homme de sa corpulence, Fennel était un rapide. Son poing partit comme un trait alors qu'il fonçait en avant, mais c'était précisément ce qu'attendait Garry. Il esquiva le poing en baissant la tête et atteignit son adversaire à la mâchoire : un crochet magistral qui abattit Fennel.

— Je vous ai dit de filer! gronda Garry.

Fennel s'était effondré sur le dos, les bras largement ouverts. Ses doigts tâtonnants se refermèrent sur une pierre à demi-cachée dans l'herbe. Il l'empoigna et la projeta sur Garry à toute volée. La pierre atteignit Garry à la tempe et il tomba comme s'il avait été assommé par un coup de massue.

La mâchoire douloureuse, Fennel se releva avec effort. Il s'approcha prudemment de Garry et se pencha sur lui. S'étant assuré qu'il était sans connaissance, Fennel glissa ses doigts dans la poche de la chemise de Garry et y trouva la boussole. Il se dirigea alors vers l'endroit où gisait Gaye, lui saisit le poignet droit et fit glisser la bague de Borgia de son pouce. Au même instant, elle ouvrit les yeux et voyant le visage de Fennel près du sien, elle le frappa de la main gauche. Mais le coup qu'elle porta était si faible que Fennel le sentit à peine. Il ricana méchamment.

— Adieu, poupée, dit-il, en se penchant sur elle. J'espère que vous souffrez. J'emporte la boussole et la bague. Vous ne sortirez jamais vivants d'ici, tous les deux. Si vous aviez été gentille avec moi, j'aurais aussi été gentil. Vous l'avez bien cherché et maintenant vous récoltez. (Il se leva.) Si les Zoulous ne vous trouvent pas, les vautours s'en chargeront. Adieu, et prenez du bon temps tant que ça dure.

Gaye ferma les yeux. Il se demanda si elle avait compris la moitié de ce qu'il avait dit, mais qu'importe, il en éprouvait beaucoup de satisfaction.

Il ramassa le sac à dos contenant ce qui restait de vivres et la bouteille d'eau, consulta la boussole pour faire le point et s'enfonça rapidement dans la sombre touffeur humide de la jungle.

Garry bougea et ouvrit les yeux. Une ombre lui passa sur le visage, puis une autre. Il porta ses regards vers l'arbre. A travers le feuillage il distingua de lourds nuages gris qui se déplaçaient vers l'ouest. A ce moment, il aperçut deux vautours perchés sur la plus haute branche de l'arbre qu'ils faisaient ployer sous leurs poids conjugués. Leurs têtes chauves, d'aspect obscène, leurs becs crochus, cruels et leurs dos arrondis le firent frissonner d'effroi.

Sa tête l'élançait et quand il se toucha la tempe, il y sentit une traînée de sang séché. Il était encore étourdi, mais après quelques minutes de repos, ses idées commencèrent à lui revenir. Comme il tâta la poche de sa chemise, il constata la disparition de la boussole. Il se leva avec effort, puis se dirigea à pas chancelants vers l'endroit où gisait Gaye. Elle avait le visage enfiévré et son front était couvert de gouttes de sueur. Elle semblait dormir ou était toujours sans connaissance. Il regarda la main droite de la jeune femme. Il ne fut pas surpris de constater que la bague n'y était plus.

Après s'être accroupi à côté d'elle, il réfléchit à la situation. Quinze kilomètres de jungle marécageuse les séparaient encore des limites du domaine. Il lança un coup d'œil aux sacs à dos et constata que celui qui contenait les vivres avait disparu également. Sans eau ni nourriture, il ne pouvait espérer durer longtemps. Sa montre lui apprit qu'il était seize heures. Les Zoulous les recherchaient à présent depuis neuf

heures. La pluie avait-elle effacé leurs traces? Dans le cas contraire, il pouvait s'attendre à les voir apparaître d'un moment à l'autre.

S'il avait été seul, il serait parti sur-le-champ dans l'espoir de rattraper Fennel, mais il ne pouvait abandonner Gaye.

Il baissa les yeux sur elle. Fennel avait peut-être eu raison de supposer qu'elle avait été piquée par un insecte. Elle semblait très malade et avait certainement une forte fièvre. Alors qu'il l'observait, elle ouvrit lentement les yeux. Il lui fallut quelques instants pour concentrer son regard sur lui. Alors elle fronça les sourcils et remua comme si elle souffrait.

— Tu es blessé, dit-elle d'une voix altérée.

— Ce n'est rien, l'assura-t-il en prenant sa main fiévreuse dans la sienne. Ne t'inquiète pas.

— Il a pris la boussole et la bague.

— Je sais. Ne t'en fais pas. Ne t'inquiète de rien.

Un soudain craquement de branches, au-dessus de leurs têtes, les fit tous deux sursauter et lever les yeux. Un vautour venait de se poser sur une branche plus basse et, tendant son cou déplumé, les épiait.

Garry se leva pour ramasser la pierre tachée de sang et l'envoya dans l'arbre. L'oiseau s'envola dans un grand battement d'ailes et un bruissement de feuilles.

— Il guette parce qu'il sait que je suis mourante, dit Gaye d'une voix brisée. Garry! J'ai si peur!

— Mais non! Tu t'es fait piquer par un insecte. Dans un jour ou deux, tu seras complètement remise.

Elle le regarda, et il sentit le cœur lui manquer en lisant la frayeur et le désespoir dans les yeux de Gaye.

— Tu ne peux rien pour moi, dit-elle. Laisse-moi. Il faut penser à toi, Garry. Pour moi, ce ne sera plus long. Je ne sais pas ce que c'est, mais c'est comme

si quelque chose me rongerait et me tuait à petit feu. J'ai si froid aux pieds, et pourtant tout mon corps brûle.

Garry tâta ses pieds nus : ils étaient glacés.

— Pas question que je te quitte. Tu as soif?

— Non. J'ai la gorge insensible. (Elle ferma les yeux et frissonna.) Il faut partir, Garry. S'ils te rattrapent...

Il lui vint alors à l'esprit qu'elle était dans un état très grave. Avec elle à ses côtés, la perspective d'avoir à traverser la jungle ne l'aurait pas abattu, mais à la pensée qu'il devrait peut-être l'entreprendre seul, il se sentit transpercé par l'aiguillon de la peur.

— Est-ce que tu crois en Dieu? lui demanda-t-elle.

— Parfois, répondit-il après une hésitation.

— Pour nous deux, c'est vraiment le moment de croire, n'est-ce pas?

— Tu vas te remettre.

— N'est-ce pas? insista-t-elle.

— Sans doute.

L'arbre s'agita soudain car les vautours revenaient s'y poser.

Elle lui prit la main.

— Tu veux vraiment rester avec moi?

— Oui, chérie. Je reste.

— Merci, Garry, tu es gentil. Je ne te ferai pas attendre longtemps. (Elle leva les yeux vers les vautours qui la regardaient.) Promets-moi une chose.

— Tout ce que tu voudras.

— Tu ne peux pas m'enterrer. Tu n'as que tes mains pour creuser, n'est-ce pas, chéri? Mets-moi dans la rivière, je t'en prie. Les crocodiles, ça m'est égal, mais les vautours...

— Il n'en est pas question. Repose-toi à présent. Demain tu te sentiras mieux.

— Promets, Garry.

— Bon, je promets, mais...

Elle l'interrompit.

— Tu as raison quand tu me disais de ne pas trop m'attacher à l'argent. Si l'argent n'avait pas tant compté pour moi, je ne serais pas ici à présent. Garry, as-tu un bout de papier et une plume? Je veux faire mon testament.

— Voyons, Gaye, abandonne ces idées morbides.

Elle se mit à pleurer à chaudes larmes.

— Garry... je t'en prie... Tu ne sais pas l'effort que ça représente rien que pour parler. J'ai si mal. Je t'en prie, laisse-moi faire mon testament.

Il alla à son sac à dos et y trouva un bloc-notes et un crayon à bille.

— Il faut que je le rédige de ma main, dit-elle. Le directeur de la banque suisse connaît mon écriture. Soulève-moi, Garry.

Comme il la soutenait, elle retint son souffle en laissant échapper un gémissement de douleur. Il lui fallut longtemps pour écrire sa lettre, mais elle y parvint enfin.

— Tout ce que j'ai, Garry chéri, est pour toi. Il y a plus de cent mille dollars en valeurs sur mon compte à Berne. Va voir M. Kirst. C'est le directeur de la banque. Raconte-lui ce qui s'est passé... dis-lui tout et surtout parle-lui du musée de Kahlenberg. Il saura ce qu'il faut faire et t'évitera tout ennui. Remets-lui ce testament et il s'occupera de tout.

— Rien... Tu vas te remettre, Gaye. Repose-toi maintenant. (Garry l'embrassa.)

Trois heures plus tard, alors que le soleil, telle une boule de feu dans le ciel, disparaissait derrière les arbres, Gaye glissa dans la mort. A la suite de la piqûre mortelle — à laquelle la jeune femme n'avait pas pris garde — la bague de Borgia s'attribuait une nouvelle victime.

Fennel marchait à vive allure depuis deux heures

à présent. A plusieurs reprises, les terres marécageuses l'avaient forcé à faire de grands détours, d'où une perte de temps et d'énergie. Une fois même il s'était embourbé jusqu'aux genoux; le sol avait cédé sous ses pieds. Il lui fallut lutter de toutes ses forces pour s'en extraire, une lutte qui l'avait complètement épuisé.

Le silence de la jungle, la solitude et la chaleur, tout le tourmentait, mais il ne cessait de se rassurer en se disant qu'il ne devait plus être loin des limites du domaine et arrivait au bout de ses peines.

Il pensait sans cesse à l'instant triomphal où il ferait son entrée dans le bureau de Shalik en lui annonçant qu'il avait la bague. Si Shalik s'imaginait qu'il l'aurait pour neuf mille dollars, il tomberait de haut. Fennel avait d'ores et déjà décidé qu'il ne s'en séparerait pas à moins que Shalik ne lui verse la totalité de ce que les trois autres et lui-même se seraient partagé... trente-six mille dollars. Avec un peu de chance, d'ici quatre ou cinq jours, il serait de retour à Londres. Il toucherait la somme et partirait aussitôt pour Nice. Il méritait de sacrées vacances après ce coup-ci, se dit-il. Quand il en aurait soupé de Nice, il louerait un yacht, se trouverait une souris et partirait en croisière sur la Méditerranée, faisant escale dans les ports le long des côtes pour prendre un repas et jeter un coup d'œil; des vacances idéales et loin de Moroni.

Comme il avait déjà chassé Gaye et Garry de son esprit, il ne doutait pas qu'il ne les reverrait plus. Cette garce qui jouait les mijaurées avait cherché la bagarre. Jamais une souris ne l'avait rembarré sans avoir à le regretter. Il aurait aimé que Ken soit avec lui. En pensant à la façon dont son compagnon était mort, il se rembrunit. Avec Ken, il se serait senti beaucoup plus sûr de lui. A présent, le soleil déclinait et l'obscurité gagnait la jungle. Mal à l'aise, il décida qu'il était temps de s'arrêter pour la nuit. Il pressa

le pas pour chercher une clairière; il pourrait ainsi abandonner la piste étroite. Peu après, il trouva ce qu'il cherchait: une étendue d'herbe épaisse sans broussailles où se dressait un arbre sous lequel il pourrait s'abriter s'il se mettait à pleuvoir.

Il posa son sac à terre et hésita car il se demandait s'il oserait allumer un feu. Jugeant que le risque était négligeable, il se mit en devoir de ramasser du bois mort et des brindilles. Quand il en eut formé un gros tas au pied de l'arbre, il y mit le feu et s'assit, le dos appuyé au tronc. Comme il avait faim, il ouvrit le sac à dos et en retira les provisions. Il y avait deux boîtes de bœuf braisé, trois de haricots et une de pâté. Une fois, son repas terminé, il alluma une cigarette, jeta du nouveau bois sur le feu et se reposa.

Maintenant qu'il restait tranquille, il percevait les bruits de la jungle, des bruits feutrés, troublants, inquiétants. Des feuilles bruissaient, un animal grondait faiblement dans le lointain. Fennel se demanda si c'était un léopard. Des singes cachés dans les arbres se mirent soudain à jacasser pour cesser aussitôt. Un gros oiseau battit des ailes.

Il acheva sa cigarette, alimenta le feu, puis s'allongea. Comme l'humidité avait transpercé ses vêtements, il se demanda s'il pourrait dormir. Il ferma les yeux. Aussitôt les bruits inquiétants de la jungle s'amplifièrent et se firent alarmants. Il se dressa sur son séant pour scruter la nuit par-delà la clarté du feu.

Et si les Zoulous avaient repéré le feu et étaient en train de ramper vers lui? pensa-t-il.

Ils vous enfoncent une dague dans le gros intestin, avait dit Kahlenberg.

Fennel sentit une sueur froide couvrir son visage.

C'était stupide d'allumer ce feu. Il risquait d'être repéré à longue distance par les sauvages dont l'œil était perçant. Il saisit un gros bâton pour éparpiller les tisons. Puis, il se leva et piétina les cendres arden-

tes. Au bout d'un moment, les étincelles furent étouffées par l'herbe humide. Alors ce fut encore pire, car l'obscurité s'apesantit sur lui comme une chape noire, chaude et étouffante. Il chercha l'arbre à tâtons, s'assit, s'appuya au tronc et rempli d'effroi, scruta l'obscurité, mais à présent c'était comme s'il était aveugle. Il n'y voyait rien.

Il resta ainsi pendant plus d'une heure, l'oreille tendue, et tressaillant au moindre bruit. Mais finalement il se mit à dodeliner de la tête. Il se sentait soudain trop exténué pour s'en soucier.

Combien de temps avait-il dormi? Il n'aurait su le dire, il se réveilla soudain en sursaut, le cœur battant à coups précipités. Il était certain de n'être plus seul. Son instinct face au danger avait déclenché le signal d'alarme dans son cerveau. Il tâtonna dans l'ombre et trouva le gros bâton avec lequel il avait dispersé les tisons. Il s'en empara tout en prêtant l'oreille.

Tout près... à cinq mètres de lui environ, il perçut un bruit distinct; quelque chose bougeait sur le tapis de feuilles. Il avait sa torche à portée de la main. Il s'en empara, à demi suffoqué par les battements précipités de son cœur, la braqua en direction du bruit, puis appuya sur le bouton.

Le puissant rayon éclaira un grand animal accroupi que Fennel reconnut à sa tête de renard, sa bave répugnante et sa fourrure tachetée de noir. C'était une hyène adulte.

Il n'eut qu'une brève vision de l'animal qui disparut dans le fourré du côté opposé de la piste, mais cela suffit : il se leva d'un bond, en proie à la panique.

Il se souvint d'une conversation qu'il avait eue avec Ken au cours de la première étape, alors qu'ils roulaient tranquillement dans la Landrover vers le domaine de Kahlenberg.

— Je fais bon ménage avec tous les animaux de la jungle, sauf avec les hyènes, avait dit Ken. Ce sont

des bêtes immondes. Peu de gens savent qu'elles possèdent les dents et les mâchoires les plus puissantes parmi tous les animaux. Elles sont capables de briser la cuisse d'une vache domestique comme vous brisez une noix. Elles sont dangereuses, mais également froussardes. Elles ne chassent pratiquement que la nuit, et feront des kilomètres pour suivre une odeur à la trace; elles sont douées d'une patience infinie pour guetter le moment de foncer sur une proie à l'improviste.

Les yeux exorbités, les mains tremblantes, Fennel promena le rayon de la torche dans le fourré. L'espace d'un instant, il surprit une paire d'yeux qui brillèrent comme des rubis dans la lumière avant de disparaître.

Elles sont douées d'une patience infinie pour guetter le moment de foncer sur une proie à l'improviste.

Fennel savait qu'il n'était plus question de dormir pour lui cette nuit-là, et il consulta sa montre-bracelet. Il était trois heures et demie. Encore une heure avant qu'il ne commence à faire jour et qu'il puisse continuer sa route. Par crainte d'user la pile, il éteignit la torche, puis s'assit et écouta, le dos appuyé à l'arbre.

Du fond de la nuit lui parvint un rire horrifiant, démentiel qui lui glaça le sang et fit dresser les poils de sa nuque... le hurlement d'une hyène affamée.

Fennel regrettait la compagnie de Ken. Il regrettait même celle de Garry. Comme il savait que la bête puante était peut-être en train de ramper lentement vers lui sur son ventre galeux, sa puissante mâchoire dégoulinant de bave, il demeura immobile, rigide, l'oreille tendue à l'affût du moindre bruit. Il resta ainsi, défaillant de sommeil, l'esprit empli de terreur à la perspective de l'heure suivante.

Chaque fois qu'il s'assoupissait, le hurlement de l'hyène le réveillait. Il se mettait à jurer. Si seulement il avait eu le Springfield ou même une sagaie,

pensait-il, mais il n'avait rien pour se défendre, à part le bâton qui serait bien inutile si le fauve sautait sur lui.

Quand l'aube se leva enfin, Fennel était pratiquement une épave. Ses jambes étaient raides et ses muscles douloureux. Il n'aspirait qu'au repos. Il se leva péniblement, ramassa son sac à dos et, s'étant assuré qu'il n'y avait nulle trace de l'hyène, il s'engagea sur la piste, en direction du sud. Malgré ses efforts pour mener bon train, son allure s'était ralentie et il n'avancait plus comme la veille. Il aurait voulu connaître la distance qu'il lui restait à parcourir avant d'atteindre les limites du domaine. La jungle, aussi touffue que la veille, ne laissait paraître nul indice de clairière. Il marcha deux heures, puis décida de s'arrêter pour se reposer et manger. Assis sur un arbre abattu, il ouvrit une boîte de haricots qu'il mangea lentement, puis il but quelques gorgées d'eau à la bouteille. Il fuma une cigarette, répugnant à bouger; il savait pourtant qu'il perdait un temps précieux. Avec effort il se leva et repartit. Au bout de cinq kilomètres, il s'arrêta pour consulter la boussole. A sa lecture, il constata avec dépit qu'il marchait vers le sud-ouest et non plus tout droit au sud. La piste qui s'était légèrement incurvée, l'avait écarté de sa direction à son insu.

Il fit le point et constata que pour aller dans la bonne direction, il allait devoir abandonner le sentier et se frayer un passage à travers les épais sous-bois malodorants. Il hésita, au souvenir de ce qu'avait dit Ken au sujet des serpents.

Ce serait une sacrée déveine, pensa-t-il, d'être arrivé si loin pour se faire mordre par un serpent. Serrant son bâton, il s'engagea dans les longues herbes enchevêtrées dont les pousses acérées égratignaient ses jambes nues. Le soleil se levait, et déjà la chaleur était accablante. Son allure était terriblement lente à présent. Couvert de sueur, il se taillait un passage

à coups de bâton à travers herbes et broussailles emmêlées, en jurant à haute voix. Devant lui, après un kilomètre d'une lutte épuisante, il aperçut une large étendue découverte et soupira de soulagement.

Il se fraya un passage dans cette direction, mais presque aussitôt ses pieds s'enfoncèrent jusqu'aux chevilles dans une boue humide et gluante. Il rebroussa chemin vers les sous-bois. La plaine qu'il avait cru si facile à traverser n'était en réalité qu'un dangereux marécage. Il était forcé à présent de le contourner en faisant un détour épuisant; ses forces l'abandonnaient lentement alors qu'il n'avancait plus qu'à grand peine dans la chaleur étouffante.

Il commençait à se demander s'il sortirait jamais de cette jungle infernale. Il allait devoir se reposer encore, se dit-il. C'était cela l'ennui. Il était exténué après cette nuit sans sommeil. S'il pouvait dormir trois ou quatre heures, il retrouverait peut-être ses forces auxquelles il s'était toujours fié.

C'était un risque, pensa-t-il, mais un risque qu'il fallait courir s'il voulait tenter la dernière étape à travers les marécages. Il se souvint que Ken avait dit que les hyènes ne chassaient qu'à la nuit. Le fauve était probablement à des kilomètres de là à présent. Il allait devoir trouver un endroit où se cacher avant de se risquer à faire le somme que réclamait son corps. Il se traîna jusqu'au moment où il aperçut près de la piste un gros arbre abattu et entouré de broussailles. Cet endroit lui parut en valoir un autre et lorsqu'il l'atteignit, il trouva le sol à peu près sec de l'autre côté de l'arbre. Heureux de sa découverte, il s'allongea. Il se fit un oreiller du sac à dos, plaça à portée de sa main le sac à vivres et le gros bâton à son côté. Il appuya la tête sur le sac à dos, s'étira, et quelques minutes après, il roupillait.

Il ne dormait pas depuis plus de quelques instants lorsque, sortant de la jungle, apparut l'hyène. Elle flaira le sol, s'arrêta, puis inclina la tête de côté en

observant l'arbre abattu. En un large détour silencieux, elle passa furtivement de l'autre côté de l'arbre où dormait Fennel.

L'hyène n'avait pas mangé depuis deux jours et la faim la rendait à demi enragée. Mais, alors qu'elle avait devant elle un repas prêt à emporter, elle était trop lâche pour attaquer tout de suite. Elle se laissa tomber, le museau sur ses pattes et fixa l'homme endormi de ses yeux rougeoyants.

Fennel, malheureusement pour lui, était si épuisé qu'il dormait d'un sommeil de plomb, sans ronfler ni bouger. Après une demi-heure d'observation, l'hyène se convainquit finalement qu'une attaque brusquée serait sans danger.

Elle arqua ses pattes de derrière, se souleva et frappa.

Fennel fut réveillé par une douleur si intense qu'il hurlait déjà en ouvrant les yeux. Il se dressa à demi, mais la douleur qui lui taraudait la jambe épuisa d'un coup toutes ses forces et il retomba, en se frappant les tempes de ses poings alors que la souffrance croissante le faisait délirer. Baissant les yeux, il fut horrifié de découvrir à la place de son mollet droit une bouillie de sang et d'os broyés. Il vit même le tibia par la plaie béante de sa jambe.

Sanglotant et gémissant, il lança un regard affolé autour de lui et vit l'hyène à une dizaine de mètres, le museau taché de sang, en train de mastiquer le morceau de chair.

Le sang coulait à flots de la terrible blessure; Fennel comprit que si on ne venait pas tout de suite à son secours, il serait mort dans quelques minutes. Déjà, il se sentait défaillir. Il rassembla les forces qui lui restaient et hurla « au secours! » à tue-tête.

Le cri se répercuta à travers la jungle. Effrayée, l'hyène se précipita dans les fourrés et poussa son affreux hurlement.

Fennel tenta de crier encore, mais ne réussit qu'à

émettre un son rauque qui ne s'entendit pas à dix pas. L'atroce douleur qu'il ressentait par tout le corps l'amena au bord de l'évanouissement. Le sang qui coulait abondamment de sa blessure attira un tourbillon de mouches qui bourdonnaient avec frénésie autour de la mare qui s'agrandissait rapidement.

Fennel, trop faible à présent, n'avait plus qu'une solution : s'étendre à plat sur le dos ; il tremblait et gémissait de douleur. Il vit se dessiner sur les nuages gris un grand nombre de vautours qui tournaient en rond dans le ciel. Il les observa alors qu'ils se posaient un à un, dans un arbre tout proche, et l'épiaient d'un air spéculatif.

Il ne vit pas l'hyène ramper vers lui sur le ventre. Il n'en eut conscience que lorsqu'il sentit une odeur de pourriture au moment où la bête se ruait sur lui. Ensuite, il éprouva une douleur aveuglante quand les puissantes mâchoires aux dents acérées s'enfoncèrent dans la toile de son short pour lui déchirer les entrailles.

Ngomane, un Zoulou magnifiquement bâti, avait travaillé autrefois sur les terres de Kahlenberg, mais à la suite d'une histoire de femme, on l'avait renvoyé.

Avant son renvoi, Ngomane était l'un des quarante gardiens patrouillant dans la jungle à l'affût des visiteurs indésirables et des braconniers. Il connaissait la jungle comme sa poche et, une fois congédié, il avait réfléchi à un moyen de gagner sa vie. Il avait décidé, puisqu'il y avait beaucoup de crocodiles sur le domaine de Kahlenberg et qu'il savait où les trouver — et comme les autres gardiens lui avaient témoigné de la sympathie lors de son renvoi — qu'il serait sans danger et profitable de tuer, de temps à autre, quelques-uns des reptiles pour aller vendre les peaux au boutiquier blanc de Mainville qui ne posait jamais de questions et payait bien.

Ngomane qui suivait silencieusement la piste de la jungle, venait d'y pénétrer par les bornes du sud et se dirigeait vers la rivière, lorsqu'il entendit le terrible appel au secours lancé par Fennel. Il s'arrêta brusquement, porta le doigt sur la détente de sa vieille carabine, et jeta un regard inquiet dans la direction du cri. Puis la curiosité l'emportant sur la prudence, il s'enfonça dans la jungle et en quelques instants, il avait découvert ce qui restait de Fennel.

Garry cheminait lentement le long de la berge de la rivière, en restant à l'ombre dans la mesure du possible; il gardait les yeux fixés sur le sol qui s'étendait devant lui, pour éviter les serpents et repérer les traces de crocodiles cachés.

Il avait jugé que, sans boussole, il irait au-devant de la catastrophe s'il tentait d'atteindre les bornes du domaine à travers la jungle. D'après ses souvenirs, la carte en relief, dans le bureau de Kahlenberg, indiquait que la rivière, après avoir franchi les limites de la propriété, poursuivait son cours sur une distance d'une vingtaine de kilomètres avant de traverser une petite localité. Même s'il devait envisager une étape deux fois plus longue que la voie directe par le sud, il savait qu'il ne perdrait pas son chemin et, avec un peu de chance, éviterait les terres marécageuses qui l'obligeaient à faire des détours épuisants.

En revanche, il s'exposait aux attaques des crocodiles et risquait d'être plus facilement repéré si les Zoulous étaient parvenus jusqu'à ce point de la rivière. Mais pesant le pour et le contre, il opta finalement pour l'itinéraire de la rivière.

Il se sentait las et déprimé. Il avait confié le corps de Gaye à la rivière et l'avait regardé s'éloigner en flottant dans la nuit. Il avait accompli ce devoir avec répugnance, mais il n'avait pas d'outil pour creuser

une tombe. Puis, il était entré dans la jungle et s'y était allongé. Il avait mal dormi, car il n'avait cessé de rêver à elle et s'était mis en route peu après cinq heures.

Il marchait maintenant depuis quatre heures; il n'avancait pas vite mais à une allure régulière, en réglant prudemment son pas pour ménager ses forces.

Il avait faim et soif. De temps à autre, il s'humectait les lèvres avec l'eau infecte de la rivière, mais se retenait de la boire. Il avait quatre paquets de cigarettes et fumait continuellement pour tromper sa faim et éloigner les moustiques.

Il se demanda jusqu'où Fennel était parvenu à présent. Lorsque lui-même arriverait à Mainville — si jamais il y arrivait — Fennel serait en route pour Johannesburg. Il était certain que Fennel allait immédiatement s'envoler pour Londres, remettrait la bague, toucherait sa part et disparaîtrait. Garry se demanda si Shalik, une fois en possession de la bague, lui verserait sa part, à lui. Il n'en ferait probablement rien. Ça n'a pas d'importance, se dit Garry. Grâce à Gaye, il était maintenant riche de cent mille dollars. Avec une somme pareille, il allait pouvoir suivre les cours d'électronique puis s'offrir une part d'associé dans une affaire. Mais il lui fallait d'abord regagner l'Angleterre.

A midi, il se reposa pendant une heure puis poursuivit sa route. A la tombée du jour, il avait parcouru vingt-cinq kilomètres. L'étape le long de la rivière, à part la faim qui le tenaillait et une soif terrible, avait été bien moins pénible que s'il était passé par la jungle. Mais il savait qu'il lui restait trente kilomètres au moins à faire le lendemain matin et, comme Fennel, il commençait à se demander s'il y parviendrait.

Il pénétra dans la jungle. Quand il fit trop sombre pour voir où il allait, il s'allongea sous un arbre et

s'endormit. Il s'éveilla peu après cinq heures, alors que le soleil commençait à paraître. Descendant au bord de la rivière, il s'aspergea la tête et le visage, s'humecta les lèvres sans avaler l'eau sale et brunâtre. La tentation était forte mais il y résista.

Il se mit en route en maintenant une allure régulière; il se dirigea vers un coude que dessinait la rivière et se demanda ce qu'il allait découvrir une fois le tournant passé. Avec de la chance, se dit-il, il pourrait se trouver à la sortie du domaine.

Il lui fallut une heure pour atteindre le méandre et pour avoir une vue dégagée sur la rivière qui était à présent large et en ligne droite. Alors qu'ils s'arrêtaient pour examiner les deux rives, il se raidit soudain. Était-ce bien une barque tirée sur la plage boueuse à une soixantaine de mètres devant lui, ou simplement un arbre abattu?

Il se remit en route, en écarquillant les yeux dans la pénombre. Au bout de quelques minutes, il s'aperçut que c'était un canoé à fond plat.

Sa faim et sa soif oubliées, le cœur battant, il se mit à courir, en trébuchant. Il atteignit l'embarcation et s'immobilisa brusquement.

Au fond du canoé gisait un Zoulou mort. A ses côtés, il y avait deux sacs à dos que Garry reconnut : c'étaient ceux de Ken et de Fennel. Il découvrit aussi la bouteille d'eau de Ken, ce qui le remplit de joie.

A l'index de la main droite du Zoulou, la bague de César Borgia étincelait au soleil.

Dès que Garry en eut terminé avec les formalités de la douane à l'aéroport de Londres, il se hâta vers une cabine téléphonique et composa le numéro de Toni. Comme il était dix heures vingt-cinq, il était à peu près sûr qu'elle dormirait encore. Quand la sonnerie eut résonné pendant quelques minutes, il

entendit un déclic, puis une voix ensommeillée qui disait :

— Miss White est absente.

— Toni! s'écria Garry, sachant qu'elle s'apprêtait à raccrocher. C'est moi!

Un silence s'ensuivit, puis Toni, pas très réveillée, poussa un cri aigu et surexcité :

— Garry! C'est vraiment toi, chéri?

— Oui, j'arrive à l'instant de Johannesburg.

— Et c'est moi que tu appelles? Oh chéri! Elle n'est donc pas si merveilleuse que ça, alors?

— Ne parle pas d'elle, dit Garry d'une voix qui descendit d'un ton. Quel est ton emploi du temps? Je m'envole pour Berne demain matin et j'aimerais que tu m'accompagnes.

— Berne? Où c'est?

— En Suisse. Tu n'as donc rien appris à l'école?

— J'ai appris à faire l'amour. Qui tient tellement à savoir où est Berne, d'ailleurs? Tu aimerais que je t'accompagne? Voyons chéri, mais bien sûr! Je t'accompagnerais à Vierwaldstattersee si tu le voulais.

— Ça c'est gentil. Où est-ce?

Elle gloussa.

— En Suisse également. Combien de temps restons-nous?

— Un jour ou deux, après quoi je pensais que nous pourrions passer quinze jours à Capri et mener la grande vie. Tu sais où est Capri, n'est-ce pas?

— Oui, bien sûr. Je voudrais bien, mais je ne peux vraiment pas. Il faut que je travaille. Je peux m'arranger pour me libérer trois jours, mais pas quinze.

— Les femmes mariées ne devraient pas travailler, Toni.

Il y eut un silence. Il l'entendait respirer au bout du fil et il l'imagina agenouillée sur le lit, dans sa

chemise de nuit ultra-courte, ses grands yeux bleus arrondis d'étonnement. Et il sourit.

— Quoi... Tu dis que les femmes mariées ne devraient pas travailler? demanda-t-elle d'une voix rauque.

— C'est ce que dit le mari.

— Mais je ne suis pas mariée, Garry.

— Tu le seras bientôt. Je serai chez toi d'ici deux heures. (Et il raccrocha en hâte.)

Il empila ses bagages dans un taxi et dit au chauffeur de le conduire au Royal Towers Hotel.

Arrivé à l'hôtel, il fit déposer ses valises à la consigne et demanda au portier du hall d'appeler la suite de Shalik et de l'annoncer.

Après une brève attente, le portier lui dit de monter.

Parvenu à l'étage, il frappa et pénétra dans l'anti-chambre. Une jeune femme blonde, assise au bureau, tapait activement à la machine. Elle l'examina, laissa là son travail et se leva. Vêtue de noir, grande et élancée, c'était exactement le type de fille que Garry évitait en faisant un détour : dure, entendue, intelligente et très efficace.

— Monsieur Edwards?

— Lui-même.

— M. Shalik va vous recevoir tout de suite.

Elle ouvrit la porte du cabinet de Shalik et lui fit signe d'avancer comme si elle poussait devant elle un poulet affolé.

Garry lui sourit, plutôt par la force de l'habitude que pour se montrer aimable. Il aurait pu s'en épargner la peine car elle ne le regardait même pas, et son indifférence le vexa.

Il trouva Shalik assis à son bureau, fumant un cigare, ses mains potelées posées sur le buvard.

— Bonjour, Monsieur Edwards, dit-il en voyant s'approcher Garry. Vous avez la bague?

— Oui, je l'ai.

Garry s'assit dans le fauteuil moelleux qui faisait face à Shalik. Il croisa ses longues jambes et le regarda.

— Vous l'avez? Mes félicitations. Je suppose que les trois autres vont venir se joindre à nous d'ici un moment?

Garry secoua la tête :

— Non, ils ne viendront pas.

Shalik fronça les sourcils.

— Mais ils comptent sûrement toucher leur salaire?

— Ils ne viendront pas et ne toucheront pas leur salaire.

Shalik se carra dans son fauteuil, examina le bout de son cigare, puis regarda attentivement Garry.

— Et pourquoi, Monsieur Edwards?

— Parce qu'ils sont morts.

Shalik se raidit et plissa les yeux.

— Vous me dites bien que Miss Desmond est morte?

— Oui, et les deux autres aussi.

Shalik eut un geste d'impatience qui signifiait que les deux autres ne l'intéressaient pas.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé?

— Elle a été piquée par un insecte... il y a beaucoup de dangereux insectes dans la jungle; elle est morte.

Shalik se leva et alla à la fenêtre, tournant le dos à Garry. La nouvelle le bouleversait. Il n'aimait pas que les étrangers le sachent capable d'un sentiment.

Au bout de quelques instants, il se retourna.

— Comment puis-je savoir si vous me dites la vérité, Monsieur Edwards? demanda-t-il. Comment sont morts les deux autres?

— Jones a été dévoré par un crocodile. J'ignore ce qui est arrivé à Fennel. Il aura probablement été tué par un Zoulou. J'ai trouvé le Zoulou mort avec le sac à dos de Fennel et la bague. Fennel avait volé la

bague et ma boussole et nous avait plantés là, Gaye et moi, en nous laissant nous débrouiller dans la jungle. J'y ai réussi, Gaye non.

— Etes-vous bien sûr qu'elle soit morte?

— Absolument.

Shalik s'assit. Il essuya ses mains moites à son mouchoir. Mettant un million de dollars en jeu, il avait une importante mission à confier à Gaye dès son retour. Maintenant que faire? Il se sentit pris d'une sombre fureur. Il allait lui falloir entreprendre de nouvelles et difficiles recherches pour trouver une femme susceptible de la remplacer, et entre-temps, l'affaire tomberait à l'eau.

— Et la bague? dit-il, en maîtrisant sa fureur.

Garry tira une boîte d'allumettes de sa poche et la poussa sur le bureau en direction de Shalik. Celui-ci la ramassa, fit tomber la bague sur le buvard d'une secousse et l'examina. Eh bien, cette mission n'avait pas échoué; c'était toujours ça. Il se sentit soudain très content de lui. En faisant travailler son cerveau et en se servant de quatre personnes, il avait gagné un demi-million de dollars en l'espace de quelques jours.

Il examina la bague de près, puis hocha la tête de satisfaction.

— Je suis sûr que l'opération n'a pas été commode, Monsieur Edwards, dit-il en posant la bague. Je suis très satisfait. Pour me montrer juste envers vous, je vais doubler votre salaire. Voyons... il s'agissait de neuf mille dollars. Je porterai la somme à dix-huit mille. Vous êtes content?

Garry secoua la tête.

— Neuf, ça suffira, dit-il sèchement. Je ne tiens pas à toucher trop d'argent venant de vous, comme ça, je me sentirai plus propre.

Les yeux de Shalik flamboyèrent, mais il haussa les épaules. Il ouvrit son tiroir et y prit une longue enveloppe qu'il lança sur le bureau.

— Neuf mille dollars en Traveller's Cheques.

Garry ramassa l'enveloppe. Il ne se soucia pas d'en vérifier le contenu. Après avoir fourré l'enveloppe dans sa poche intérieure, il se leva et se dirigea vers la porte.

— Monsieur Edwards...

Garry s'arrêta.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Je vous serais reconnaissant de bien vouloir dicter un rapport complet de ce qui s'est passé au cours de l'opération. Ma secrétaire tiendra une bande magnétique à votre disposition.

— Que voulez-vous en faire? le donner à la police? Vous avez la bague... c'est tout ce que vous pouvez attendre de moi.

Garry sortit, passa devant la blonde secrétaire sans la regarder, et se hâta vers l'ascenseur. Son unique pensée à présent était d'aller retrouver Toni.

Shalik regarda fixement la porte refermée, réfléchit un instant, puis haussa les épaules. Après tout, il valait peut-être mieux n'en pas savoir trop long sur ce qui s'était passé, estima-t-il. Dommage pour Gaye. Il savait qu'elle n'avait pas de famille. On ne poserait pas de questions embarrassantes. Elle était entrée dans sa vie, avait rempli une tâche utile, et maintenant elle s'en était allée. C'était ennuyeux, mais aucune femme n'est irremplaçable.

Il s'empara de la bague et l'examina. Tout en la tenant de la main gauche, il allongea le bras droit vers son téléphone et composa un numéro.

Les diamants étaient jolis, pensa-t-il. Il caressa les pierres de son index et sursauta en sentant quelque chose d'acéré comme une aiguille qui lui entaillait le doigt. Il lâcha la bague, fronçant les sourcils, et porta son doigt qui saignait à sa bouche.

Ainsi la bague de Borgia piquait toujours, pensa-t-il. Le poison, évidemment, devait s'être évaporé depuis le temps : en fait, la bague avait près de quatre cents

ans. Il regarda son doigt. Une assez vilaine égratignure. Il continua à se sucer le doigt tout en prêtant l'oreille au bourdonnement de la sonnerie du téléphone; il songeait au plaisir qu'aurait son client à rentrer en possession de la bague.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection Carré Noir

- UNE MANCHE ET LA BELLE, n° 1
L'ABOMINABLE PARDESSUS, n° 4
12 CHINETOQUES ET UNE SOURIS, n° 5
TRAQUENARDS, n° 6
QU'EST-CE QU'ON DÉGUSTE, n° 7
ALERTE AUX CROQUE-MORTS, n° 8
MISS SHUMWAY JETTE UN SORT, n° 9
C'EST LE BOUQUET, n° 10
VIPÈRE AU SEIN, n° 11
PAS D'ORCHIDÉES POUR MISS BLANDISH, n° 12
C'EST MA TOURNÉE, n° 16
LA CULBUTE, n° 17
LÂCHEZ LES CHIENS, n° 18
LE DÉMONIAQUE, n° 19
LA PETITE VERTU, n° 20
DANS LE CIRAGE, n° 21
UNE BOUFFÉE D'OR PUR, n° 22
POCHETTE SURPRISE, n° 23
PAS DE VIE SANS FRIC, n° 24
AU SON DES FIFRELINS, n° 25
LA CHAIR DE L'ORCHIDÉE, n° 28
UN HOMME À L'AFFÛT, n° 29
DU GÂTEAU, n° 30
TU SERAS TOUT SEUL DANS TON CERCUEIL, n° 32
UN TUEUR PASSE, n° 33
DOUZE BALLES DANS LA PEAU, n° 34
UN HIPPIE SÛR LA ROUTE, n° 35
LE CORBILLARD DE MADAME, n° 38

PRÉSUMÉ DANGEREUX, n° 39
COUCHE-LA DANS LE MUGUET, n° 40
RETOUR DE MANIVELLE, n° 41
GARCES DE FEMMES, n° 42
PARTIE FINE, n° 43
LE REQUIEM DES BLONDES, n° 44
FAIS-MOI CONFIANCE, n° 45
EN CREVANT LE PLAFOND, n° 46
N'Y METTEZ PAS VOTRE NEZ, n° 48
ELLES ATTIGENT, n° 50
FAITES DANSER LE CADAVRE, n° 52
SIGNÉ LA TORTUE, n° 54
LA MAIN DANS LE SAC, n° 58
MÉFIEZ-VOUS, FILLETES!, n° 60
TRAITEMENT DE CHOC, n° 64
LES BOUCHÉES DOUBLES, n° 66
MISE EN CAISSE, n° 68
DÉLIT DE FUITE, n° 69
TIREZ LA CHEVILLE, n° 71
UN ATOUT DANS LA MANCHE, n° 73
RIEN NE SERT DE MOURIR, n° 76
PAS DE MENTALITÉ, n° 78
IL FAIT CE QU'IL PEUT, n° 79
ET TOC!, n° 87
EVA, n° 95
VOIR VENISE... ET CREVER, n° 102
À VOUS LE PLAISIR, n° 103
EN TROIS COUPS DE CUILLER À POT, n° 107
ÇA N'ARRIVE QU'AUX VIVANTS, n° 108
OFFICIEL, n° 114
EN GALÈRE, n° 120
L'HÉROÏNE D'HONG KONG, n° 128
LE DENIER DU COLT, n° 133
TROP PETIT MON AMI, n° 139

CHANTONS EN CHŒUR, n° 144
CAUSE À L'AUTRE, n° 150
LE ZINC EN OR, n° 153
SIMPLE QUESTION DE TEMPS, n° 155
TUEUR DE CHARME, n° 157
UN BEAU MATIN D'ÉTÉ, n° 160
LES POISSONS ROUGES N'ONT PAS DE SECRET, n° 173
À PIEDS JOINTS, n° 199
JOKER EN MAIN, n° 208
FAIS-MOI PLAISIR... CRÈVE, n° 211
ON REPIQUE AU JEU, n° 231
QUI VIVRA, RIRA, n° 242
PLANQUE-TOI À LA MORGUE, n° 269
MEURTRES AU PINCEAU, n° 289
QUESTION DE FLAIR (*inédit*), n° 301
TU CROIS PAS SI BIEN DIRE (*inédit*), n° 326
LA GRANDE FAUCHE (*inédit*), n° 350
FILE-MOI UNE COUVERTURE (*inédit*), n° 378
PASSEZ UNE BONNE NUIT (*inédit*), n° 405
TU ME SUIVRAS DANS LA TOMBE (*inédit*), n° 431
C'EST PAS DANS MES CORDES (*inédit*), n° 474
ÇA IRA MIEUX DEMAIN (*inédit*), n° 499

*Impression Bussière à Saint-Amand (Cher),
le 13 février 1989.*

Dépôt légal : février 1989.

1^{er} dépôt légal dans la collection : mars 1972.

Numéro d'imprimeur : 7338.

ISBN 2-07-043031-6./Imprimé en France.